

*Une bouteille à la mer*



# *Une bouteille à la mer*

nouvelles collectives

Editions Le Hérisson 

© Mots et Plume - F 21600 Longvic, 2016  
© Editions Le Hérisson - F 21600 Longvic, 2016

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays

ISBN : 979-10-90347-59-5

## Sommaire

Avant-propos	9
Nos écrivains	11
1 – Seize ans d’ignorance	29
2 – Sans regrets	49
3 – Une trouvaille pas comme les autres	69
4 – En avant, les histoires !	87
5 – Un courant favorable	107
6 – L’île aux mille facettes	125
7 – L’enlèvement	139
8 – Guerre contre le temps	155
9 – Lui et nous	175
10 – Merci, Carlos !	193
11 – Un pari inattendu	209
12 – L’espoir d’une jeune fille	231
13 – Les nuances de Pinsonneau	249
14 – Dernier espoir	269
15 – Esprit du Baïkal gris	291
Remerciements	307

Écrire,  
c'est déjà mettre du noir sur du blanc.

Stéphane Mallarmé

Un roman, c'est un miroir  
qu'on promène le long du chemin.

Stendhal

Les plus beaux mots du monde  
ne sont que des sons inutiles  
si vous ne pouvez pas les comprendre.

Anatole France

Ferme les yeux et tu verras.

Joseph Joubert

## Une bouteille à la mer

Après six aventures d'écriture, l'intérêt ne faiblit pas. Nous avons démontré, une fois de plus, que les jeunes peuvent et savent écrire autre chose que des SMS, qu'ils ont des idées géniales et qu'ils savent les exprimer ; tout en s'exerçant à une certaine forme de démocratie lorsqu'il s'agit de choisir et/ou de compiler des textes concoctés par les petits groupes qui se sont composés pour le travail d'écriture.

Notre but était, d'une part, d'aider à lutter contre une certaine forme d'illettrisme, sans juger de sa provenance, de faire partager le savoir-vivre ensemble, de mettre en place une sorte de civisme et de citoyenneté pour qu'aucun ne soit exclu du travail commun : lorsqu'on n'a pas écrit, on a toujours la parole et, par ce biais, la participation s'acquiert. Et puis il y a le dessin. Chaque histoire doit être illustrée, et là s'expriment celles et ceux qui n'osent ni écrire ni parler. L'écriture est l'art de dessiner des mots, le dessin est l'art d'exprimer des idées. Ainsi, toute la classe participe.

Nous n'avons eu garde, bien entendu, de n'exclure personne. Ainsi, des élèves d'ULIS et de SEGPA ont eu toute leur place dans le projet, à notre plus grand plaisir et au leur, même si cela leur était parfois un peu difficile.

Et vous qui ouvrez ce livre, soyez assurés que tout a été créé et rédigé par les collégiens et leurs professeurs, sans aucune retouche extérieure. Nos écrivains en herbe ont du talent !

Bonnes lectures.

*Longvic, le 15 mai 2016*





*Nos écrivains*



Collège Montmorency – Bourbonne-les-Bains

classe : 4<sup>ème</sup> A

Professeure : Mme Céline RÉNEL

ALBERTOLI-PETITDEMANGE	Giorgio
AUBERTIN	Émilie
BRACONNIER	Cassiopée
DAVID	Paul
DELAITRE	Guillaume
FLORIOT	Léa
HURTER	Océane
JEANNIARD	Émeline
LORRAIN	Lucas
MAITRE	Auréane
MARTEL	Tristan
MARTINET	Alexis
NEISS	Benjamin
ODINOT	Mathis
PERRIOT	Célia
PEYRETON	Morgane
PLACE	Constance
ROBINOT	Kylian

Collège Edouard Herriot - Chenôve

classe : 4<sup>ème</sup>

Professeure : Mme Fabienne PARIZOT

ABAYAZID	Nabil
ABRAHAM	Joanna
AHMAME	Brahim
BANANI	Nassim
BELIN	Margaux
DE SA	Emma
EL KHALIFI	Avicenne
FALATT	Malake
HADEQ	Sarah
HAJJAJI	Shaïma
HERVE	Paul
INTHAVONG	Clément
JANSIRI	Loïc
LEFRANC	Thomas
MELLAK	Nawfel
MOKHLIS	Sohela
MOUTTOUS	Billal
PESTANA	Andréa
PESTANA	Eva
PIERRE	David
POIRAUDEAU	Emma
RACHEDI	Mendhi
ROBBE	Charlotte
VOISIN	Pauline

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 6<sup>ème</sup> 5 + ULIS

Professeure : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

ABBOUD	Ilias
ABID	Nadia
AIT BELHACEM	Amine
BARTHOMIER	Lisa
BAUDOT	Océane
BAZIN	Romain
BELHENINI	Ilyana
BENSAMMOUD	Nassim
BONIN	Floriane
BOYÉ	Timothée
CANTET	Ludivine
CHARLOT	Théo
CUBELLS SANZ	Nathan
CUISSETTE	Zoé
ERGUIG	Nordine
FAVARDIN	Mathias
FOFANA	Abdoulaye
GOFFART	Mathieu
GUEMAS	Caroline
HAMRAOUI	Lamia
HUREL	Charline
LAURENT	Hélène
LEJEUNE ANGLISSON	Emma
MALJOKU	Michel
MARTEAU	Adrien
MAVILLE	Dorian
MONTEIRO	Giovanni
MZAITI	Salim
RENARD	Océane
SCHMITT	Éva
SERGENT	Nathan
TRITONI	Chloé

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 4<sup>ème</sup> 3

Professeure : Mme Marie-Luce RAILLARD

ABID	Mariam
BANDO	Sacha
BERNARD	Nathan
BONIN	Léane
BOURGEON	Jules
BRUN	Wylliam
COLSON	Samuel
DANDELLOT	Arthur
EUDES	Arthur
FRASCOLLA	Jérémy
GRAPPE	Julien
LÉCURET	Pauline
MALJOKU	Anita
MARTINACHE	Chloé
PELLEGRINI	Téo
PRIGENT	Maxime
RESSY	Matthyas
ROSSIGNOL	Océane
SANCHEZ	Fiona
SCOTTI	Léo
SERCAN	Clarisse
SERRADJ	Zoé
TUPINIER	Quentin
VIVOT	Manon

Collège Henri Dunant - Dijon

atelier de 6<sup>ème</sup> / 5<sup>ème</sup> / 4<sup>ème</sup>

Professeure : Mme Colette BOUTELOUP

AAMARA

Inès

HOUDIER

Lisa

KOLLY

Noémie

STORNO

Léa

CELIK

Batuhan

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe de 6<sup>ème</sup> 6

Professeure : Mme Véronique FRANÇOIS

ABRAHAM--MARLIERE	Shaïna May
BENKHAJJOU	Narjisse
BERNARDIN	Pauline
BERTOÏA	Théo
BEUZON	Aurélie
BURRUEZO	Antonin
CARCAGNE	Tom
CHAILLLOT	Pauline
CHEQUIN	Mathilde
CONTET	Lucas
DOMENECH	Eva
GONÇALVES PEIXOTO	Isa
GOURDON	Léo
GRANDGÉRARD	Elsa
GRENIER	Rodolphe
GROSS	Lisa
GUDIN	Clara
L'OLLIVIER	Sahra
MARTIN	Lison
MEUNIER-COUCHARD	Victor
MOREAU	Maël
OUIAAZZANE	Aymane
RAINGNOT	Achille
RUPP	Antoine
VAJOU	Manon
VERKYNDEREN	Loane

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe : 5<sup>ème</sup> SEGPA

Professeur : M. Luc GROSSI

ABASOVI	Ravil
AJIBOLA	Fawaz
ALIOUI	Nisrine
BAJRAMI	Mersiha
BERNARD	Valentin
CARRON	Léa
CHARRON	Lucas
CHOMIAK	Kelly
CRETU	Nicolae-Marian
FRETE	Laura
KRYSOWATY	Chloé
LABALTE	Jordan
MAGNIEN	Lucas
PAYET	Clément
PERIN	Benjamin
SINGHA	Kley-Ross
VALERA	Laure

Collège Saint Michel - Dijon

atelier : 6<sup>ème</sup> / 5<sup>ème</sup>

Professeure : Mme Isabelle MOUNIER

AGENEAU

ALBUISSON

DECOMBARD

FASSIER

FOUQUET

GASSER

MESTRALLET

PIC

PRUVOST

ZELFA

Andréas

Camille

Maxime

Alice

Basile

Margaux

Josepha

Lana

Marie

Valentin

Collège Saint Michel - Dijon

atelier : 4<sup>ème</sup> / 3<sup>ème</sup>

Professeure : Mme Sophie RONAY

BIZOT	Hadrien
BOUILLE-BOUGEOIS	Dylan
CONSTANS	Margot
CORPEL	Mathilde)
GAUTHERET	Margaux
GIBASSIER	Isaline
GIGANT	Audrey
LUCAZEAU	Héloïse
SALISSON	Valentine

Collège Les Hautes Pailles – Echenon

classe : 5<sup>ème</sup>

Professeure : Mme Mathilde ROY

AMIOT	Félix
BARIS	Melinda
BEUZON	Colleen
FREMIET	Rachel
FRIS	Amélie
GAUDILLAT	Mathilde
GENDRAT	Mélanie
GODIN	Zoé
HOSTALIER	Kévin
JOSEPH	Pierre
LEPEUT	Arthur
LEVEQUE	Cédric
LHUISSIER	Justine
MAUFFREY	Ophélie
MAZOYER	Charles
MAZUE	Laurine
MELIN	Marion
PLOQUIN	Théo
POLI	Sandra
ROBIN	Déborah
VIER	Léa
VIGREUX	Angèle

Collège Marcel Aymé - Marsannay la Côte

classe : 6<sup>ème</sup> 1

Professeure : Mme Anne BRESSON

ABDELKARIM	Shirine
BAUDOIN	Carla-Lou
BERICHON	Éva
CABIRAN	Tom
COQUILLION	Orian
CORDON	Nathan
DUCRET	Jules
FELIX	Lucas
FEVRIER	Dorian
FORGERON	Fleur
GARNIER	Coralie
HIDA	Nordine
KARADAS	Laura
MATHIEU	Arthur
MESSAÏ	Samy
MONIN	Léna
NICOUD	Amandine
PERROT	Priscillia
RICHER	Achille
SIRURGUET	Jonathane
SOARES	Antoine
TISSOT	Bastien
UKAJ	Arlinda

Collège Marcel Aymé - Marsannay la Côte

classe : 5<sup>ème</sup> 1

Professeure : Mme Dominique GUILLAUME

BAZIN	Suzy
BEGIN	Anne-Claire
BOIRIN	Angéline
BOURDON	Émeline
BRENCKLE	Matthieu
COULON	Maëlys
DARDAINE	Nolwenn
D'AVIAU DE TERNAY	Louison
DEUZE	Lucile
DOS SANTOS	Lola
DUBOIS	Orléna
DUPUIS	Lucas
FOUET	Tom
GABET	Lola
GAFFIERO	Cyril
GARREAU	Clémence
JACOTOT	Ludivine
MALBOSC	Louis
MENDES	Louna
MICHOT	Gabriel
MONIN	Mathieu
MONOT	Romain
MUET	Jade
ODIN	Lucie
OUTRET	Bilal
PLATRE	Gabriel
RAGON	Pierre
RIBEIRO	Anaïs
ROGER	Manon
ROUANET	Alix
VAUSSARD	Candice

Collège Jean Rostand – Quetigny

classe : 4<sup>ème</sup> 8 SEGPA

Professeure : Mme Aurélie GAUTHERON

ANRISH	Youri
BENCHAOUI	Anis
BOUZAR-IAKOUAS	Mehdi
DALIER	Djessy
DEHER	Luc
DIALLO	Madiou
FROMONT	Florian
HAZIRI	Bukurosh
MARTIN	Solenne
NABOCOLO	Sergio
SCANZI	Rémi
ULDRY	Dylan

Collège Docteur Kuhn – Vitteaux

classe : 4<sup>ème</sup> 2

Professeure : Mme Jessica GILLES

BARUT	Manon
BECAVIN	Théo
CORDUANT	Edouard
DESGROUSILLIERS	Lola
DUFOUR	Félix
FIGUEROA	Alexandre
GOMBERT	Victor
GRANDCHAMP	Léontine
JACQUELIN	Gabin
LUCOTTE	Manon
MANIERE	Charlotte
MARIE	Baptiste
MICHAUD	Lilian
RENAULT	Maxime
ROBERT	Fabien
ROUTIN	Thomas
TROUSSEL MANLAY	Fanny
WILLAIME	Adeline

Université Publique d'Oulan-Oude  
République de Bouriatie - Fédération de Russie

Бурятский государственный университет  
Республика Бурятия - Российская Федерация

section : Français, langue étrangère  
Отделение французского языка

Enseignante : Mme Marina KORENEVA  
Преподаватель: г-жа Марина Радиевна Коренева

BADMATSIRENOV	Jalsane
GLOTOVA	Dacha
GROMOVA	Ludmila
KACHIRINE	Vladislav
KISLOTCHAEVE	Mikhaile
LAMKINA	Dacha
MOKEEVA	Macha
USSOVA	Luba
VANDANOVA	Elvira

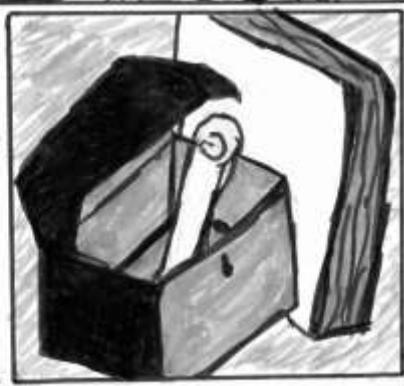
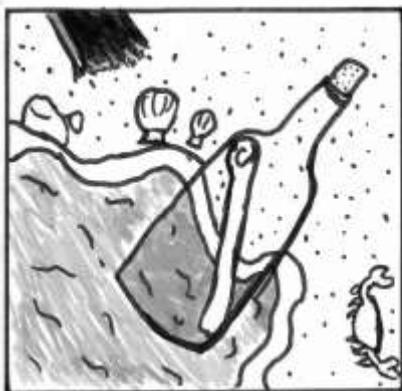


1

# Seize ans d'ignorance

classe de 4<sup>ème</sup> A - collège Montmorency







## Seize ans d'ignorance

Un jour d'automne, Frédéric, un jeune garçon, se promène sur la plage des côtes de la Manche. Il aperçoit dans l'eau quelque chose d'inhabituel. Il s'approche. C'est une bouteille à la mer avec un message glissé à l'intérieur. Le jeune homme la prend, enlève le sable et les algues qu'il y a dessus. C'est une bouteille en verre sans aucune inscription gravée. Il la débouche alors ; elle est fermée par un bouchon de liège. Avant de lire le message, Frédéric se demande d'où elle peut bien venir ; sans doute d'un pays lointain. Il sort alors le petit morceau de papier roulé qui a l'air d'avoir déjà quelques années. Mais quand le garçon lit le message, cela dépasse toutes ses espérances. Son prénom... Il lit son prénom !

Mais au dos est inscrite une date : « 22/11/2008 ». Il trouve le papier sans importance mais il le garde tout de même avec lui. Il part rejoindre sa copine, Léa. Elle a les yeux noisette en amande, une belle bouche rosée et un teint clair. Le jeune homme lui parle de la bouteille. Elle pense que ce n'est qu'une erreur...

Mais il décide quand même d'en parler à une amie de la famille. Il lui adresse un courrier pour lui demander des renseignements ou des informations sur le document dont il lui envoie une copie. Quelques jours plus tard, celle-ci lui répond qu'elle ignore totalement de quoi il peut s'agir.

Deux semaines plus tard, Frédéric reçoit une lettre, il l'ouvre. Il ne comprend pas ce qui se passe ; il y est écrit :

« *FREDERIC, MON FILS, REPONDS MOI !* »

Ce dernier va voir son père, qui se trouve dans son bureau:

« Papa, j'ai reçu cette lettre, je ne comprends pas son contenu.

- Ah... Euh... » Le père devient tout pâle mais il se ressaisit aussitôt.

« Euh quoi ? répond l'enfant.

- Eh bien... J'ai voulu te faire une blague ! Oui c'est ça, une blague. »

Frédéric suspecte son père de lui cacher quelque chose. Le jeune homme part alors à la recherche d'un papier, d'un objet. Il ne sait pas quoi, mais il cherche, il veut trouver.

Alors qu'il se trouve dans la chambre de ses parents, il a une idée. Il va fouiller dans l'armoire, dans laquelle il trouve une petite boîte. À l'intérieur de celle-ci sont rangées de vieilles photos ; sur l'une d'elles, il se voit tout petit dans les bras d'une femme accompagnée d'un homme, personnes qu'il ne connaît pas.

Le soir-même, il invite Léa à dormir chez lui. La jeune femme lui dit :

« Je t'ai aperçu en ville cet après-midi...

- Je ne comprends pas. Je suis resté chez moi ; tu as dû te tromper. »

Elle croit Frédéric et ils passent à table. Puis ils décident de regarder un film. Mais il est préoccupé par ce qu'il a trouvé auparavant.

Le lendemain, il montre les photos à Léa qui lui dit que ce sont certainement des amis de ses parents. Il lui répond qu'il a reçu une lettre ; son père semble interloqué. La jeune fille aux cheveux acajou le persuade de les montrer à sa mère mais à peine a-t-il fait un pas que celle-ci entre dans sa chambre. Elle lui demande toute tremblante:

« Qu'as-tu dans les mains ? »

- Je voulais justement te montrer ceci.

- Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? Ce sont des photos de famille tout simplement... »

Mais la femme a la même réaction que son mari.

« Qui sont sur ces photos alors ? »

- Eh bien, des oncles et tantes, mais tu ne les connais pas ; ils sont décédés maintenant. »

Une semaine plus tard, aux vacances de la Toussaint, Frédéric aperçoit sa mère alors qu'il va chercher quelque chose à manger dans le réfrigérateur. Cette dernière monte à l'étage et arrive au bureau de son mari, Philippe. Il est ingénieur en électronique. Son bureau est immense : une télé, une petite table sur laquelle sont posés plusieurs verres et une bouteille de whisky. Catherine, sa femme, tape du poing sur le bureau et crie :

« Il faut qu'on parle ! Notre fils, je peux dire que c'est notre fils... »

- Calme-toi, ne crie pas.

- Il faut lui dire la vérité ! Il faut lui dire qu'il a été adopté ! »

L'enfant, bouche bée, ne sait que faire ; il va dans sa chambre rassembler ses affaires ; mais avant de partir, il écrit une lettre à ceux qu'il a toujours considéré comme ses parents.

*« Voilà, je sais tout... Vous m'avez menti. C'est pour cela que je m'en vais chercher mes **VRAIS** parents. Adieu ! »*

Le père, énervé, se rend dans la chambre de son fils avec sa femme. Ils voient une lettre avec l'écriture de leur fils. La mère se précipite sur le papier et le lit. Le père arrive derrière sa femme qui tombe à la renverse dans les bras de son époux. Le mari parcourt la lettre à son tour et n'en revient pas. Son fils a fait une fugue ! De son côté, Frédéric décide d'aller chez Léa...

Ce soir-là, celle-ci dort. Il jette une première pierre sur son volet. Mais cette dernière n'entend pas. Alors le garçon recommence. Après être resté un quart d'heure dehors, la jeune fille ouvre la porte et il rentre discrètement. Il lui raconte ce qu'il a entendu de la bouche de ses parents adoptifs. Léa lui propose de rester un jour ou deux.

Le lendemain après-midi, les parents de Frédéric arrivent en voiture et sonnent chez Léa. Celle-ci dit qu'elle n'est pas au courant des problèmes de son petit ami. Mais à ce moment, Frédéric demande à sa copine :

« Je pourrais avoir à boire? »

Les parents reconnaissent la voix de leur fils. Ils décident d'aller chercher ce dernier pendant que l'adolescente reste à la porte. Le garçon saute par la fenêtre, rejoint sa copine et lui dit:

« Viens ! On prend la voiture de mes parents, et on va chez moi chercher la vérité. »

Le jeune majeur et son amie prennent le véhicule puis ils partent chez lui. Arrivés là-bas, ils cherchent un peu partout. Les deux jeunes trouvent une boîte fermée à clef dans la bibliothèque du père. Un peu plus tard, Léa trouve la clef et crie :

« Regarde Frédéric ! J'ai trouvé ce qu'on cherchait !

- Donne-la moi pour qu'on essaie de l'ouvrir.»

Heureusement, la clé correspond à la serrure. Ils trouvent à l'intérieur un papier roulé sur lequel est écrit en gros : «Certificat d'adoption ».

« On emporte cela avec nous ? » demande Frédéric.

« Oui, si tu veux ; tu es sûr que l'on ne peut rien trouver d'autre chez toi ?

- Je pense que l'on a toutes les informations dont on a besoin là-dessus.

- D'accord, si tu le dis.

- Viens, on prend la voiture. Il ne faut pas que mes parents nous voient. »

À l'extérieur de la maison, les deux ados lisent le papier avec attention. Il y est écrit :

« Né le 09 /11 /1996 à Huit-Château ». Après l'avoir lu durant quelques minutes, Léa dit : « Tes parents t'auraient adopté lorsque tu étais en famille d'accueil ?

- Oui, mais pourquoi m'y auraient-ils placé?

- Je ne sais pas. Il faut que l'on en sache plus.

- Qu'est-ce qu'on fait alors ?

- Eh bien, on va dans ta ville natale. On pourra peut-être y avoir plus d'informations.

- Oui, pourquoi pas. Mais est-ce que tu sais au moins où se situe Huit-Château ?

- Aucune idée... Tu n'aurais pas une carte de France ?

- Attends, je sais que mon père en a une dans sa boîte à gants ».

La carte était placée à son endroit habituel.

« Bon, il ne nous reste plus qu'à chercher cette ville », s'exclame Léa.

Après dix minutes de recherches, Frédéric trouve enfin son emplacement sur la carte.

« Là ! » crie Frédéric.

« Oh c'est loin... », soupire Léa.

« Attends, il faut que l'on mesure. On a l'échelle des proportions. Quarante... quarante-six... quarante-neuf kilomètres. Ce n'est pas si loin.

- Oui, mais quand est-ce qu'on part ?

- Est-ce que demain te conviendrait ? En effet, il est déjà dix-huit heures.

- Il faudrait quand même que l'on se prépare. On dort dans la voiture ? », demande Léa.

« On devrait surtout acheter de quoi manger.

- Oui, mais nos parents doivent sûrement nous chercher. On ne doit pas se faire voir.
- Il faut juste qu'on aille dans un magasin isolé.
- D'accord, allons-y. Pas de temps à perdre. »

Après avoir fait leurs achats, les deux ados dorment dans la voiture et commencent leur voyage au petit matin. Une fois arrivés à Huit-Château, ils se dirigent vers l'hôpital. Ils apportent le certificat d'adoption avec eux, et demandent à la secrétaire des renseignements à ce sujet. Celle-ci les redirige vers un responsable. Ce dernier leur demande la carte d'identité de Frédéric et leur donne une fiche sur laquelle est mentionné que ses parents sont divorcés et que son père est en prison pour violence conjugale. Après l'avoir lue, Frédéric reste silencieux...

Léa lui demande alors : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Elle lit alors par-dessus son épaule, et dit :

« Au moins, ils sont toujours vivants... Regarde là, il y a l'adresse de ta mère : « Chamonont ».

L'adolescente demande alors au responsable la localisation de cette ville. Il lui répond :

« Laissez-moi quelques instants afin de rechercher cela, s'il vous plaît.

- Quant à mon père, savez-vous où il est incarcéré ? », demande Frédéric.

« Attends, laisse-le d'abord trouver des informations concernant ta mère », dit Léa.

« J'ai trouvé. Alors, votre mère se nomme Jennifer et loge à quelques kilomètres d'ici. Regardez la carte », répond le responsable.

« Ce n'est pas très loin ; on peut y aller dès aujourd'hui », dit Léa.

« Pouvez-vous chercher des informations sur mon père maintenant ? », demande Frédéric.

« Je regarde cela tout de suite », répond le responsable.

« Voilà. Votre père s'appelle Christian, il se trouve à la prison de Sobeniti. C'est à trente-sept kilomètres d'ici. Mais avant de partir, je vous conseille de voir votre mère en premier », propose l'homme.

« Vous avez raison. On emmène le document avec nous. Merci pour tout, monsieur. Bonne journée », dit Frédéric.

Une fois dans la voiture, les deux ados se dirigent vers la maison de la mère de Frédéric. Durant le trajet, le garçon a l'air inquiet.

« Tout va bien ? », lui demande Léa.

« Je vais enfin rencontrer ma vraie mère après tout ce temps. J'ai peur de sa réaction. Je ne sais pas si elle me reconnaîtra, ni comment je vais réagir en la voyant... », lui avoue Frédéric.

« Eh bien, tu lui montreras ta carte d'identité et elle va bien se souvenir de toi. C'est ta mère », répond Léa.

C'est alors que la voiture tombe en panne d'essence. Étant donné qu'ils sont à l'entrée du village, ils décident donc de continuer à pied.

« Il faut que l'on demande notre chemin », dit Frédéric.

Léa rétorque alors : « Regarde là-bas ! J'aperçois quelqu'un. » Ils accostent un homme d'un âge mûr qui promène son chien. Il a l'air d'habiter le quartier.

« Excusez-moi, monsieur. Savez-vous où se trouve la rue des Lilas ?

- C'est la deuxième rue à droite », répond-il.

« Connaissez-vous, par hasard, Jennifer Richard ?

- Oui, je la connais très bien, c'est ma femme. Elle s'appelle maintenant Jennifer Martin. Que lui voulez-vous ?

- C'est ma mère biologique. J'ai été adopté. »

L'homme reste bouche bée. Il balbutie :

« Que dites-vous ? Elle ne m'a jamais parlé de vous.

- Je vous assure que je ne mens pas. Regardez ce document », dit Frédéric en lui montrant le certificat.

Il est interloqué.

« Je n'en reviens pas ! Ma femme est à la maison ; je vais vous y conduire. »

Arrivés devant la maison, Frédéric observe avec précision, regarde chaque détail de la demeure. Elle est blanche, crépie, avec des roses au bord des fenêtres. Un magnifique portail noir. Pour entrer, Paul Martin l'ouvre avec une télécommande. Léa et l'homme continuent de marcher sur le goudron noir ; mais Frédéric ne bouge pas, il a trop peur, il reste immobile :  
« Allez, n'aie pas peur, viens... » dit Léa.

Devant l'entrée, il sent son cœur battre très fort ; il prend une grande inspiration et rentre. Paul appelle sa femme en ouvrant la porte. Celle-ci arrive en fauteuil roulant ; il lui explique rapidement leur rencontre et les laisse. Léa reste avec Frédéric pour le soutenir.

« Bonjour, Maman...

- Maman ?

- Oui, regardez ces documents, je les ai apportés pour que vous n'ayez pas de doute sur moi. »

La femme prend le certificat et les photos, les observe avec attention et se met à pleurer.

« C'est toi, mon fils ? » demande Jennifer.

« Oui, vous me reconnaissez ?

- Je t'avoue que tu as beaucoup changé ; mais je reconnais bien ta tache de naissance sur le cou... »

Le jeune homme sourit.

« Ton frère n'est pas avec toi ? Et arrête de me vouvoyer », rétorque la mère.

« Mon frère ?

- Oui, il s'appelle Nicolas.

- Nicolas ?

- Tu n'étais pas au courant ; excuse-moi de te l'apprendre ainsi.

- Non, je ne le savais pas. Quel âge a-t-il ?

- Le même que toi.

- Cela signifie que nous sommes jumeaux ?

- Oui... »

Le garçon est choqué ; il ne sait quoi répondre.

« Mais il a été adopté aussi alors ?

- Oui, je vais t'expliquer. Viens t'asseoir. »

Léa et Frédéric s'installent sur le canapé.

« Quand vous êtes nés, nous étions les plus heureux du monde avec ton père. Vous avez grandi, et celui-ci est devenu de plus en plus violent avec nous ; il nous insultait, nous frappait. Alors, un soir, j'ai emporté le nécessaire pour vous : quelques couches, des biberons, des vêtements de rechange, et nous sommes partis. Sauf que, alors que je démarrais la voiture, il m'a entendu, et nous a suivis. J'ai eu tellement peur qu'il nous fasse encore plus de mal, tu me comprends ?

- Oui, bien sûr.

- Alors j'ai accéléré, et je me suis retournée pour voir si vous alliez bien sur la banquette arrière, car vous n'aviez que deux ans. Une voiture arrivait en face et je ne l'ai pas vue ; nous l'avons percutée. Une voisine avait entendu un grand fracas et a donc appelé la police. J'étais très proche de cette femme et lui avais expliqué comment votre père se comportait avec nous et l'avait persuadée de ne pas en parler. Mais, lorsque les pompiers et la police sont arrivés sur le lieu de l'accident, elle a tout raconté et je la remercie encore. Les médecins ont tout de suite vu que je n'avais plus l'usage de mes jambes ; j'étais dans le coma. Quant à ton père, il a été arrêté et incarcéré pour violences conjugales. Et vous, mes enfants chéris, vous avez été placés par les services sociaux dans des familles d'accueil.

Trois mois plus tard, sortie de mon coma, j'ai voulu vous récupérer mais je ne le pouvais pas car j'étais toujours hospitalisée... Maintenant tout va bien ; j'ai rencontré Paul, mon mari, que j'aime plus que tout. »

Le garçon et la mère discutent pendant des heures, se

racontent plein de choses ; ils rattrapent le temps perdu...

Pendant ce temps-là, Catherine et Philippe discutent :

« J'ai une idée pour retrouver Frédéric.

- Ah bon, laquelle ?

- Il faut lancer une recherche dans l'intérêt des familles. »  
répond l'homme.

« Oui, on va au commissariat. »

Le couple y arrive et demande au planton à l'accueil :

« Bonjour, pourriez-vous nous aider ? C'est pour la fugue de mon fils qui a emprunté ma voiture.

- Oui, bien sûr, votre plaque d'immatriculation, s'il vous plaît.

- Alors, MG-42-189.

- Merci, attendez quelques instants je vous prie. »

Pendant que le gardien prend la déposition, Philippe, qui regarde par la fenêtre, voit son fils sur le trottoir. Il sort. Frédéric arrive et serre son père dans ses bras. Il est très ému.

« Je suis désolé papa, j'ai eu peur, je suis parti ! »

La mère sort également. Ils se prennent aussi tous deux dans les bras.

« Tu nous as manqué, mon Frédéric !

- Oui, j'en suis vraiment désolé. Mais, vous savez quoi ? J'ai retrouvé ma mère biologique !

- Ah oui, et comment est-elle ? Je suis désolée, j'avais peur de te perdre, mais je vois que tu es assez grand maintenant...

- Ne t'inquiète pas, c'est toi qui m'a élevé mais je veux apprendre à la connaître.

- D'accord, mon fiston. »

Au loin, Catherine remarque une femme handicapée, son mari et Léa à côté d'elle, en train de les regarder.

« C'est elle ? » demande Catherine.

« Oui, c'est elle qui m'a convaincu de venir vous parler. Venez

que je vous la présente !

- Avec plaisir ! »

Les parents font connaissance...

Après avoir bien discuté, Frédéric se demande comment il va retrouver son frère ; il veut le connaître, savoir s'il lui ressemble... Alors, toute la grande famille part à la DDAS pour tenter d'obtenir des renseignements.

Ils demandent à l'accueil s'ils peuvent avoir des informations sur leurs enfants confiés à des familles d'accueil seize ans plus tôt. La préposée cherche dans les dossiers ; mais rien. Alors, Léa a une idée :

« Frédéric, te rappelles-tu, lorsque je t'avais dit que je t'avais croisé dans la rue mais que ce n'était pas toi ; c'était peut-être lui ?

- Oui, tu as raison, il faut aller voir... »

Tout le monde part donc pour Francheville. Il faut environ deux heures pour se rendre chez les parents adoptifs de Frédéric.

« Il vaut mieux que l'on continue les recherches demain, il commence à faire nuit. » dit Léa.

« Oui, tu as raison ! »

Philippe et Catherine hébergent Paul et Jennifer. En disant au revoir à tout le monde pour aller dormir, le jeune homme remercie ses parents pour leur compréhension, leur amour.

Le lendemain, Frédéric est le premier levé. Il veut rencontrer son frère. Le garçon réveille toute la maisonnée pour aller le rechercher.

Quand tout le monde est prêt, ils vont au centre-ville.

« C'est à droite, au café que je l'ai vu boire un verre.

- Il était avec quelqu'un ? » demande Jennifer.

« Non, je l'ai vu, seul.

- Venez, on y rentre. Peut-être qu'il y est de nouveau. » propose Philippe.

« D'accord, mais s'il est là, j'aimerais d'abord lui parler seul. » dit Frédéric.

« Oui et il ne sait peut-être pas qu'il a un frère jumeau. » rétorque Paul.

Frédéric avance seul dans le bar, il voit une personne de dos, elle a la même couleur de cheveux que lui, cette personne lui ressemble drôlement. Frédéric commence peu à peu à avoir de l'espoir que ce soit lui...

« Bonjour, excusez-moi ; je sais qu'on ne se connaît pas. Vous prénommez-vous Nicolas ?

- Euh, non.

- Désolé, monsieur, au revoir. »

Frédéric revient vers sa famille, déçu de ne pas avoir trouvé son frère.

Ils décident alors de chercher dans tout le centre-ville, de faire tous les magasins, de la bijouterie jusqu'aux restaurants. Mais rien, toujours rien. Toute la famille est consternée et choisit de rentrer à la maison en voiture.

En passant dans une petite ruelle inhabituelle, Jennifer remarque un individu qui ressemble à Frédéric.

« Regarde, Frédéric, tu ne trouves pas qu'il te ressemble beaucoup ?

- Oui, peut-être... » dit-il, sceptique.

« Allez, viens, on peut toujours essayer.

- Non, j'ai peur d'être encore déçu.

- Je te dis de venir !

- D'accord ! Si tu veux ! »

« Paul, peux-tu t'arrêter ? » demande Léa.

« Oui, tout de suite. »

Frédéric sort de la voiture avec Léa, ferme la porte et avance. Son cœur commence à battre la chamade, quand soudain, il trébuche. Mais il se relève, et se rapproche. Léa le regarde s'avancer et Frédéric aborde l'homme :

« Bonsoir, je suis désolé de vous déranger, je voudrais juste connaître votre prénom, car je recherche quelqu'un qui vous ressemble beaucoup.

- Euh... Oui et comment s'appelle-t-il ?
- Nicolas.
- Oui, c'est mon prénom.
- Vous n'avez pas un jumeau ?
- Pourquoi me posez-vous cette question ?
- Je sais, cela paraît bizarre ; mais j'ai été adopté et j'ai un frère jumeau ; je le recherche.
- Vous n'avez qu'à aller dans son ancien lycée...
- Merci beaucoup, au revoir. »

Quand Frédéric et ses parents arrivent, ils demandent à voir le proviseur du lycée Edmond Rostand. Dans son bureau, ils le questionnent au sujet d'un élève nommé Nicolas dont ils donnent les date et lieu de naissance. Le proviseur les informe que ce Nicolas habite dans le sud de la France près de Perpignan où il a déménagé récemment.

Frédéric pense alors à son projet de fiançailles avec Léa, et il se demande s'il pourra rencontrer son frère avant celles-ci, étant donné qu'il y a encore beaucoup de préparatifs à finaliser. Le jeune homme décide donc de parler à Léa de ses trouvailles. Celle-ci se montre très compréhensive et lui propose de partir immédiatement par le train de dix-neuf heures cinquante-huit ; elle fera les derniers achats avec sa meilleure amie mais veut que Frédéric soit rentré dans deux jours. Il la remercie du fond du cœur, prépare immédiatement sa petite valise, recherche par Internet un hôtel pour y passer la nuit à son arrivée. Tout est organisé pour son départ. Léa l'accompagne à la gare.

Frédéric arrive alors à Perpignan, appelle un taxi pour se rendre à son hôtel. La nuit lui paraît très longue ; il se pose beaucoup de questions à propos de sa future rencontre avec son frère et sur sa réaction. Dès l'aube, il se lève, va à la salle de bain pour se préparer ; il se rase, se lave, enfiler son plus

beau jean avec sa plus belle chemise. Il se met sur son trente-et-un pour rencontrer son frère pour la première fois.

Il prend son petit-déjeuner et appelle un taxi pour se rendre à l'adresse de son frère. Le véhicule arrive devant l'hôtel. Le véhicule le dépose enfin devant la maison de son frère, le trajet n'a duré que dix minutes mais cela lui a paru une éternité. Il descend de la voiture et après quelques instants d'hésitation devant le portail de la maison, il se décide à sonner. Un jeune homme ouvre la porte et s'approche de Frédéric. Ce dernier a l'impression d'avoir un miroir devant lui ; il n'a pas de doute : c'est son frère.

Frédéric lui dit :

« Êtes-vous Nicolas ?

- Oui c'est bien moi.

- Je dois vous parler de quelque chose de très important. Serait-il possible de parler à l'intérieur ?

- Oui, je vous en prie. Venez prendre un café, nous serons bien mieux pour discuter. »

Les deux jeunes gens s'installent devant une table basse.

« Voilà, ce que je vais vous dire est d'une extrême importance pour moi. Je suppose que vous avez été adopté et que votre mère biologique s'appelle Jennifer. »

Nicolas très surpris, lui demande comment il sait tout cela mais reste très méfiant.

« Je suis votre frère jumeau ; nous avons été séparés lorsque nous avons été placés en famille d'accueil. Je peux vous dire aussi que j'ai retrouvé notre mère biologique et elle serait heureuse de vous rencontrer également pour vous raconter notre ancienne vie auprès d'elle. »

Nicolas est ravi, ses larmes coulent.

« Je serai heureux de rencontrer notre mère et peut-être toute notre petite famille.

- Au fait, à ce sujet, je me fiance dans peu de temps et je serais ravi que vous fassiez partie de la fête. »

- Pas de soucis, je viendrai avec le plus grand plaisir. »  
Frédéric rentre le soir-même auprès de Léa, et lui raconte la rencontre avec son frère.

Quelques jours plus tard, Frédéric se lève, il est tout excité.

« C'est le grand jour aujourd'hui ! » dit-il à Léa.

« Oui, j'espère que nos mamans ont correctement décoré la salle des fêtes car elles n'ont pas voulu qu'on la voie.

- Mais oui, ne t'inquiète pas ; aujourd'hui, c'est notre jour ! »

Léa appelle sa meilleure amie Denitsa pour l'aider à se préparer. Elle met sa magnifique robe de fiançailles avec des bretelles en dentelle et un bustier fleuri, qui lui va si bien. La fiancée a déjà les larmes aux yeux en se voyant dans le miroir. Elle se sent comme une princesse.

Quant à Frédéric, il appelle son frère pour s'apprêter à son tour. Il porte un costume blanc et noir avec un nœud papillon et une fleur dans la poche de sa veste dont la couleur rappelle la robe de sa future fiancée.

Les fiancés, leurs proches et leurs invités se dirigent vers la salle des fêtes.

A l'entrée, des ballons blancs et rouges sont suspendus, un tapis rouge avec des pétales de roses blanches qui conduit à la table de Frédéric et Léa. Sur l'estrade est posé un appareil photo pour garder de magnifiques souvenirs.

Après le très bon repas, les fiancés ouvrent le bal avec un slow. Les invités lancent des confettis et c'est la fête...

Maintenant, ils sont très heureux avec leur petite famille. Nicolas est très content avec eux et apprend une multitude de choses sur sa fratrie.

Jennifer lui a tout expliqué sur son enfance, sa naissance...

Il règne une ambiance joviale.

« Merci pour tout ! » dit Frédéric.

« De rien, mon fils ! » dit le père.

« Je vous aime très fort ; merci d'être là !

- Nous aussi, on t'aime !

*Seize ans d'ignorance*

- Maintenant, faisons la fête !
- Oui ! »

Et environ un an après, ...



2

# Sans regrets

classe de 4<sup>ème</sup> - collège Edouard Herriot







## Sans regrets

Oui, il a suffi de presque rien pour transformer toute la vision d'un monde. Oui, une simple petite bouteille à la mer a été à l'origine d'un grand changement. Voulez-vous en savoir un peu plus ? Eh bien, écoutez.

C'était un jour comme les autres au royaume de France. C'était au XIXème siècle, plus exactement le 30 septembre 1847. En ce beau jour d'automne, Marie-Jeanne Du Val, une jeune noble ravissante, avait décidé d'aller se promener le long de la plage.

Comme elle marchait d'un bon pas depuis environ une demi-heure, elle décida de se reposer quelque peu et se laissa aller à la rêverie.

Marie-Jeanne était assise sur le sable fin de la plage, perdue dans ses tristes pensées. Elle songeait à cette société hypocrite dans laquelle elle vivait. Oui, elle avait l'impression d'être une belle façade aristocratique idiote, d'être tout juste bonne à bien tenir sa maison alors qu'elle était une femme ambitieuse, pleine de vie et révoltée. En effet, elle méprisait le pouvoir de l'argent. Pour elle, il était insensé d'être regardée, d'être considérée pour la possession de biens matériels. Dire que l'on pouvait échanger un être humain contre une poignée de francs !

Son rêve, Marie-Jeanne y pensait sans cesse mais ne savait comment le réaliser. Il se résumait en un seul mot : Egalité. En

effet, pour elle, tous les hommes étaient égaux. Les femmes n'avaient aucun droit ; il était temps que cela change !

Enfin sortie de ses pensées, la jeune femme se releva et marcha le long du rivage, cheveux au vent, écoutant le chant des mouettes qui se mêlait au bruit des vagues.

Soudain, son pied heurta un objet brillant. Intriguée, Marie-Jeanne s'empara du mystérieux objet et l'observa.

C'était une bouteille, apparemment ancienne, manifestement une bouteille de rhum dont l'étiquette, avec le temps, s'était décollée. Elle contenait un papier jaunâtre, vraisemblablement un message.

Surprise, elle déboucha, non sans peine, la bouteille, s'évertua d'en extraire doucement le bout de papier pour ne pas l'abîmer, et après l'avoir sorti, le déroula avec précaution de peur de le déchirer. Elle vit alors, écrit à l'encre noire, un texte dans un cadre rouge et se mit à le déchiffrer :

*Saint Domingue, le 16 mai 1846*

*Case 13, Chemin des Cailloux*

*Aidez-moi ! Je suis un esclave qui vient de Saint Domingue. Je fais partie de ces hommes aux destins tragiques. Depuis ma naissance, je suis noir comme l'ébène ou marron comme une fève de cacao si bien que je me retrouve esclave. J'implore mon heureux sauveur de sacrifier son précieux temps pour sauver un misérable nègre sans importance comme moi qui ne rêve que de la Liberté. Le temps presse, je pressens que ma fin est proche.*

*I am a slave from Saint Domingue. I am one of those men with a tragic fate : since I was born, I have been black that's why I end up being a slave. I implore my dear Saviour who has sacrificed his precious time to save a miserable nigger with no importance like me who only has one dream : the dream of freedom. Time is running ! I foresee my end in near !*

*Samba*

Qui pouvait bien maîtriser pareillement l'anglais ? Qui pouvait être assez désespéré au point de lancer un ultime message de détresse ?

Profondément émue, touchée au plus profond de son cœur, la belle duchesse décida sans plus attendre de se porter au secours du malheureux.

Sortie de ses pensées, elle s'empressa de rentrer chez elle.

Arrivée à destination, elle marcha d'un pas décidé jusqu'au petit salon où son mari lisait le journal. Elle le considéra attentivement.

C'était un homme plutôt âgé, sérieux et très courtois. Elle l'avait épousé un peu par amour et beaucoup par nécessité. Ses parents de grande noblesse avaient arrangé ce mariage pour que leur nom soit plus prestigieux et pour étendre leur domaine.

À présent, il avait pris de l'embonpoint. C'était un petit homme boudiné dans un costume trop serré et elle ne ressentait plus qu'une vague tendresse à son égard.

Il leva les yeux de son journal et, quand il prit conscience de sa présence, il l'invita à s'asseoir en face de lui.

Après s'être installée dans le luxueux fauteuil de style Louis-Philippe, la duchesse respira profondément puis lui conta son aventure et ne put lui cacher ses ambitions.

Le calme visage de son époux se figea dans l'étonnement puis ses traits exprimèrent une profonde colère.

« Ma parole, êtes-vous consciente de ce que vous venez de me dire ?

- Mon cher, il faudrait avoir un cœur de glace pour ne pas être touché par cet appel.

- Vous n'irez nulle part ! Je ne veux plus entendre un seul mot sur ce sujet. » la coupa son mari, d'un ton agacé.

Outrée par les paroles de son conjoint, la duchesse se retira du petit salon. À présent, elle était plus que jamais déterminée à sauver le malheureux et elle s'armerait de tout son courage pour s'opposer à son mari. Elle partirait à Saint Domingue et tant pis pour les préjugés !

Durant une semaine, en cachette de son mari, elle vendit ses bijoux, ses bagues, ses biens, loua un trois-mâts et un après-midi, prétextant une visite à son cousin, elle se rendit au port de Bordeaux.

Quand elle parvint aux abords des quais, elle fut étonnée par la fréquentation des lieux : on y voyait se côtoyer des marchands et des bourgeoises attirés par l'activité de ce port ouvert sur l'Atlantique. Des bœufs robustes tiraient de grosses charrettes en bois. Sur la gauche, les riches maisons bordaient la rue du port. En longeant les quais, Marie-Jeanne remarqua la magnifique façade des Douanes. Quelques mètres plus loin, elle aperçut une boutique qui se nommait « Le parfait matelot ».

De nombreux voiliers, ancrés dans le port, attendaient la marée avant de repartir. De multiples barques sillonnaient de

la rive aux navires afin de réaliser les opérations de chargement et de déchargement.

Tout au fond, elle distinguait à peine les faubourgs de Bordeaux, notamment le quartier marchand des Chartons.

Un vertige la saisit. Elle se hâta de retrouver le trois-mâts baptisé « Le Prince Sauvage » qu'elle avait loué. Le capitaine, un homme farouchement hostile à l'esclavage, l'y attendait. Informé de la mission, il s'était entouré de fidèles prêts à les accompagner dans cette expédition.

À peine fut-elle à bord qu'un vent propice se leva. Sans plus attendre, le capitaine fit déployer les voiles. Aussitôt, le bateau cingla vers le large ; Marie-Jeanne s'accouda alors au bastingage et se tourna vers les flots.

Sur le pont, le soleil luisait, ses cheveux s'agitaient au gré du vent. Elle restait pourtant indifférente à leur caresse. Son regard, dur et froid témoignait de sa souffrance. Marie-Jeanne réfléchissait encore et encore sur la folie qu'était son voyage mais l'excitation de l'aventure, la sensation de liberté l'enivraient à la fois. Tout quitter pour un message, un vulgaire morceau de papier griffonné d'encre, oui, c'était pure folie mais qui ne tente rien, n'a rien. La traversée se déroula sans problème et, au bout de trois semaines, ils atteignaient la destination désirée.

Marie-Jeanne, dès l'accostage, sauta à pieds joints sur le sol du port de Saint-Domingue. Là, elle fut immédiatement dépaysée puis fut sidérée par la beauté des lieux et l'intense agitation qui régnait. Elle sentit d'abord une odeur délicieuse de volaille parfumée lui chatouiller les narines ainsi qu'une forte odeur de poisson. Son regard se posa ensuite sur des étalages de fruits exotiques aux couleurs vives. Le port était

gigantesque et les lignes d'esclaves, qui sortaient des bateaux négriers, innombrables.

Des centaines d'hommes, le dos en sueur, déchargeaient la marchandise, des caisses au lourd contenu. Ils étaient dirigés par des monstres sans cœur. Allaient-ils, par la suite, être vendus ?

Plus loin, le regard de Marie-Jeanne se porta sur d'immenses bananeraies, des plantations bordées de fleurs inconnues. Des manguiers aux fruits orangés se dressaient à sa droite. Elle se retourna et admira un court moment la mer.

Cependant, elle n'était pas venue là pour chercher l'exotisme ; elle était venue avec, en tête, l'idée de sauver un être humain, un esclave terrorisé.

Elle ignorait comment s'y prendre mais une chose était certaine : elle sauverait ce désespéré. Elle en profiterait pour délivrer tous les autres. Si elle ne le faisait pas, elle commettrait une grande injustice.

Comme elle ne voulait plus perdre de temps, elle s'empressa de réserver une chambre dans une auberge et demanda où se trouvait le fameux « chemin des cailloux ».

Elle décida tout d'abord d'aller observer le lieu. Elle souhaitait explorer le terrain, elle pourrait ainsi délivrer le pauvre homme qui avait écrit le message après s'être informée sur son sort. Au bout d'une heure de recherche, elle découvrit par hasard un sentier tapissé de cailloux. De part et d'autre, un magnifique paysage s'étendait sous ses yeux. A perte de vue, les champs de cannes à sucre et de coton s'étendaient. Un grand moulin s'élevait entre les plantations et, plus loin, une énorme demeure blanche se dressait.

A la droite de celle-ci, de petites cabanes en bois bien fragiles paraissaient habitées. Ce devaient être, selon la duchesse, les cases des esclaves. On pouvait voir, en effet, dans les plantations, beaucoup de têtes noires. Mélancolique, la belle française reprit sa marche. Sur son chemin, elle vit deux enfants qui se reposaient. Sur leur visage, on pouvait lire la fatigue et la tristesse. Leurs mains et leur torse étaient zébrés de cicatrices, sans doute des marques de coups de fouet. Ils ne portaient, à la taille, qu'un vieux torchon. La duchesse, apitoyée, les questionna doucement.

« Connaissez-vous un certain Samba ? »

Ceux-ci, mis en confiance par la douceur de sa voix, lui indiquèrent où Samba habitait.

Il avait de peu échappé à la mort en raison de ses nombreuses tentatives d'évasion mais, grâce à son instruction, il avait été racheté par le nouveau maître et vivait désormais là.

Une fois ces informations recueillies, Marie-Jeanne chargea les enfants d'informer leurs parents, les autres esclaves et Samba de se tenir prêts à s'enfuir et décida d'agir la nuit même.

Quand l'obscurité fut totale, elle s'introduisit, accompagnée de quelques membres de l'équipage, dans les plantations et fit diversion en allumant plusieurs feux. Aussitôt, les gardes se précipitèrent pour éteindre les foyers tandis que les braves matelots au courage inébranlable guidaient les malheureux hors de la plantation. Puis, tous se rejoignirent au point de ralliement convenu à l'avance.

La nuit, si sombre, rendait le sauvetage plus compliqué qu'il ne l'était déjà. Certains tombaient, heurtaient des cailloux ou des troncs d'arbre si bien que les blessés étaient ensanglantés. En

dépît de cet enfer, les fugitifs arrivèrent jusqu'à une crique où les attendaient des barques dans lesquelles ils embarquèrent et gagnèrent la mer au plus vite, hors de portée des gardes qui les pourchassaient.

Un heureux hasard voulut que Marie-Jeanne se retrouvât avec Samba. Il était là, face à elle, illuminé par une faible lueur venue d'une torche fixée à l'avant de sorte qu'elle put le dévisager sans peine.

C'était un jeune homme de 25 ans plutôt sympathique qui paraissait épuisé. Comme tous les africains, il avait les cheveux frisés de couleur noire. Ses yeux en amande, au doux regard, étaient cernés par la fatigue mais Marie-Jeanne y voyait aussi une flamme de détermination, d'intelligence et d'orgueil. Son nez, légèrement épaté frémissait de joie au vent de la liberté. En dépit de sa fatigue, un sourire se dessinait sur ses lèvres rosées et pulpeuses même si on y lisait aussi la tristesse. Un charme indéniable émanait de cet homme à la silhouette toute longiligne mais au torse musclé qui attirait irrésistiblement la duchesse.

Samba était vêtu d'une chemise blanche et d'une veste noire de la plus grande simplicité qui mettait en valeur ses larges épaules. Il avait une façon de se tenir et une démarche très élégantes. Elle l'avait très vite distingué parmi ses autres compagnons d'infortune. Tout au long de la traversée, nul ne parlait. Pourtant, ce silence était éloquent pour la duchesse. Le vent chantait doucement pour accompagner ce moment gênant.

Soudain, elle fut distraite de ses pensées par un bruit. Ils venaient d'accoster. Tous montèrent alors à bord.

Là, sur le pont, elle le considéra de nouveau. Son regard était partagé entre la joie et la tristesse. Il s'adressa à elle d'une

voix douce et reposante, d'une voix qui vous mettait en confiance et en sécurité :

« Merci d'être venue Madame !

- Marie-Jeanne, c'est mon nom, lui répondit timidement la jeune femme.

- Le mien est Samba mais je pense que vous le savez déjà. »

Pendant quelques instants, les deux êtres se dévorèrent du regard mais ils durent bien vite regagner leur cabine car ils succombaient à la fatigue.

Le lendemain, ils se retrouvèrent sur le pont où Samba confia son histoire et celle de son peuple à la belle duchesse.

« Nous venons de Guinée. Notre famille et moi habitons un petit village pacifique dénommé Kamsar. Un jour, un blanc vêtu d'une grande robe blanche, un de ces hommes que l'on appelle « prêtre » chez les blancs, est venu pour nous apprendre à lire et à écrire. Il disait qu'il n'aimait pas que l'on soit traité comme des objets. Il était révolté par le sort que l'on faisait subir aux nôtres et avait décidé de venir nous dispenser l'instruction. Il m'assura que j'avais un avenir prometteur, m'apprit l'anglais, le français et les sciences. Je voulais suivre des études pour devenir médecin car mon professeur était un exemple à suivre ; je voulais devenir comme lui pour aider ceux qui ont besoin de soins mais qui n'ont pas la possibilité d'en obtenir. Je progressais et il envisageait de me donner plus de cours particuliers quand un jour, des coups de feu retentirent dans le village.

Des habitants criaient de peur et de douleur. J'ai vu, alors, des hommes blancs, comme mon enseignant, qui tuaient les anciens sous prétexte qu'ils ne pouvaient pas travailler dans leur état. A côté d'eux, notre cher enseignant, gisait dans une mare de sang, tué par ces hommes sans doute en raison de sa trahison.

J'ai vu ensuite, sous mes yeux horrifiés, mourir mes parents, leur corps transpercé par le fer des lances.

Beaucoup d'entre nous ont fui, d'autres sont morts, certains ont été capturés et j'en faisais partie. Les blancs nous ont emmenés comme un troupeau de bêtes vers un bateau qu'ils nommaient négrier. Là, je fus soulagé de voir que mes frères et mes sœurs étaient encore en vie, même si nous étions tristes que nos parents ne fassent plus partie de ce monde.

À l'intérieur du négrier, on pouvait apercevoir deux petits couloirs étroits où l'on devait se tenir assis contre le mur en bois du bateau. Au cours de la traversée, nous avons été quand même bien traités mais j'ai entendu dire que c'était pour ne pas perdre « leur bois d'ébène », leurs esclaves...

Pourtant, si nous ne suivions pas les ordres des blancs, on recevait, selon la gravité de la situation, un coup de fouet ou du chat à neuf queues, un grand bâton à l'extrémité duquel pendaient des cordes garnies de nœuds et de griffes dont les coups, redoutables, étaient destinés aux " chiens " qui n'obéissaient pas. Puis, j'ai été vendu. À maintes reprises, j'ai voulu m'échapper... en vain. On m'a menacé du châtiment corporel le plus horrible qui soit. C'est alors que j'ai jeté cette bouteille à la mer en me disant que c'était pure folie, que personne ne viendrait à mon secours. Au moment où j'ai crié " Freedom, Liberté ", un blanc, étonné, est intervenu et m'a racheté moyennant une forte somme d'argent. »

A ces mots, Samba s'arrêta. La duchesse, émue, restait elle-même silencieuse. Pendant quelques instants, les deux êtres se dévorèrent du regard. Enfin, le beau jeune homme passa sa main dans les longs cheveux blonds de sa bienfaitrice. Puis, Marie-Jeanne baissa les yeux et, comme aimantée, se laissa aller, se pencha en avant et sentit les lèvres de Samba se poser sur les siennes. Elle l'aimait comme les arbres aiment la pluie, comme les poissons aiment l'eau, comme les étoiles aiment le ciel. Quand le soir tomba, ils s'abandonnèrent à l'amour.

Le sourire aux lèvres, les cheveux au vent et le cœur battant, voilà comment Marie-Jeanne arriva face à sa ville natale. Les grands yeux de Samba brillaient quant à eux de mille éclats devant la vue majestueuse de la grande et belle ville de Bordeaux. Il était midi. Ils décidèrent de rester au mouillage jusqu'à la tombée de la nuit.

Une fois la nuit bien noire, ils firent jeter l'ancre, revinrent au port et se faulèrent entre les caisses, puis empruntèrent un dédale de ruelles. Il fallait protéger le jeune homme de toute curiosité malsaine.

Un sentiment de culpabilité envahissait Marie-Jeanne et une grande angoisse l'étreignait. Cela faisait des semaines qu'elle était sans nouvelle de son époux. Comment allait-il réagir ? De plus, elle était accompagnée d'un autre homme. Pire encore, ce dernier était noir ! Samba lui adressa un sourire qui la rassura. Elle reprit confiance en elle et marcha d'un pas décidé en direction de sa maison qui se trouvait non loin de là.

Le reste du chemin se fit dans le silence. Au bout de ce qui leur sembla une éternité, ils parvinrent devant la demeure et Samba, qui n'avait connu que la misère, éprouva un choc devant le grand porche sculpté.

Marie-Jeanne frappa. Quelques secondes plus tard, un homme aux yeux remplis de tristesse vint lui ouvrir. C'était son mari. Son visage était marqué.

Elle sentit sa gorge se nouer, se jeta dans ses bras et l'embrassa ardemment afin de ne pas éveiller ses soupçons. Surpris, il se mit à la maudire, puis se radoucit et, après les avoir fait rentrer, assaillit sa femme de questions. Elle lui raconta donc sa folle épopée et sa rencontre avec Samba. Pour l'apitoyer, elle lui raconta qu'il était là, désespéré, assis sur le bord d'un trottoir et qu'elle l'avait pris à son service puis

ramené chez elle. Le duc connaissait la bonté d'âme de son épouse et il l'aimait encore éperdument. Il lui pardonna et lui consentit à employer ce noir comme homme à tout faire.

Pendant quelque temps, la vie reprit son cours chez la belle duchesse. Le couple devait déployer des trésors de ruse pour se retrouver mais Marie-Jeanne ainsi que Samba se donnaient rendez-vous au grenier pour se retrouver. Cependant, la clandestinité leur pesait et ils avaient un réel besoin l'un de l'autre si bien qu'ils se voyaient de plus en plus fréquemment et prenaient de moins en moins de précautions.

C'est ainsi qu'un soir, leur relation fut mise à jour. Ils avaient invité leur voisine Bernadette de Labonde, une femme réputée pour sa surnoiserie. Au cours du repas, elle s'était adressée au mari, un sourire moqueur au coin des lèvres :

« J'ignorais que votre épouse était si charitable. Hier, j'étais à la fenêtre, quand je l'ai vue, elle et votre nègre, en train de se caresser les cheveux !

- Non, vous faites erreur. Ils devaient sans doute chasser la poussière qui tombe des poutres du grenier, rétorqua-t-il. C'est très fréquent actuellement car nous avons des termites. »

Méfiant et blessé dans son amour propre, il écourta le dîner. Les convives partirent et Marie-Jeanne se retrouva seule avec son mari, sans mot dire. Ce dernier se doutait qu'un lien particulier unissait ces deux êtres mais la monstruosité de cet amour lui paraissait impensable et sa consommation encore plus.

Menaçant, il haussa le ton, leva le bras. Marie-Jeanne, hors d'elle, explosa :

« Oui, je l'aime et rien ne nous séparera ! »

Le regard glacé, il l'empoigna, la traîna jusqu'à sa chambre et l'enferma. Il alla s'occuper ensuite de Samba qui s'affairait dans la cuisine et n'avait pas entendu la querelle.

Dès cet instant, le couple illégitime fut jeté en prison et la justice saisie.

Les journaux ne parlaient que de cela. La Gazette Bordelaise fit paraître l'article suivant :

« SCANDALE A BORDEAUX !

Un noir et une blanche adultères !

Qui l'aurait cru ? Marie-Jeanne Du Val, duchesse de Bordeaux, connue pour l'organisation de ses grandes réceptions, Marie-Jeanne Duval, la belle épouse du duc a été arrêtée avec son amant, Samba Matchoubi, un vil esclave, pour adultère.

Ce nègre et cette blanche sans pudeur ont osé défier la loi sacrée du mariage et le code civil. Dans la matinée, ils seront convoqués et jugés devant une cour supérieure.

Selon un témoin qui n'est autre que son mari, la duchesse a d'abord déserté le foyer conjugal et ses obligations parce qu'elle avait découvert une bouteille à la mer. De plus, la coupable avoue sans scrupule son forfait. La conscience libre, elle assume pleinement sa relation avec un esclave ! Elle proclame bien haut " l'égalité des sexes " et " la liberté des nègres " ».

Le jour du jugement arriva. Les témoins suaient, une chaleur étouffante régnait dans la salle. Des regards inquisiteurs se portaient sur le banc des accusés. Marie-Jeanne, elle, sentait reposer sur ses frêles épaules tout le poids de sa responsabilité. Elle savait éperdument que la couleur de peau de Samba jouait un rôle important dans leur condamnation. Le juge chargé de l'affaire prit place dans son grand fauteuil. La séance commença. Marie-Jeanne et Samba étaient exceptionnellement jugés ensemble, une première dans la société. Le cœur de la duchesse battait la chamade. Plus l'audience approchait, plus une angoisse insoutenable l'envahissait ; elle stoppa net quand celle-là commença. Leur avocat prit la parole et l'assemblée se tut pour l'écouter. Les

deux amants s'assirent l'un à côté de l'autre comme deux enfants livrés à eux-mêmes. Chaque mot de l'avocat était comme un efficace remède à leur angoisse. Samba tremblait, mais son visage tel un masque de marbre restait inexpressif.

Un silence de mort envahit la salle lorsque le bruit du marteau retentit. Le verdict tomba. Le suspense était à son comble. Marie-Jeanne et Samba frémissaient de tous leurs membres. Qu'allait-il se passer ? La jeune femme craignait le pire mais ne regrettait en aucun cas sa décision d'avoir sauvé le malheureux qui était devenu son amant. Elle espérait tout du moins de la compassion, voire de la pitié de la part du juge. Quant à Samba, ses espoirs de liberté s'envolaient... Le jeune homme prit la main de la duchesse qui ne cessait de trembler. Le couple échangea un long et profond regard où se mêlaient amour et nostalgie mais cet échange muet fut rompu par la voix du juge :

« Pour la ... duchesse, hésita-t-il, pour sa trahison, la cour déclare la destitution de son titre accompagnée de trois ans de prison ferme. Et pour l'esclave ... »

Ce mot retentit dans la tête de Marie-Jeanne. Tous ces efforts pour rien ?

« Dix ans de prison ferme et retour aux plantations ! termina le juge. »

Choqué, blessé, anéanti, le couple ne réagit pas. Il avait tout perdu ; Samba sa liberté et sa bien aimée ; Marie-Jeanne, elle, son titre et la seule personne qui lui fut plus chère que tout. Ah, l'amour ! Mais à quoi sert l'amour si la liberté lui est enlevée ?

Aussitôt, la sentence fut appliquée.

Mais dans la ville de Bordeaux, des idées nouvelles circulaient. Le petit peuple, ému du sort des amants, se rebellait contre cette condamnation si injuste. Au début, ils

n'étaient qu'une poignée jetant des cailloux, des pavés, puis ils furent plusieurs groupes. Enfin, un beau jour de printemps, ce fut une marée humaine qui encercla la prison. Et la révolte éclata. Partout on criait :

« Laissez les noirs tranquilles ! Laissez les noirs tranquilles ! Laissez-les, laissez les amants ! Liberté, égalité, fraternité ! »  
Le peuple prit d'assaut l'armurerie et parvint à délivrer les amants maudits.

C'était en avril mille sept cent quarante-huit. Cette date ne vous dit-elle rien ?

Oui, décidément, un petit rien, juste une bouteille à la mer, peut engendrer de grands changements...





3

# Une trouvaille pas comme les autres

classe de 6<sup>ème</sup> 5 & ULIS - collège Camille Claudel







## Une trouvaille pas comme les autres

Robert est un jeune homme de 20 ans qui vit en France et souhaite naviguer sur l'océan Atlantique. Après avoir annoncé son départ à sa famille, il prépare sa malle et prend le large avec son bateau. Il prévoit de voyager plusieurs mois, donc il emporte avec lui une couverture, des habits, un peu de nourriture, ainsi que de l'eau et un flacon en verre, au cas où il serait en détresse et devrait envoyer une bouteille à la mer.

Pour pouvoir raconter son parcours à son retour, Robert emmène également avec lui un carnet avec des crayons pour pouvoir prendre des notes sur son voyage. Il vogue durant des heures, des jours, des nuits. Il veut faire le tour du monde mais c'est une tâche très dure car il n'a pas le sens de l'orientation et il se retrouve sur le Rhin en Allemagne où Hitler fait son blabla. Il reprend la mer, longe les côtes et soudain le bateau heurte une mine allemande qui explose. L'embarcation coule en quelques secondes. Robert s'agrippe à un débris de son bateau et nage jusqu'à l'île qu'il aperçoit au loin. C'est une île désertique où il semble n'y avoir ni eau ni nourriture. Le problème dans tout ça c'est que nous sommes en 1940 ! Il n'a donc ni téléphone, ni internet, ni GPS.

Très fatigué, Robert s'allonge sur le sable et s'assoupit. À son réveil, il est ébloui par la beauté de la nature. Le lieu est magnifique, on y trouve beaucoup d'oiseaux multicolores, des bananiers, des palmiers, de grandes étendues de sable blanc et une eau turquoise. Robert voit des crabes et des noix de coco : il pourra se nourrir.

Sur la plage, il découvre les débris de son bateau, des livres, du papier, des crayons et sa bouteille. Pendant quelques heures, il espère voir un avion ou un bateau passer. Il écrit sur le sable en gros « S.O.S. » mais personne ne vient...

Il décide alors de construire un radeau avec des rondins de bois et deux bouts de fil de fer qu'il trouve sur le sable. Il y parvient à la troisième tentative mais il y a un problème : comme il n'a pas de rame et qu'il doit pagayer avec ses mains, il abandonne très vite parce que c'est très fatigant.

Prisonnier de cette île, il décide d'écrire un appel à l'aide à sa famille qui doit être inquiète. Ensuite, il se fabrique une cabane avec des bambous, des branches et il attend patiemment que quelqu'un réponde à son message.

Bien des années plus tard, en 2055, le numérique est présent partout. Tout le monde a du travail, le chômage n'existe plus. Les humains ont développé de nouvelles technologies. Désormais les voitures volent, se déplacent sans chauffeur. Les moyens de transports évoluent sans-cesse, de nouveaux carburants sont apparus. Les hommes utilisent des propulseurs électriques sur leur dos ressemblant à des cartables. Même les animaux domestiques en sont équipés. Dans les maisons, les robots exécutent la majorité des tâches. De nouvelles formes d'habitations apparaissent, habillées de plantes pour se protéger de la chaleur. Certaines personnes habitent des demeures à l'architecture arrondie et tout est high-tech. Les villes sont devenues agréables à vivre, il y a moins de pollution. De ce fait, la population est plus heureuse.

Dans le Pacifique Sud, sur une grande île perdue au milieu de l'océan, plusieurs familles profitent de magnifiques paysages. Là non plus, pas de pollution mais de très belles forêts avec des arbres centenaires, de grandes plages de sable fin et au nord, un volcan endormi. L'autre côté, exposé au sud, est

montagneux et recouvert d'une végétation abondante qui ressemble à une forêt tropicale, avec d'immenses arbres, des cactus, des lianes et des ronces longues de 200 mètres ! Non loin de là se trouve une maison gigantesque, rouge, composée de 30 pièces. Elle est entourée d'un verger avec beaucoup d'arbres qui produisent de magnifiques fruits dont la grosseur est démesurée, d'un potager avec d'énormes carottes, des choux tout petits et plein d'autres légumes. Il y fait très chaud.

C'est là-bas que vit William Jones, un homme en situation de handicap ; son fauteuil vole et est tout terrain. Âgé de 30 ans, il est noir, il a les yeux bleus, il a des tresses. À son fauteuil, un sac est accroché. Dans celui-ci, il range en vrac ses accessoires : une boussole, une longue-vue, des jumelles, une loupe, un appareil photo, une carte, une corde, une trousse de secours et un ordinateur de décryptage. L'explorateur est venu ici avec sa famille pour trouver une plante qui peut guérir un nouveau virus sur terre. Il concentre ses recherches sur les zones humides de l'île. Il y découvre un puits entouré d'un brouillard vert : une légende raconte que c'est un endroit maléfique. Il serait à l'origine de la disparition de nombreuses îles qui ont été recouvertes par les océans.

Le dimanche 9 Décembre 2055, il part avec son chien . Il s'agit d'un beau labrador très joueur du nom de Bouba. L'animal flaire le sol ; il court et disparaît vers le puits. Il se précipite et, grâce à son propulseur, plonge pour aller chercher cette chose mystérieuse lui titillant la truffe et l'attirant. Il le saisit dans sa gueule et le remonte. Il joue avec, quelques instants, jusqu'à ce que son maître l'aperçoive. Bouba aboie pour l'alerter et William lui demande d'apporter sa découverte. Le chien lui obéit. L'explorateur lui prend l'objet de la gueule. C'est une bouteille ! Il est très étonné de cette trouvaille car le verre est inexistant sur cette île. Il contacte

son frère grâce à sa montre interactive ; ce dernier lui dit de ne pas l'ouvrir car il y a peut-être une malédiction du fait de sa provenance.

Surpris, il l'examine avec soin. Elle est sale, recouverte d'algues vertes, fermée par un bouchon en liège cacheté à la cire. Il la manipule soigneusement et se demande ce qu'elle contient. Il reconnaît cet objet : il était utilisé dans le passé pour contenir du liquide. La curiosité l'emporte sur la raison et malgré les recommandations de son frère il ouvre la bouteille. Il en extrait une feuille de papier abîmée, déchiquetée sur les côtés. Sur celle-ci est écrit un texte avec une carte où l'encre a coulé à cause de l'humidité. À gauche de la carte on peut lire en majuscules S.O.. mais la dernière lettre est effacée : on imagine un autre « S » ce qui peut donner S.O.S.

Depuis combien de temps est-elle là ? Qui est l'expéditeur ? se demande l'explorateur. Ces questions l'intriguent beaucoup. S'il s'agit d'une carte au trésor, il sera excité à l'idée de parcourir le monde à la recherche d'un coffre rempli de pièces d'or. Par contre, si c'est un appel à l'aide, notre aventurier aura-t-il le courage d'essayer de répondre à ce S.O.S ?

William Jones rentre chez lui. Son chien Bouba, épuisé, s'endort dans sa niche. Il file dans son laboratoire qui contient des produits chimiques et son décrypteur.

Ensuite, William analyse la carte sur son ordinateur avec une application spécifique.

Pour commencer, il scanne la carte en 5 dimensions. Il voit apparaître petit à petit sur son écran, d'abord les bords, puis les taches vertes des forêts, le bleu de la mer ...

Au fur et à mesure de la numérisation, le relief ressort de la carte qui devient en trois dimensions : les collines, les montagnes, les grands arbres, une vallée...

William commence à entendre la quatrième dimension : le chant des oiseaux, le bruit des vagues, le vent qui souffle dans les arbres ; la numérisation est terminée, la cinquième dimension lui permet même de sentir les odeurs : le parfum des fleurs, le sel de la mer, l'odeur du sable chaud. C'est merveilleux la 5D, on s'y croirait presque ! Pour finir, il enregistre la numérisation qu'il vient de réaliser.

Au total, le décryptage de la carte ne dure que quelques minutes mais cela semble s'éterniser pour William qui n'arrive pas à calmer son impatience. Quand le déchiffrage est terminé, ses yeux parcourent la carte à toute vitesse.

« Ça alors ! hurle-t-il tout à coup, ce n'est pas possible ! »

William se frotte les yeux et se pince pour être sûr qu'il ne rêve pas. La carte qu'il tient entre les mains représente tout simplement l'île sur laquelle il se trouve. Il est abasourdi, il n'en revient pas. Il n'y croit pas et se dit que c'est inimaginable car il n'a rien vu de suspect sur l'île.

Il pense qu'il a eu raison de ne pas écouter son frère, qu'il a bien fait d'ouvrir la bouteille.

Il a peur de ce qu'il va découvrir en descendant. « Est-ce que je vais buter sur son squelette ? »

Il pense retrouver des restes de bateau, des traces de vie ancienne, des objets fabriqués par un humain ou alors un corps peut-être des ossements...

William prend son fauteuil volant et part en direction du puits en prenant son jetpack avec lui. Deux minutes plus tard, il arrive sur place. L'endroit maudit crache de la fumée verte.

A l'approche du trou, il ressent une présence. L'aventurier photographie le gouffre pour voir d'où le nuage vert peut se dégager car il serait imprudent d'y rentrer directement. Son

téléphone lui glisse des mains et tombe dans le lieu mystérieux.

William enfile son jetpack et plonge dans les abîmes en suivant cette brume verte. Il se trouve nez à nez avec un homme. L'explorateur est très étonné de trouver une personne à cet endroit. Il n'en croit pas ses yeux et se sent obligé de le toucher pour voir s'il est bien réel ; effectivement à sa grande surprise il est en chair et en os.

« Bonjour je m'appelle William Jones !

- Bonjour William, moi, je me nomme Robert. Que faites-vous ici ?

- Je cherche une personne qui a besoin d'aide ; mon chien a trouvé une bouteille dans laquelle il y avait ceci.

Il lui montre la carte qu'il a sur lui.

« Je la connais ! ...

- Comment ?

- Oui, c'est moi qui l'ai écrite, il y a longtemps en 1940, au moment où j'ai échoué ici. Elle n'a pas trop souffert ...»

William pose des tas de questions, tellement étonné que Robert ne soit pas mort et qu'il vive au fond d'un puits ...

Robert le regarde fixement sans répondre.

William insiste :

« Quel âge avez-vous ?

- Je crois qu'aujourd'hui, (il hésite)... j'ai 135 ans ! »

William reste sans voix, la bouche ouverte.

« ...135 ans ! Un miracle de plus ! »

Robert, malgré son âge avancé, paraît avoir à peine trente-cinq ans. Aucun signe physique de vieillissement : pas de cheveux blancs, pas de rides, pas de dent en moins. Il a une grande barbe et de longs cheveux qui n'ont pas vu un peigne

depuis des années. Il n'a ni rasoir, ni tondeuse à cheveux pour les couper. Seuls ses vêtements trahissent son âge. Ils sont tous abîmés, troués et déchirés à cause de ses mésaventures et il n'en a pas d'autres, car il les a perdus. Il ne semble pas fatigué et n'a pas de cernes. Il se déplace de façon vive, d'un pas rapide, sans canne et avec aisance dans les endroits les plus dangereux.

« Comment as-tu trouvé la bouteille William ? demande Robert.

- C'est mon chien qui me l'a ramenée.

- Ah ! Quelle chance ! Je croyais que j'allais rester ici toute ma vie. Je ne me suis pas aperçu de la disparition de mon SOS. »

Robert explique à William qu'à son arrivée, il avait vécu sur la plage en espérant que des secours arrivent.

La bouteille qu'il avait jetée à la mer et qui contenait le message revenait sans cesse vers le rivage à cause de la force des vagues. Impuissant face à la houle plus forte que lui, il avait abandonné et décidé de garder le flacon avec lui. Puis, il s'était déplacé au milieu de la forêt mais, comme il se méfiait des bêtes sauvages, il avait décidé de se construire un abri souterrain. Heureusement, dans son bateau échoué, il avait récupéré du matériel. Il avait creusé pendant des jours et des jours un trou assez profond pour y être en sécurité. Il avait superposé des pierres pour en masquer l'entrée. Le naufragé avait ensuite percé trois galeries.

Il propose à William de visiter les lieux. L'une des galeries lui sert de cuisine, une autre de chambre et la dernière, de cave où il garde des aliments. Dans sa « chambre », il y a son lit : ce n'est qu'un tas de sable, recouvert de quelques feuilles de palmiers. Sa cuisine est meublée d'une table qu'il a confectionnée lui-même avec des morceaux de bois recyclés de son bateau. Il a taillé des couverts : ses couteaux et fourchettes sont faits avec des morceaux de bois et de petites

pierres, bien tranchantes car il a perdu les siens lors de son naufrage.

Il a réussi à installer des canalisations pour récupérer l'eau de pluie qu'il filtre grâce à un système très ingénieux : il a ainsi l'eau courante... Et bien sûr, la pièce qu'il préfère c'est son « laboratoire » car lui aussi, tout comme William c'est là qu'il passe le plus clair de son temps. Il s'agit d'un endroit très spacieux, situé juste en-dessous du puits.

Ce lieu est stratégique puisque c'est là qu'il y a le plus de luminosité et il permet à la fumée de s'évacuer lors de ses expériences chimiques. C'est dans ces moments-là que ressortent du puits les affreuses odeurs et la fumée verte qui ont persuadé les habitants de l'île que le lieu était maudit.

La conversation entre William et Robert se poursuit.

« Qu'est-ce que tu as sur ton dos ?, demande Robert.

- C'est un jetpack : un sac à dos avec des réacteurs. Je ne peux pas marcher car j'ai eu un accident de moto quand j'étais jeune. Heureusement, les nouvelles technologies me permettent de me déplacer librement. Mais dis-moi Robert, il y a une chose que je ne comprends toujours pas : comment as-tu fait pour survivre seul sur cette île pendant 115 ans ?

- Je vis de la pêche, de la chasse et grâce à ma boussole cassée j'ai pu fabriquer une loupe qui m'a permis d'allumer du feu. Cela m'a réchauffé, j'ai pu cuire ma nourriture et puis j'ai concocté un élixir qui me permet de rester vivant et en pleine forme.

- Comment le prépares-tu ?

- Je prends des feuilles de kioferaturi...

- Des feuilles de kioferaturi ? C'est quoi ça ?

- C'est le nom que j'ai donné à des feuilles qui poussent sur un volcan.

- Quel volcan ?

- Il s'appelle le Titotitou. Il est situé au milieu de la forêt, à l'ouest de mon puits. C'est encore un nom que j'ai inventé. Un jour, j'ai goûté cette plante et j'ai trouvé qu'elle avait une saveur exquise, particulière. A chaque fois que j'en mangeais, je me sentais plus jeune, plus vif. Je grimpais plus facilement.
- J'ignorais l'existence de ce volcan sur l'île...
- Le Titotitou, je l'ai découvert en explorant le terrain. J'aime bien créer des mots. Je les répète à voix haute comme ça, je ne suis plus tout seul. »

Les deux hommes échangent un long moment sur tous les maux qui peuvent être soignés par cette potion.

« Il me faut cette plante. Il y a en ce moment, une grave épidémie sur Terre et elle pourrait peut-être guérir les malades. »

Robert emmène William chercher la plante dans le bois et ce dernier en récolte une bonne quantité. Il lui demande ensuite comment concocter son élixir. Celui-ci lui montre et ils en fabriquent une cinquantaine de doses.

Un bruit bizarre retentit : c'est le téléphone de William qui vibre. Robert l'avait ramassé et il le tend à son nouvel ami : c'est un message de son frère s'inquiétant du retour de Bouba sans son maître

William le rappelle pour le rassurer et il lui explique ses incroyables découvertes. Non seulement l'auteur du message trouvé dans la bouteille est encore en vie mais en plus il a mis au point un élixir qui pourrait bien guérir le virus qui sévit sur Terre. Intrigué, son frère lui pose mille questions et William, qui a peur de ne pas retenir ce que lui a expliqué Robert, profite de l'occasion pour lui dicter la recette.

Les ingrédients sont au nombre de sept : de la poussière d'or, des cendres froides du volcan, des feuilles de bananier, du

kioferaturi, de l'eau de mer, de l'aloès réduit en poudre et du romarin.

Pour réaliser la préparation, prenez la poussière d'or, les cendres de volcan et ajoutez le romarin. Broyez les racines et les feuilles du kioferaturi. Mélangez ces ingrédients dans une demi-noix de coco avec l'eau de mer et ajoutez la poudre d'aloès. Mettez la pâte dans les feuilles de bananier et faites la chauffer deux minutes.

L'or et les cendres sont utilisés car ils ne vieillissent pas et résistent à la pluie et au soleil. Le romarin va servir pour les arômes. L'eau de mer va ramollir les ingrédients et servir à coller la pâte. L'aloès a une résine très odorante qui guérit beaucoup de maladies. Enfin, le kioferaturi est l'ingrédient le plus important parce qu'il permet de garder la jeunesse éternelle.

La sonnerie du portable retentit de nouveau mais William ne le trouve plus. De plus, il sent quelque chose d'humide lui frotter le visage mais il n'arrive pas à s'en débarrasser. C'est alors qu'il ouvre tout grand les yeux et se rend compte que c'est son réveil qui sonne sans arrêt alors que la grosse langue rose de son chien Bouba lui lèche les joues. Il croise le regard du toutou qui semble lui dire « William, tu n'entends pas la sonnerie, réveille-toi, réveille-toi ! ». Il se redresse sur son lit, regarde autour de lui et reconnaît sa chambre, une chambre d'adolescent, et ses objets familiers. Il est chez son grand-père où il dort les week-ends ainsi qu'à chacune des vacances car ses parents sont souvent absents. Son père étant homme d'affaires, il est très souvent en voyage et sa mère étant avocate, elle rentre généralement très tard le soir. Ils ont peu de temps à lui consacrer mais, heureusement, William et son grand-père sont très complices.

À côté du lit, se trouve aussi son fauteuil roulant. Oui, William est en fauteuil : suite à un accident il est devenu paraplégique. S'il lui arrive parfois de se sentir à part, il a heureusement son fidèle chien, qui veille sur lui et Robert, son grand-père.

« Bon sang, ce n'est pas possible ! Tout cela n'était qu'un rêve, un simple rêve ! Le puits, la bouteille, le remède, la plante, tout cela est faux. Il n'y a donc ni jetpack ni fauteuil volant. Non ! Non ! » hurle-t-il à la grande inquiétude de son chien qui le fixe de ses yeux dorés.

Comme il est seul dans sa chambre, William décide de se confier à son animal de compagnie : « Oh, Bouba, si tu savais. Dans mon rêve, je n'avais pas 15 ans, j'en avais 30 et j'étais un grand explorateur. Je cherchais comment sauver des gens en les guérissant d'un affreux virus et tu étais avec moi, toi aussi. »

Une fois bien réveillé et remis de ses émotions, William appelle son grand-père, Robert, pour qu'il l'aide à s'installer dans son fauteuil. Tous deux se rendent dans la cuisine et pendant le petit déjeuner, William commence à lui raconter son songe complètement farfelu ; il lui dit qu'il avait rêvé de la guerre mondiale, qu'il avait rencontré quelqu'un qui avait 135 ans et qu'il s'était lui-même rendu sur cette île paradisiaque.

Le vieil homme se demande d'où viennent toutes ces choses qui se sont mélangées dans la tête de son petit -fils. Peut-être est-ce parce qu'il a beaucoup d'imagination ? William lui, a une autre théorie. La semaine dernière, il avait lu une bande-dessinée écrite par des collégiens de sixième et des élèves de l'ULIS, dans laquelle un des personnages a inventé un élixir à la recette étrange... Est-ce une coïncidence ?

Lors de l'absence d'un professeur, William s'était rendu au CDI, lieu incontournable du collège : à peine arrivé, il découvre

plusieurs cartes mystérieuses, des grimoires ; un peu plus tôt, au premier trimestre, une exposition sur le réchauffement climatique avait été commentée par le professeur de SVT. Le travail de ses camarades étant remarquable, William aurait bien voulu y participer.

De plus, William avait regardé, la veille au soir, un documentaire enregistré sur l'île de la Réunion. Cette île de l'océan Indien est un département d'outre-mer français au climat tropical, chaud et humide. William adore ce reportage qu'il se repasse souvent depuis qu'il est petit. Il s'intéresse à tous les petits détails, toutes les couleurs qui surgissent, cette eau si claire, ce sable si fin, ces montagnes d'où sortent des cascades et ces végétaux luxuriants qui l'impressionnent. Cette île le fascine car on peut s'y baigner, faire de la randonnée pour visiter et même explorer les galeries de lave créées par le Piton de la Fournaise, un volcan effusif qui culmine à 2631 mètres. Encore une similitude avec son rêve !

À la fin du documentaire, il s'était soudain senti très fatigué. Ses paupières étaient lourdes et il s'était très vite endormi. Il avait alors plongé dans ce rêve fantastique au cœur de ces magnifiques paysages.

Quant à l'année 1940, c'était évident, cette date était liée à la venue du grand-père de William dans sa classe la veille. Robert, qui était un homme très courageux, était intervenu dans son cours d'histoire pour parler de la Seconde Guerre mondiale à laquelle il avait pris part. Il semblerait que ses camarades aient beaucoup apprécié ce témoignage venant directement d'une personne qui avait vécu la guerre. Ils étaient tous très impressionnés et avaient beaucoup de questions à lui poser. Robert était, lui aussi, très heureux de pouvoir expliquer comment les choses s'étaient passées et de voir l'intérêt des jeunes pour cette époque importante de notre histoire.

Il leur avait parlé des conditions de vie des soldats et des résistants qui avaient mis des explosifs sur de nombreux ponts de la région. Il avait aussi évoqué les canons, les bombardements et les mitraillages à feu nourri. Mais ce qui avait le plus passionné les élèves de 3<sup>ème</sup>, c'était le Débarquement en Normandie des Américains et des Anglais qui avaient aidé les Alliés à repousser l'armée allemande ; ce matin pluvieux où il avait vu accoster de nombreux navires petits et grands ressemblait vaguement au matin où Robert avait échoué sur cette île déserte, lui qui avait, bien entendu, réellement le « blabla » d'Hitler et ses théories qui ont engendré des millions de victimes y compris parmi les membres de la famille.

« Voilà, grand-père, d'où vient mon rêve étrange, dit William.

- J'adore cette histoire. Dommage que je ne sois pas le Robert de ton aventure. J'aurais bien aimé qu'il existe un élixir pour que j'arrête de vieillir.

- Et moi, j'aurais adoré avoir un super fauteuil qui vole pour pouvoir aller partout où je veux et un jet pack pour Bouba, renchérit l'adolescent.

- L'élixir et les fauteuils volants viennent de ton rêve mais l'île de la Réunion, elle, est bien réelle. Que dirais-tu d'y aller ensemble pendant les prochaines vacances ? »





4

En avant, les histoires !

classe de 4<sup>ème</sup> 3 - collège Camille Claudel







## En avant, les histoires !

Mer des Caraïbes, 17 juin 1715.

« Une bouteille à la mer ! » s'exclame Louis, jeune mousse à bord du grand bateau Sloop. Ce cri attire tout l'équipage sur le pont. Au milieu du remue-ménage, un homme surgit de sa cabine, que toute cette agitation a interpellé. Il ajuste sa cape imposante, redresse sa perruque noire frisée, son chapeau de plumes et sa chemise blanche bouffante. Ses chaussures à talonnettes claquent sur le plancher du navire. En lissant sa fine moustache, il tonne :

« Nom d'un crochet, saperlotte ! Que se passe-t-il donc ici ? »

Machicouli, le second, fend le cercle des hommes amassés sur la dunette et tente d'étouffer le rire que le fameux « saperlotte » du capitaine ne manque jamais de produire sur l'équipage. Il gonfle le torse et s'avance vers son supérieur :

« Il y a une bouteille à tribord, capitaine, qui flotte à la surface.

- Et quel est l'énergumène qui s'est époumoné à le hurler ? »

Le mousse s'avance timidement et manque de trébucher dans la serpillère qui pend au bout de son balai. Terrorisé par Crochet qui astique tranquillement sa prothèse métallique, Louis pointe du doigt l'objet dans l'eau. Le garçon bredouille :

« Là, une bouteille... à la mer...À tribord...Je l'ai vue...et...

- Et tu as cru bon d'interrompre mon repas ! Espèce de petit vaurien ! Minuscule avorton ! À te regarder, sache que j'ai le crochet qui me démange ! »

Machicouli, le quartier-maître, l'artilleur et tout le reste de

l'équipage retiennent leur souffle : ils savent que lorsque le capitaine frotte son crochet auquel il tient comme à la prunelle de ses yeux, c'est le signe de sa fureur. Ils savent également que le chasse-partie du Sloop, le fameux contrat que chacun des pirates doit signer avant de s'embarquer à bord, indique que le responsable du bateau a le droit de vie et de mort sur son équipage.

Louis baisse la tête et voudrait pouvoir disparaître, ne plus exister, devenir un rat courant au fond de la cale entre les couvertures. Il est jeune, très jeune, et une bouteille à la mer, cela méritait selon lui qu'on avertisse l'équipage...

« Eh bien, c'est toi, l'astiqueur de plancher, qui va nous ramener cette bouteille. À l'eau, et tout de suite ! ordonne le capitaine.

- Mais, mon capitaine, je finis de laver le plancher, et...

- J'ai dit TOUT DE SUITE ! » hurle Crochet.

Louis, surpris par la force de cet ordre, lâche son balai et parvient à articuler :

« Mais je ne... Je ne sais pas... nager.

- Mettez-le sur le beaupré et faites-le sauter, saperlotte. Qu'on en finisse, lance finalement le capitaine à l'attention de Machicouli. J'ai mon cigare anglais qui m'attend en cabine. »

L'équipage n'a pas le choix : un ordre du capitaine ne se discute pas. Louis est poussé, menacé par tous les sabres, jusqu'à la pointe du beaupré. Les pensées se chamboulent dans la tête du jeune mousse et pourtant il reste pétrifié par la peur de plonger dans l'eau. On l'envoie, lui, le seul membre de l'équipage qui ne sait pas nager ! Mais, dans la confusion des paroles lancées par les pirates qui lui ordonnent de sauter, il ressent surtout la peur de se faire embrocher par une des lames et ne sent pas son pied glisser sur le beaupré...  
« Comment vais-je m'en sortir ? » Puis plus rien. Le temps s'arrête. L'équilibre est perdu et le voilà qui bat des bras tel un oiseau qui voudrait prendre son envol, dans le vide.

Le contact glacé avec l'eau le tire de sa rêverie obscure et il se débat de toutes ses forces. « Je vais mourir, songe-t-il en buvant la tasse. Je vais mourir et pourtant la mer est belle, plate et les remous forment d'étranges petits fils bleus à la surface qui me piquent par tout le corps. Comme c'est étrange... »

Mais tout à coup, les pensées de Louis sont interrompues. Il perçoit des cris venant du Sloop, et voit Machicouli qui se penche depuis le pont. PLOUF !

« Plouf ? » s'interroge le mousse au bord de l'asphyxie.

Et sans savoir comment, il sent dans sa main un contact glacé comme du verre et sous son ventre un objet rugueux comme du bois. « Un tonneau ! La bouteille ! s'étonne Louis. Je suis sauvé ! » Notre jeune garçon s'accroche à l'objet flottant et continue de saisir de toutes ses forces le flacon de verre. Alors, comme si la main de dieu l'avait soulevé dans les cieux, il reprend ses esprits allongé sur le pont principal, sans comprendre comment il a pu s'en sortir. Il a juste le temps de se dire que le ciel est bien trop pâle et que la misaine est bien trop fixe, puis il tombe évanoui.

« Excusez-moi, capitaine... »

La porte de la cabine s'entrouvre et Machicouli entre. Le capitaine Crochet repose son verre de rhum et écrase son cigare. Il s'apprête à hurler sur son second, sur cet impertinent qui le dérange en plein travail, sur ce moins que rien qui ose entrer sans sa permission, sur...

« Le subalterne a récupéré la bouteille, capitaine. »

Crochet se lève de toute sa hauteur, contourne son bureau, avance en tremblant de rage et se poste à quelques centimètres de Machicouli, lequel ne peut s'empêcher de faire un pas en arrière. Le capitaine inspire profondément et gonfle le torse, comme pour aboyer sur le second, mais il déclare froidement :

« J'arrive. »

Machicouli se sent fondre devant son chef et ne parvient pas à retenir un soupir de soulagement. Il s'efface pour laisser passer Crochet qui claque violemment ses talons sur les marches menant vers le pont principal. Le bruit de ses pieds fait comme un tic-tac d'horloge qui s'approche du groupe d'hommes amassés autour de Louis et de son trésor. Crochet promène son regard glacial sur tout son équipage et lâche, dans un sifflement :

« J'espère au moins que le contenu de cette bouteille mérite que je me déplace, sinon... »

Il arrache la bouteille de la main du mousse, que les membres de l'équipage ont ramené à la conscience. Tout le monde se raidit en observant le capitaine qui scrute le récipient de verre blanc, rendu opaque par le sel de l'eau. Des éclats par endroits permettent de distinguer une forme à l'intérieur du flacon. De sa main valide, Crochet secoue la bouteille à son oreille.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » vocifère-t-il. Personne n'ose lui donner la réplique ; tout le monde attend, dans une tension palpable, que le contenu de la bouteille soit enfin révélé. Puis, de son crochet, il gratte une pâte jaunie qui recouvre le goulot et fait sauter le bouchon de liège dans un « pops » qui a le mérite de détendre un peu l'atmosphère.

Après avoir agité le flacon, le capitaine extrait un petit rouleau de parchemin tenu par une ficelle rongée. D'un coup de pointe métallique, il fait sauter le lien et déplie le papier jauni par le temps et craquelé sur les bords. Un cercle s'est formé autour du capitaine et Louis parvient à écarter quelques épaules pour apercevoir lui-aussi l'objet. De loin, le garçon distingue ce qui semble être une carte ancienne, de taille moyenne, sur laquelle est dessinée une tache verte sur fond bleu. Au centre

de la tache verdâtre, un coffre apparaît, relié par des pointillés rouges à une rose des vents au centre de laquelle se trouve une tête de mort. Bien que l'encre soit effacée et que le papier soit vieilli, Louis croit reconnaître dans la « tache » verte une forme qui lui est familière, mais il a un doute...

Le capitaine a l'air embarrassé et retourne le papier dans tous les sens en grommelant ; pendant ce temps, les hommes osent quelques commentaires :

« La forme verte, c'est une pieuvre, par ma barbe ! lance l'artilleur.

- Mais non, tu vois bien que c'est un lapin, réplique le quartier-maître.

- Une tortue ! s'exclame un troisième homme.

- Oui, une tortue ! renchérit Machicouli. Une tortue caribéenne qui posséderait un trésor sous sa carapace !

- Mais non, par mon sabre, c'est une tortue d'eau douce ! On ne la trouvera jamais par ici, en pleine mer des Caraïbes, ajoute le cuisinier. Et puis, le trésor n'est pas *sous* sa carapace, mais *sur* sa carapace. »

Une conférence bruyante s'installe alors sur le pont, pour tenter de décrypter les indices du parchemin, chacun donnant son interprétation, jusqu'à ce qu'un mousse propose, très convaincu :

« C'est sûrement une tortue géante qui porte sur son dos une île, et sur cette île se trouve le trésor ! »

Tout le monde se met à rire, même le capitaine qui tâche de reprendre son sérieux sans y parvenir.

Alors Louis, resté impassible et qui a observé le dessin depuis quelques minutes, ne tient plus et s'exclame :

« C'est l'île de la Tortue ! »

Tous les visages se tournent vers lui, marqués par l'étonnement.

« Comment sais-tu ça ? demandent-ils tous en même temps.

- Je l'ai appris à l'école, répond-il fièrement.
- A les quoi ? interroge le groupe des pirates.
- Euh, non, rien. Oubliez ce que je viens de dire, bafouille Louis.
- Nom d'un crochet, mon garçon (c'est la première fois que Crochet s'adresse à un simple mousse ainsi), tu commences vraiment à m'intéresser. D'abord tu me déranges en plein repas ; ensuite tu abrèges mon cigare ; et maintenant tu étales ta science des colles ! Alors écoute-moi bien, saperlotte : je ne sais pas ce qu'on t'a dit dans tes colles, je ne veux même pas savoir ce que sont les colles dans le trou à rats d'où j'ai eu la bonté de te sortir pour servir mon vénérable Sloop, mais puisque tu es si hardi et si intelligent, tu vas me trouver cette « tortue » et cette fois-ci, sans discuter ! »

Louis est dans tous ses états ! Il trouve cela extraordinaire que le capitaine le charge d'un objectif d'une telle importance et tout se bouscule dans sa tête ! Le jeune mousse est fou de joie, mais tâche de cacher son enthousiasme afin de ne pas attiser la colère palpable de l'équipage, envieux et rongé par la jalousie. Et pour cause : les matelots sont à bord du Sloop depuis quelques années, et jamais une mission ne leur a été confiée.

« Comment ! Te voilà encore ici à rêvasser ? » Le capitaine vient de tirer Louis de sa stupéfaction.

« Suis Machicouli, il t'expliquera comment diriger le navire.

– D'a... D'accord, capitaine.

– Alors dépêche-toi, et que ça saute ! »

Louis, pressé par les ordres de Crochet, se hâte de suivre le second en direction de la dunette pour y découvrir la barre du navire. Grâce à ce dernier, quelques heures auront suffi à Louis pour savoir manipuler un gouvernail et maîtriser la lecture de carte. Boussole et sextant à la main, le jeune garçon s'empresse d'aller dans la cabine du capitaine pour faire des recherches sur l'île de la Tortue.

C'est la première fois que Louis pénètre dans cette pièce sombre qui dégage une odeur de cigare mêlée à celle de bois mouillé : au milieu, un bureau recouvert de cuir sur lequel sont empilées des dizaines de cartes, où repose une lanterne qui éclaire de sa flamme les parois de la cabine tapissées de rayonnages empoussiérés. Une véritable bibliothèque !  
« Je suppose que tu ne sais pas lire, n'est-ce pas, mon garçon ?

– Bien sûr que si ! s'estomache Louis, outragé par ce qu'il considère comme une insulte. À mon âge, tout le monde sait lire ! À moins que...

– À moins que tu sois un mousse embarqué à bord d'un navire de pirates en l'an de grâce 1715, siffle le capitaine en lissant sa moustache et en plissant les yeux. Eh, eh, de plus en plus intéressant. Vraiment intéressant... »

En jetant ces dernières paroles en coin, Crochet s'assoit sur son fauteuil et s'allume un cigare, soufflant sa fumée au nez du mousse devenu écarlate à cause de son nouvel impair. Revoilà son supérieur contrarié par sa faute... D'un signe de menton, le capitaine fait comprendre à Louis qu'il peut commencer à fouiller dans les rayonnages.

« Je te laisse trente minutes, pas une de plus. » Et il renverse un grand sablier qui commence à s'écouler grain à grain. Trente minutes ! Louis s'empresse de passer en revue les tranches des livres rangés dans la bibliothèque. Pas un titre n'échappe à son attention : *La Géographie appliquée à la marine*, *Le Traité du gréement*, *La Vie et les aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, *Éléments de l'architecture navale*, *Le Journal de bord de Christophe Colomb*... Des gravures défilent devant ses yeux, des paragraphes, des notes, mais rien sur la mer des Caraïbes. Soudain, un minuscule ouvrage qui s'intitule *Vie et légendes autour de Cuba* tente le mousse. Louis repense aux indications de Machicouli lui précisant la proximité du Sloop avec les côtes

de cette île. Il dévore alors le livre et en parcourt les divers chapitres : « Coutumes des Ciboneys », « Vie des Taïnos », « Légende de Yumuri »... Autant de nouveautés qui apprennent à Louis les traditions des habitants caribéens, leurs modes de vie et de culture, mais rien concernant l'île de la Tortue.

Pris d'un sentiment de panique, il se retourne et voit Crochet tapoter de son appendice le sablier déjà presque écoulé tandis qu'il s'empare de l'autre main de la carte trouvée dans la bouteille en brandissant le papier sous le nez de Louis et en s'écriant :

« Tu n'es qu'un bon à rien ! Rien ! Néant ! Voilà le résultat ! Tu m'as berné, stupide mousse ! M'en voici à ras-le-crochet de tes balivernes ! Tu mérites les requins, tu n'es même plus bon à faire le ménage.

– Mais, Capitaine...

– Il n'y a pas de mais, tout comme il n'y a plus de temps. Je vais brûler ce fichu parchemin et on n'entendra plus jamais parler de lui ! » vocifère le capitaine.

En un éclair, il attrape la lanterne posée sur le bureau et fait sauter le métal qui protège la flamme. Embrochant la carte, il l'approche de la bougie et, alors qu'il est à un crochet d'enflammer le papier, Louis aperçoit soudain d'étranges symboles apparus en filigrane à la lueur du feu et...

« Arrêtez ! »

Il hurle mais ses gestes ont précédé son cri : voilà Louis tirant de toutes ses forces le bras du grand capitaine hors du feu. Crochet tourne son regard vers le garçon - qui lui n'a d'yeux que pour la carte - et en oublie de lui lancer ce que pourtant il a pensé : « Cette fois, fais ta prière, je vais te faire décapiter pour gestes outrageants envers ton capitaine. » Au lieu de ça, il laisse à Louis, fasciné par sa découverte, l'occasion d'observer les inscriptions.

Machicouli est appelé en renfort pour décoder l'écriture quasi transparente apparue à la lumière.

« Ce sont des coordonnées ! s'exclame ce dernier tandis qu'il observe la carte. **Le coffre aux mille soleils se trouve au pied de mon crâne. Au sommet de la carapace, en N-10° 55' O-65° 18'. Gare aux pièges...ou trépassé !** »

Trois jours.

Trois longs jours de haute mer viennent de s'écouler pendant lesquels tout l'équipage du Sloop s'est mis en quête de la fameuse île de la Tortue. Et pourtant, pas un seul grain de sable en vue, qui pourrait faire croire à l'existence du trésor promis par la carte...

Planté sur le gaillard d'avant du navire, Crochet scrute l'horizon et bougonne :

« Toujours rien ! Nom d'un crochet, c'est à en devenir fou !

- Du calme, capitaine. Je sens que nous approchons, se permet Louis.

- Aie l'obligeance de baisser d'un ton avec moi, jeune...

- Terre ! Terre ! crie la vigie, depuis le mât de misaine.

- Enfin ! renchérit Crochet. Préparez le canot et les armes ! Et n'oubliez pas les vivres ! Allez, allez ! Jetez l'ancre, et que ça saute ! » hurle le capitaine.

Après l'ennui, place à l'agitation. L'équipage s'active dans tous les sens au rythme des ordres lancés, entassant le matériel nécessaire à l'expédition dans la barque. Machicouli et Louis savent ce qui leur reste à faire : ils ont été choisis pour participer à l'accostage et sautent dans l'embarcation avant que Crochet n'ait eu le temps de lisser sa moustache.

« Allez, Machicouli ! Souquez ferme, nom d'une pipe ! » entonne le capitaine qui vient de les rejoindre dans le petit bateau de bois.

Peu à peu, le paysage se dessine plus nettement : la pointe de la barque en bois se découpe sur un fond de plage bordée de quelques rochers et d'une magnifique forêt tropicale qui leur apparaît. Moustache au vent, le capitaine braque sa longue-vue en direction de l'île et Louis, quant à lui, regarde attentivement la carte. Mais tout à coup, le majestueux capitaine reçoit une pâte blanchâtre sur la joue. Levant les yeux brusquement, il aperçoit un magnifique ara qui lance un cri avant de rejoindre la cime des arbres proches, et Machicouli peine à retenir son sourire en voyant le grand Crochet s'essuyer le visage, rouge de colère.

Au bout de quelques minutes, le canot s'enfonce dans le sable de la plage et les trois pirates posent enfin le pied sur la terre ferme. Mais quelle terre ! Crochet, Machicouli et Louis sont stupéfaits par la beauté de la plage qu'ils viennent d'accoster. Le soleil a passé son zénith mais tape encore sur le sable jaunâtre ; les palmiers et cocotiers donnent un air paradisiaque à ce rivage digne des plus beaux livres de voyages... Un amas d'oiseaux multicolores s'envole au bruit de la barque que Machicouli fait glisser sur la grève et chante au-dessus de l'équipage. Le jeune garçon, subjugué, prend une poignée de grains sablonneux mais la relâche aussitôt : ils sont brûlants !

Tandis que Crochet s'extasie sur le paysage et que Machicouli, d'un bras de fer, décharge les vivres, Louis consulte à nouveau la carte au trésor et cherche à rassembler ses idées.

« *Au sommet de la carcasse...* commence le second, essoufflé par le poids des sacs sur son dos.

- Mais non ! *De la carapace !* le coupe Louis.

- Oui, bon. Donc, *Au sommet de la carapace...*

- Le sommet de l'île, voyons, puisque c'est une tortue ! s'écrie le mousse.

- Vas-tu arrêter de me couper un jour ?

- Arrêtez ! les sermonne Crochet. Nous avons mieux à faire que de nous disputer pour des brouilles ! Les *mille soleils* nous attendent et je ne compte pas les laisser filer !

- Oui, capitaine, en route, sinon le soleil sera couché avant que nous ayons pu découvrir la moindre carcasse ! s'énerve Machicouli qui s'est déjà avancé en direction de la jungle.

- Mais enfin, ce ne sont pas des brouilles ! Il faut réfléchir avant d'agir ! Je vous rappelle que le message parle de *pièges* ! Et que nous ne savons toujours pas ce qu'est le fameux *crâne* ! »

Louis lance tout cela en courant derrière Crochet et le second, que la soif d'action et de puissance a déjà lancés tête baissée dans la forêt tropicale, en direction du sommet de l'île. Malgré la rapidité de ses deux supérieurs, Louis peine à avancer tant la forêt paraît sombre et inquiétante en comparaison de la plage qu'ils viennent de quitter. Il avance tant bien que mal au milieu de lianes qui lui fouettent le visage, de racines moussues sorties de la mangrove et sur lesquelles il manque à chaque seconde de trébucher. Le mélange des bruits environnants forme une cacophonie telle qu'il ne peut pas isoler un son pour l'identifier, ce qui rend l'atmosphère encore plus effrayante... Soudain, Machicouli hurle et lâche le lourd tromblon qu'il tenait à l'épaule : un énorme serpent lui est tombé dessus, mais Crochet décapite la bête d'un geste de sabre.

« Prenez garde ! Certaines lianes n'en sont pas ! lance Machicouli pour se donner de la contenance.

- Nom d'un crochet ! Vous ne pouvez pas regarder où vous mettez les mains ? » peste le capitaine en reprenant sa marche.

Après plusieurs heures d'avancée périlleuse, le trio décide de faire une pause pour pouvoir se rassasier : pain sec et gourde d'eau au menu. Bien peu pour contenter l'estomac, mais suffisamment pour étancher la soif, bien que Louis doive se

satisfaire, comme le veut la coutume, des restes du généreux capitaine. Alors que la trêve touche à sa fin, Crochet se lève et hurle, comme s'il s'agissait d'un danger imminent : « Oh non ! Mes cigares ! Saperlotte, je les ai oubliés ! »

Mais en levant la tête vers le ciel comme par désespoir, Crochet aperçoit au travers des feuillages deux points rouges scintillants semblables à des yeux. Pris de panique, il se cache derrière ses deux fidèles compagnons dressés sur leurs jambes et les pousse à petits coups de crochet pour qu'ils aillent voir cela de plus près...

Et c'est alors, en écartant les dernières lianes du bout de son tromblon, que Machicouli découvre...un crâne ! Non pas un crâne ordinaire, mais un rocher surplombant la cime des arbres, la bouche ouverte en une sorte de grotte, les narines creusées dans la pierre et les yeux incrustés de deux énormes rubis reflétant le soleil couchant ! Louis ne retient pas sa mâchoire tombante et Machicouli lâche, en un souffle : « Sacré crâne ! »

« Haï, haï, haï ! Mon crâne ! Mon joli crâne ! A moi les rubis ! »

Crochet semble devenu fou : le voilà qui s'agrippe à un palmier frôlant le rocher pour atteindre les deux pierres précieuses. Il est incontrôlable et ne réagit pas aux appels de ses deux moussaillons qui lui crient de redescendre. Son visage se contorsionne en une grimace affreuse et son cou gonfle sous l'effort de l'ascension du tronc, qui déchire ses habits de dentelle sans qu'il s'en aperçoive...L'arbre flexible vacille dangereusement sous le poids du capitaine, qui tangué dans les airs et qui, par une danse de crochet désespérée pour agripper la cime de l'arbre, finit par couper une tige de noix de coco atterrissant sur son crâne à lui... La chute du célébritissime Crochet le ramène, complètement assommé, aux pieds des deux autres tiraillés entre l'effroi et l'amusement.

« Il est inconscient... Laissons-le ici ; nous tenons le crâne, c'est l'essentiel. Il va se réveiller et nous, pendant ce temps-là, nous allons explorer l'intérieur de la grotte. »

Machicouli pénètre dans l'ancre qui s'ouvre en une énorme bouche et que seul un rayon de lumière éclaire. Il tient son tromblon contre l'épaule, prêt à tirer au moindre mouvement. Louis frémit et déglutit en apercevant les murs de la grotte tapissés de toiles d'araignées immenses et le passage barré par des lianes qui pendent de toutes parts. Mais ce n'est pas le moment de faiblir, puisque le trésor n'a jamais été aussi près... Avant de s'enfoncer, notre mousse jette un dernier regard par-dessus son épaule en direction de la lumière et soudain...

PAN !

Une énorme détonation vient de retentir et Machicouli a disparu. Seule reste au sol l'arme encore fumante de son partenaire...

« Maman... gémit Louis, qui ne sent plus ses jambes.

-Ga... Gamin ! Là...haut... »

Louis reconnaît bien la voix et tourne la tête dans tous les sens.

« Ici... »

Une main se met à pendre au niveau des yeux du mousse.

« Mamaaaaaaaaaaaaaan !!! hurle cette fois le garçon terrorisé, en basculant en arrière.

-C'est moi... Machicouli... Satanées lianes, elles m'ont ligoté par les pieds. »

Louis, tombé au sol, lève la tête et voit en effet le second pendu au plafond de la grotte, le corps ficelé comme un rôti, tentant de se débattre pour faire céder sa prison végétale. Le mousse, apeuré à l'idée d'affronter seul le danger, se lance à son secours, tente de le détacher mais il crée plus de nœuds qu'il n'en enlève. Machicouli lui ordonne d'arrêter.

« Je suis coincé. Continue sans moi, tu peux y arriver. Allez, courage, moussaillon ! »

Alors le *moussaillon* pour se relever, agrippe une des multiples cordes vertes qui se balancent devant lui et entend un déclic qui fait résonner la cavité. Au même moment, une forte lumière, pareille à celle d'un soleil, éblouit Louis qui lève le regard et croit voir une pluie de pièces d'or jaillir du plafond... Le trésor...

« Louis ! Louis ? Tu m'as appelée ? Je t'ai entendu crier... Tout va bien ? Il fait encore sombre, j'ai allumé la lumière de ta chambre. Tu vas t'abîmer les yeux à toujours jouer dans l'obscurité ! Allez, de toute façon, c'est l'heure de prendre ton petit-déjeuner. Et puis, pour la dernière fois : range ta chambre ! Tu en as mis partout ! Des Playmobil, des livres de pirates, des cartes de géographie... Et du sable ?! Tu as encore ramené du sable du jardin ? Ce n'est pas vrai ! Je t'ai déjà dit que cela salissait ton tapis bleu ! Et ma bouteille de collection ! Je t'avais interdit de jouer avec ! Tu as intérêt de remettre tout ça en place avant que je t'emmène à l'école ! »

L'esprit de Louis est troublé... L'école ? Ah oui, l'école... Sa nouvelle école... La réalité... Il était si bien dans ce monde de pirates ; il était à sa place... Pas comme à l'école...

Il se lève et, avec peu d'enthousiasme, range ses Playmobil dans une boîte, ses livres dans sa bibliothèque ; il secoue le tapis bleu-océan et s'empare de la bouteille vide chipée à sa mère... En franchissant le seuil de sa porte, Louis se retourne et adresse un signe de main à son capitaine et au second :

« A ce soir, mon Capitaine ! Rendez-vous pour de nouvelles aventures ! »

Comme une figurine de plastique, il entame une descente machinale des marches qui le mènent à la cuisine, prend place à la table et, les pensées encore rivées aux aventures

*En avant, les histoires !*

de corsaires, il embroche d'un coup de cuillère ses céréales, tel un moussaillon.

Il remonte sa manche qui le gêne et voit jaillir du tissu un objet métallique, rond et doré, brillant comme un soleil, qui tournoie sur le sol...

Et si c'était vrai ?





5

## Un courant favorable

atelier de 6<sup>ème</sup>/5<sup>ème</sup>/4<sup>ème</sup> - collège Henri Dunant



1 Juillet 2014

S.O.S. Prisonnière

Je me traîne au harnais Lokenbourg  
vers le prafe de la case d'Alhadjou au 3<sup>e</sup>  
étage, la chambre avec les rideaux noirs.

J'y suis enfermée. La nuit, je vois des  
Silhouettes transportées des cages et mon  
chien aboie. Des bruits étranges me  
parviennent. Venez m'aider! Ne peut  
sortir. J'ai peur, venez me chercher  
les bruits se rapprochent. Faites  
que ce cacophonie se termine.

Elisabeth



## Un courant favorable

**Nathan :**

Je marche sur la plage, désœuvré, avec cette maudite pluie qui trempe, délave toute la ville. Nous venons d'emménager dans un trou perdu au bord de la mer. Mes parents ont voulu revenir dans la maison de leurs aïeux. Enfin, maison, parlons-en, une vieille bicoque au plancher qui craque à chacun de vos pas, alors moi, je me sens mieux sur cette plage, ça me lave les idées noires. Je regarde ma montre, 16 heures 45. Il faudrait mieux que je rentre. Mais pas obligé. Mes parents sont si occupés à aménager la maison qu'ils se moquent bien de ce que je fais. La mer a ramené sur la plage des coquillages et toutes sortes d'objets hétéroclites. Bon, je devrais m'en aller. Sauf que quelque chose attire mon attention, un truc bizarre qui brille sous les rares rayons du soleil que les nuages veulent bien laisser passer. Une bouteille, une bouteille à la mer... ! Depuis le temps que je rêve d'aventures... Le temps de relever les jambes de mon pantalon, de retirer mes chaussures et voilà, la bouteille est en ma possession. Retour sur la terre ferme.

Je me suis assis plus loin pour laisser sécher mes jambes tout en essayant d'ouvrir cette fichue bouteille qui me résiste. En la secouant, j'entends un bruit bizarre : il y a quelque chose à l'intérieur, mais quoi ?

Je remets mes chaussures en quatrième vitesse et je me dirige vers notre maison pour annoncer la découverte à ma sœur. Nous sommes liés comme les doigts de la main et nous ne faisons jamais rien l'un sans l'autre même si, quelquefois, nous avons de vraies disputes.

Je franchis la porte, monte quatre à quatre les escaliers, ouvre la porte de sa nouvelle chambre et annonce triomphalement :

« Regarde ce que j'ai trouvé sur la plage !

- Un trésor ?, me répond ma sœur ironiquement. Tant mieux parce qu'en ce moment, nos parents sont plutôt radins en ce qui concerne l'argent de poche. »

Toujours le mot pour rire ma sœur.

« Mieux que ça ! Un passeport pour l'aventure. Une bouteille à la mer. Il y a quelque chose à l'intérieur mais je n'arrive pas à l'ouvrir. C'est collé ou bien fermé avec de la bougie.

- Trouve un tire-bouchon ! » me lance-t-elle. L'esprit pratique, ma sœur, et délurée pour quatorze ans, à l'aise dans ses baskets, pas vraiment comme moi !

Nous descendons au rez-de-chaussée et je fouille dans tous les cartons qui se trouvent dans la cuisine. Pas facile de trouver un tire-bouchon dans ce fatras. Déjà que je ne retrouve pas mes vêtements alors un tire-bouchon !

Ah ! Enfin ! Le voilà, bien caché sous une pile de couteaux. On va pouvoir enfin découvrir ce qu'il y a dans cette bouteille rescapée de la mer. Ploc !

Je suis tellement excité que le papier me tombe des mains. Des phrases apparaissent. C'est mal écrit. Ma sœur m'arrache le papier des mains mais elle n'arrive pas à le lire,

**Julia :**

Des cartons, je n'ai que ça dans ma chambre, Même pas un lit, juste un matelas posé à même le sol. Le déménagement nous a tous un peu chamboulés, il a pris plus de temps que prévu. Je ne sais pas vraiment ce qui a poussé mes parents à venir ici, dans ce village en bord de mer vraiment trop calme pour moi. Nouvelle vie, nouveau départ. Pour le moment c'est les vacances, mais j'attends la rentrée avec impatience.

Mon frère a du mal à se faire à cette idée, il est parti soigner son blues du côté de la plage.

Tiens, j'entends des pas dans l'escalier, le voilà de retour. Nathan franchit ma porte et me crie qu'il a découvert une bouteille, une bouteille à la mer.

Nathan a un côté aventurier et est toujours à la recherche de quelque chose d'extraordinaire.  
Il ne supporte pas la routine.

On descend à la cuisine et on fouille dans tous les cartons du rez-de-chaussée pour trouver un tire-bouchon. Comme d'habitude Nathan trébuche sur un des cartons, toujours adroit le frère !

« C'est quoi tout ce bruit ? » crie notre père.

Je chuchote à Nathan :

« On lui dit ? »

- Non ! On regarde d'abord. »

On file tout de suite dans la chambre de mon frère, on s'assied par terre.

Après cinq minutes d'efforts on réussit à ouvrir cette bouteille, puis Nathan la vide de son contenu : un papier froissé et roulé.

On s'attendait plutôt à " Je vais bientôt mourir, j'ai caché mon trésor dans une île " avec une carte déchirée ou encore une page de journal intime très ancien avec des taches de sang. Déception !

**Le message :**

1<sup>er</sup> juillet 2014,  
S.O.S. Prisonnière.

Je me trouve au manoir Lukenbourg vers le phare de la côte d'Abhor, au 3e étage, la chambre avec les rideaux noirs. J'y suis enfermée. La nuit, je vois des silhouettes transporter des cages et mon chien aboie. Des bruits étranges me parviennent. Venez m'aider !

Ne peux sortir, J'ai peur, venez me chercher, les bruits se rapprochent.

Faites que ce cauchemar se termine.

Élisabeth

**Julia :**

Le lendemain, nous enfourchons nos vélos et fonçons au village. Impossible de rater le bâtiment, de grosses lettres sont peintes annonçant : BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE D'ABHOR. Nous nous dirigeons vers l'entrée principale. Un peu vieillotte la bibliothèque. Les murs sont recouverts d'affiches avec des portraits d'écrivains. Le plancher craque sous nos pas et les tables semblent d'un autre âge avec de petites lampes de lecture sur chacune d'elles. Quelques adultes lisent dans un silence religieux. Nathan se précipite vers le seul et unique ordinateur de la salle un peu désuète, et moi vers une immense salle remplie d'étagères pleines de livres. Je cherche tous les documents qui peuvent se rapporter à notre sujet et en fais une grande pile sur une des tables de la salle de lecture.

En ouvrant celui intitulé « Nos plus vieux manoirs de la région d'Abhor » je découvre une sinistre histoire.

*« Le manoir fut édifié en 1880 par le riche comte de Lukenbourg qui lui a donné son nom puis il fut racheté par l'état et devint un pensionnat pour jeunes filles. Pendant la seconde guerre mondiale, il servit de prison et de nombreux résistants y furent torturés. Il fut le poste d'observation des allemands car sa position permettait de voir les ennemis qui arrivaient par la mer. Ils y construisirent des tunnels souterrains. Un phare fut bâti à la même époque pour diriger les bateaux et faciliter des livraisons par la mer. »*

« Trop glauque ! murmuré-je, et si on abandonnait cette histoire de bouteille à la mer ? Je ne tiens pas à me rendre dans un lieu avec un passé aussi sanglant ! »

Mais Nathan, au contraire, semble encore plus intéressé par cette histoire.

Après le repas, je prends mon cahier de dessin et mon appareil photo, je range le tout dans mon sac de sport. Je rejoins mon frère dans sa chambre qui prépare son sac en y rangeant une lampe torche, des jumelles et deux barres chocolatées, on ne sait jamais, il ne faut pas se laisser mourir de faim.

Nous écrivons un petit mot que je laisse sur la table de la cuisine pour nos parents, expliquant que nous sommes partis faire une promenade à vélo. On pédale le plus vite possible jusqu'au manoir.

### **Élisabeth :**

Je suis près de la fenêtre à regarder les vagues s'échouer, captive de ce manoir comme un oiseau en cage. Je suis prisonnière de cet endroit depuis sept jours et huit heures.

Un lit, une commode et une armoire avec de vieux livres constituent mon mobilier. Je n'ai aucun contact avec l'extérieur. Les seules fois où je vois quelqu'un c'est ma tante, uniquement pour les repas. Quand je la questionne, elle ne me répond jamais. Ça pourrait avoir un rapport avec tous ces bruits...

Quand je suis arrivée au manoir, tout allait bien. Mes parents sont partis en voyage au Japon et m'ont laissée à la garde de ma tante. J'ai peut-être été trop curieuse, j'ai posé beaucoup de questions, ce qui se passait me semblait inquiétant. Des allées et venues d'hommes le soir, des bruits étranges dans les caves. Alors, les choses se sont vite envenimées. Ma tante m'a interdit les sorties, le téléphone et ici pas d'internet. Heureusement, elle m'a laissé des livres. Mais elle m'a privée de mon chien et je pense qu'elle l'a attaché dehors car je l'entends aboyer. Il me manque tellement. Je n'ai jamais eu beaucoup d'amis.

La nuit est en train de tomber. Je vais aller me coucher et entendre les mêmes bruits. Je ne dors jamais beaucoup. Chaque nuit, je vois des ombres par la fenêtre, peut-être des hommes qui semblent transporter des caisses. J'ai très peur d'être abandonnée, mes parents ne viendront pas avant un mois. Et ces bruits, toujours les mêmes.

J'entends une voiture ou un camion qui vient vers 21 heures 30. Les portières claquent, mon chien aboie. Je perçois des cris comme des cris d'animaux. Ce tintamarre se répète tous les soirs : des bruits métalliques qui s'entrechoquent. De ma fenêtre, je vois aussi un bateau accoster près du manoir. La journée, rien.

Je me suis demandé comment je pourrais me sortir de cette situation incompréhensible. Alors, j'ai eu une idée. Je vais faire comme les naufragés échoués sur une île déserte, envoyer

une bouteille à la mer. J'arrache une page vierge d'un livre et écris mon message. Maintenant, il me faut quelque chose pour l'expédier. Ma bouteille d'eau pourrait faire l'affaire vu qu'elle est en verre et la cire de cette vieille bougie qui traîne près de la cheminée aussi. Je la chauffe et la fait couler pour bien sceller le tout : un truc que j'ai vu dans un film. Je vérifie qu'il n'y a personne pour lancer ma bouteille et de toutes mes forces, je l'envoie aussi loin que je peux. La fenêtre est la seule chose qui ne soit pas verrouillée dans le manoir vu la hauteur. Elle prend le large. Il n'y a plus qu'à espérer qu'elle parvienne à quelqu'un. Le village le plus proche est à six kilomètres.

**Julia :**

C'est parti pour la côte d'Abhor ! Je commence à apercevoir le manoir mais aucune fenêtre avec des rideaux noirs. Je suggère de le contourner car la fenêtre doit donner sur la mer si, en toute logique, Élisabeth a pu envoyer une bouteille. Nathan n'avouerait pour rien au monde que c'est une bonne idée et d'une logique implacable.

Il y a bien au troisième étage, une fenêtre, comme dans le message, avec des rideaux noirs mais comment savoir si ce n'est pas une farce ? D'autant plus que le manoir n'est pas très engageant. Tout me fait peur, le bâtiment vieux de plus de cent ans, le phare abandonné, lieux parfaits pour les fantômes et les mauvais esprits.

« Tu n'es qu'une poule mouillée, mais tu es en compagnie d'un super justicier, me dit Nathan pour me faire rire. Regarde les rideaux noirs existent vraiment ! Je savais que cette histoire était vraie ! Quelqu'un a besoin de nous. »

Je ne suis vraiment pas rassurée et même folle d'inquiétude.

Nathan se verrait bien faire une entrée à la Lara Croft, escalader les murs, sauter par-dessus des obstacles ! Moi, je penche plutôt pour la discrétion et le retour à la maison.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

- On y retourne ce soir, propose Nathan

- On ? m'étonné-je. Mon frère se moque de mon inquiétude.

- Oui, tous les deux, dès que les parents sont couchés. Tu auras des choses à raconter à tes copines.»

**Nathan :**

Je regarde ma montre : 21 heures 30. Nous avons laissé nos vélos à proximité contre des arbres immenses. On est caché dans le petit bosquet qui est devant le manoir d'où l'on a une vue d'ensemble sur la plage. Il faut qu'on trouve un plan pour rentrer sans se faire repérer, libérer Élisabeth et sortir ou plutôt s'enfuir discrètement. J'entends Julia soupirer :

« Écoute, je ne suis pas plus très sûre. Ça devient dangereux et on s'est laissé embarquer dans cette histoire sans trop réfléchir. Le mieux, c'est de rentrer et d'appeler la police. On leur expliquera.

- C'est peut être dangereux mais j'aime ça ! »

Elle me fait signe de la main pour me demander de la suivre mais à ce moment-là, nous apercevons un bateau qui arrive sur la plage. Je prends mes jumelles et essaie de distinguer quelque chose avec la faible lueur de la lune. Deux hommes débarquent avec d'étranges caisses noires, opaques mais d'où sortent des cris stridents. Une femme les attend, peut-être la tante d'Élisabeth. J'ai les yeux écarquillés. C'est donc vrai ! Tout à coup, je la vois tourner la tête dans notre direction. Nous aurait-elle repérés ? Mais non, tout ce petit monde entre dans le manoir. Nous attendons une quinzaine de minutes.

Je me décide à sortir de notre cachette pour aller voir ce qui se passe de plus près quand tout à coup, le bruit d'un moteur de camionnette attire mon attention. Elle s'arrête devant le manoir. Un homme en sort, deux hommes déchargent des caisses du bateau, en installent une dans la camionnette qui repart aussitôt et en entreposent trois dans le phare. Parce que nous sommes beaucoup plus près, nous nous rendons compte que ce qu'ils transportent est bruyant. Puis, un aboiement de chien me fait sursauter, le chien d'Élisabeth, sûrement. Le bateau repart mais les hommes ont laissé la porte du manoir entrouverte.

**Julia :**

Nathan est vraiment un véritable casse-cou. Sans réfléchir, il s'est élancé vers le manoir en me saisissant la main et en me montrant la porte d'entrée restée ouverte. C'est sûrement une mauvaise idée mais la voie est libre. On pénètre dans un grand hall au papier jauni, décoré par des tableaux aux personnages peu sympathiques. À droite se situe la cuisine et à gauche une grande salle. Au milieu, un grand escalier menant aux étages. Soudain, je tire Nathan par le bras et pointe du doigt vers le salon en montrant une femme qui semble trier quelque chose ... de l'argent. Les choses se compliquent, trop de faits étranges se passent ici :

« Surveille-la ! Je monte, me chuchote Nathan.

- Pourquoi moi ?

- Parce que ... ! »

Et voilà, rien ne l'arrête. Je me retrouve à faire le guet, comme d'habitude, en n'étant pas tranquille du tout.

**Nathan :**

Mon cœur bat à tout rompre. Je me dirige vers les escaliers, pose un pied sur la marche et là ... crack ! Mon dieu, les marches grincent. Chaque pas est un véritable supplice, la

peur d'être découvert me fait mal au ventre. Ouf ! Enfin le troisième étage. Je m'abstiens de prendre ma lampe torche de peur de me faire repérer par une autre personne qui serait à l'étage. Je vois une lumière blanche sous la porte d'une chambre. Je frappe doucement, pas de réponse. Je ne veux pas parler trop fort ; je murmure :

« Élisabeth ? Je m'appelle Nathan et j'ai trouvé ta bouteille sur la plage et avec ma sœur, nous venons te secourir. Que pouvons-nous faire ?

- C'est pas possible ! Quel bonheur ! Je pense que la clé de ma chambre se trouve dans celle de ma tante, deux portes plus loin. Je l'entends y aller après m'avoir apporté mon repas.

- J'y vais. »

Doucement, je me dirige vers la chambre... toujours ces horribles grincements du parquet. J'ai des sueurs froides. Et si la clé ne s'y trouve pas, qu'allons-nous faire ? Julia a raison, je me suis lancé dans cette aventure un peu trop à la légère. Promis, si on s'en sort je ... Eureka, la clé est sur la table de nuit !

Je reviens rapidement sur la pointe des pieds vers la chambre d'Élisabeth et j'insère la clé. Youpi ! Elle déverrouille la porte : « Viens vite, ma sœur nous attend en bas, » murmuré-je à Élisabeth.

Mais elle me saute dans les bras et me serre du plus fort qu'elle peut. Ouf ...elle me lâche ! Elle me fait signe de la suivre et nous descendons à pas de loup retrouver Julia. La tante est toujours dans le salon mais semble maintenant remplir des papiers.

Élisabeth prend la direction des opérations et elle nous emmène à la cave. Il y a une trappe au sol et de là, nous prenons un souterrain, sûrement ceux qui ont servi pendant la guerre. Heureusement que j'avais pensé à amener ma lampe

torche, ça nous permet d'avancer très rapidement. Tout à coup, j'aperçois une faible lueur : ce sont des rayons de lumière qui filtrent d'une grille. Élisabeth nous explique que nous sommes arrivés sous le phare. On entend un drôle de vacarme au-dessus de nos têtes. Je fais ensuite la courte échelle à Élisabeth qui enlève la grille puis elle nous hisse, ma sœur et moi, dans le phare.

**Julia :**

Enfin, il a réussi ! Je vois Nathan descendre l'escalier suivi d'une grande silhouette mince, cheveux courts, bon chic bon genre à souhait, peut-être dix-huit ans. Je dois dire que je n'imaginai pas Élisabeth comme cela.

Elle nous entraîne dans des souterrains qui sentent le moisi et qui me donnent des frissons dans tout le corps. Enfin, nous parvenons dans le phare et là, trois caisses volumineuses sont posées par terre. Ce sont celles que l'on a vues, transportées tout à l'heure. D'étranges cris s'en échappent. Élisabeth sans hésiter se dirige vers l'une d'elle. On dirait qu'elle sait que ce qui s'y trouve ne peut pas être dangereux. Elle veut nous monter ce qu'il y a à l'intérieur. La caisse s'ouvre facilement comme un panier à chat mais Élisabeth n'a pas été assez rapide et des genres de singes bruns, affolés, avec des queues très longues, noires et blanches, s'en échappent.

« Ce sont des lémuriens !, m'exclamé-je aussitôt, des animaux exotiques ! »

Il y a deux couples et trois petits. Ils sont trop mignons mais complètement paniqués. Ils sautent partout en hurlant très fort. Nathan a ouvert une deuxième caisse, des oiseaux au plumage de toutes les couleurs s'envolent dans un tintamarre impressionnant. On va se faire réperer, c'est sûr. Prise de panique alors qu'ils ouvrent la troisième caisse, je décide de sortir, j'entrouvre la porte sans réfléchir. Les animaux

s'échappent, trop heureux d'avoir retrouvé leur liberté. Des grenouilles minuscules sautent partout au sol en coassant, il faut faire attention de ne pas les écraser, c'est un véritable sauve qui peut. Nathan et Élisabeth restent plantés là à observer les animaux, ne sachant trop quoi faire. Je les entends parler de Cherub, la lecture favorite de Nathan, et d'un tome qui traite de trafic d'animaux. Visiblement, Élisabeth connaît ; puis ils sont pris d'un rire. C'est bien le moment !

**Élisabeth :**

Déjà une semaine que je suis accueillie par les parents de Nathan, jolie maison de bord de mer, famille unie, je resterais volontiers mais mes parents reviennent demain, c'est la rentrée pour tout le monde.

Nathan et moi on a eu un rire nerveux dans le phare, ce qui a rendu sa sœur furieuse surtout quand je suis allée chercher mon chien qui était fou de bonheur. Heureusement, elle est devenue plus agréable dès qu'on a repris les vélos. C'est Nathan qui m'a ramenée. Les parents n'avaient pas l'air de savoir que leurs enfants n'étaient pas à la maison, Nathan parlait si vite qu'ils ne comprenaient rien, je leur ai expliqué toute l'histoire. Le père a appelé aussitôt la police ainsi qu'une association d'aide aux NAC, les nouveaux animaux de compagnie.

Quand la police est arrivée ils ont trouvé le manoir désert, la tante avait déjà disparu, mais les trafiquants ont été arrêtés quelques jours plus tard grâce à la surveillance des policiers. Je me doutais que ma tante participait à un trafic sans vraiment en comprendre la nature. J'avoue que ces jours passés enfermée ont été les pires de ma vie et que j'ai eu vraiment très peur.

Avec l'aide de cette organisation et des gens du village nous avons récupéré les lémuriers et une grande partie des oiseaux, pour les grenouilles on ne sait pas trop, les échappées vont devoir s'adapter à leur nouvel environnement. Julia avait très envie d'adopter un petit lémurier mais rien à faire, c'est une espèce protégée.

Je n'ai jamais eu d'ami comme Nathan. On se raconte des heures durant nos secrets lors de longues balades le long de la plage. Comme moi, il adore chercher des anémones de mer dans les flaques des rochers. Il a beau avoir deux ans de moins que moi je le trouve plus mûr à bien des points de vue, j'adore ce côté aventurier et taciturne.

Julia m'en veut un peu, je crois, de lui enlever son super frère, pourtant j'apprécie beaucoup Julia, elle est vive, avenante et drôle, cool.

On a décidé que c'est Nathan qui garderait la bouteille ; elle trône entre les aventures de Cherub et une mappemonde.

### **La bouteille :**

L'héroïne de cette histoire, c'est moi ! Et oui, quelle aventure, sans moi rien de tout cela ne serait arrivé. Comme toutes les bouteilles, j'ai fait mes débuts à l'usine où j'ai contenu un whisky de belle qualité. C'est sur les rayons d'un supermarché qu'une femme peu engageante, à l'air patibulaire, m'a remarquée et placée au fond d'un panier. Je suis revenue souvent sur la table du salon lors des rencontres entre trafiquants, jusqu'au jour où j'ai terminé dans une chambre. Abandonnée.

Jusqu'au jour où j'ai retrouvé du service comme une simple bouteille d'eau. Jusqu'au jour où la jeune fille prisonnière m'a remarquée, m'a confié un message de la plus haute

importance, un S.O.S. Et m'a balancée de sa fenêtre sans plus de ménagement dans les flots. Trois étages de chute libre.

J'ai risqué mille fois de me briser ou de couler pendant mon séjour dans la mer, ballotée entre les flots. Heureusement un courant marin favorable m'a sauvée en me ramenant vers la plage.

Je suis une messagère, presque un agent secret, digne de l'agence Cherub comme le dit Nathan, mais aussi un souvenir, mieux : un trophée !!! Je me sens fière d'avoir permis à ces deux-là de se rencontrer, je sens qu'un bon courant passe entre eux.

En fait, j'ai toujours su que j'avais une mission remplie de danger à accomplir.

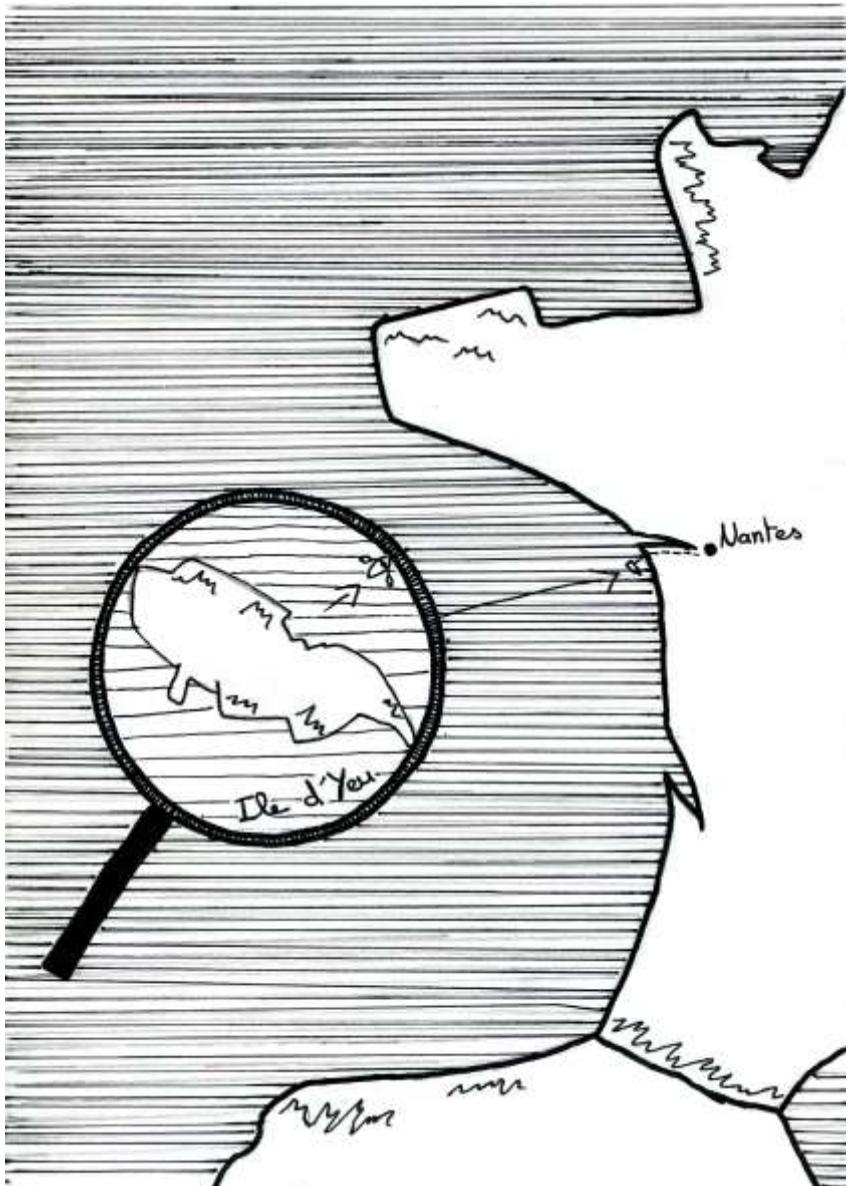


6

# L'île aux mille facettes

classe de 6<sup>ème</sup> 6 - collège Gaston Roupnel







## L'île aux mille facettes

Ça s'est passé l'été dernier. Ma famille fait bronzette sur la plage. Il y a ma mère, mon père et mon frère. Tout à coup, je me dis en riant :

« Et si j'allais chasser le requin ? »

Nous sommes en train de chanter *le petit moussaillon* quand tout à coup, mon frère Tom se retourne et il hurle.

« Une méduse ! »

Mon père a enfilé des gants et ma mère a rempli une bassine d'eau. Il prend la méduse et il la met dans un seau. Mais cette méduse n'est pas comme les autres. Elle se tient sur une bouteille. Mon père s'approché, regarde et dit :

« Une bouteille à la mer ! »

Une bouteille à la mer...Une bouteille à la mer, ce mot résonne dans toutes les têtes...Je suis impressionnée. Nous avons trouvé une bouteille à la mer ! Cela n'arrive pas tous les jours !

« Un message ! » ai-je alors dit.

Quand mon père a pris la bouteille, nous avons tous le cœur qui bat étrangement vite. Mon père essaie d'ouvrir mais, impossible !

« Heureusement, j'ai toujours un décapsuleur sur moi ! dit-il

– Bravo ! nous exclamons-nous en cœur.

– On l'ouvre ? »

Mon frère et moi nous tenons la main. J'ai pris la bouteille. Mais c'est pas tous les jours qu'on trouve une méduse avec une bouteille à la mer ! Pendant quelques secondes, je suis

immobile, je ne bouge plus, comme si le monde s'était arrêté... J'enlève le bouchon le plus rapidement possible. Je suis toute excitée de l'ouvrir. Je vois des mots à travers l'objet en verre. Je prends alors des précautions. À l'intérieur, il y a même des poissons ! Mon père a mis la fiole à l'envers et toute l'eau a coulé sur le sable. Un papier est tombé.

Mais dans cette histoire, il manque un peu d'aventure ! Moi, j'aurais mis aussi un trésor !

Et moi ? Qu'est-ce que je dois en faire ? Déposer la bouteille ? La ramener chez moi ?

« Lis ! Lis ! » dit ma sœur.

Alors, nous lisons...Plusieurs mots sont incompréhensibles mais voici ce que nous comprenons.

*« Journal de bord du capitaine Naufréjus. 18 février 1751. Nous envoyons une bouteille à la mer. Nous avons fait naufrage sur une petite île. Beaucoup de marins sont morts. Nous lançons un SOS. Le capitaine Naufréjus et ses moussaillons. »*

Voilà ce qui est écrit dans cette bouteille. Nous sommes deux, mon frère et moi, sur la plage. Nous ramassions des coquillages. Quelqu'un a besoin d'aide mais rien n'était inscrit !

Soudain, les parents nous proposent de partir nous chercher des goûters. Nous acceptons avec des cris de joie. Quand ils sont partis, nous nous rendons compte que dans la bouteille, il y a aussi un autre message : une carte incomplète !

« Une carte au trésor ! » dis-je.

Rien n'est précisé. En revanche, la carte indique un parcours à suivre et une croix rouge au milieu, comme s'il y avait un chemin à prendre avec un endroit précis où aller. Et une île est

indiquée : l'île d'Yeu, pas très loin de chez nous, à Nantes !  
Nous allons y aller, tout simplement !

Il faut aussi écrire une lettre aux parents pour qu'ils ne s'inquiètent pas. Nous sommes tout fous ! Et nous nous rendons compte que la carte faisait allusion à un endroit proche de chez nous. Nous partirons le plus vite possible.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous décidons de déposer une lettre sur la table de la cuisine :

« *Chers parents,*

*Nous avons décidé de partir de la maison quelques jours à l'aventure pour l'île d'Yeu car nous allons à la recherche du trésor du capitaine Naufréjus. Depuis que nous avons trouvé cette bouteille à la mer, nous sommes tellement impatients que nous avons décidé de partir tout seuls. Ne vous inquiétez pas, nous ne sommes pas si loin et nous avons préparé des provisions. Pardon d'avoir presque vidé le réfrigérateur. Nous allons prendre le bateau et nous avons emprunté des combinaisons de plongée à Papy. On sera de retour dans deux ou trois semaines. La carte trouvée dans la bouteille saura nous guider !*

*Nous sommes partis avec notre argent.*

*Occupez-vous bien de Flufy, n'oubliez pas de lui donner ses croquettes.*

*On vous aime, vous allez nous manquer, on sera de retour dès que possible. Nous espérons vraiment que vous nous comprenez.*

*Vos chers enfants,*

*Tom et Eva*

*P.S : On a pris vos lampes torches. »*

4 heures du matin. Mon frère me réveille et me dit en chuchotant qu'il a préparé les affaires. Aux premières heures du jour, c'est le départ ; dès que je suis prête, je pose la lettre sur la table et je ferme la porte. Je regarde l'heure sur le four :

4 heures 30. C'est l'aube. Bon, je dis à Tom que l'on doit partir !

« C'est parti ! dis-je toute contente ».

Mon frère regarde Flufy avec de petits yeux tristes...Je commence à regretter de ne pas avoir pris Flufy... Il sort de sa niche.

Et au dernier moment, Tom a pris notre chien, un labrador blanc, qui lui lèche la joue. Il a dit que ça ferait un bon garde du corps. En réalité, il ne voulait pas s'en séparer. Super ! Il vient avec nous...On est très excités de partir, même si on est partis très tôt ! Puis nous sortons avec plein de sacs sur le dos et je ferme la porte à clé, dans la nuit. Et nous avons pris des croquettes à la place des hot-dogs...

Nous fermons la porte à clé et nous mettons la clé sous le paillason.

« Alors, dit mon frère, que fait-on maintenant ?

– Nous allons dans le bar de Tonton Frank !

– Pourquoi ?

– Pour demander s'il y a un bateau à louer !

– D'accord.

– Et nous ne sommes pas tout seuls nous avons notre chien ! »

Il fait encore très sombre ; après avoir marché pendant trente minutes, nos lampes torches ne tiennent pas le coup et s'éteignent. On s'est mis à les ouvrir et plus de piles ! De plus, il fait encore noir.

« Oups, j'ai pas pensé à prendre des piles et toi ?

– Moi non plus, répond Tom »

Nous essayons de ne pas trébucher. Nous marchons pendant quelques minutes et bientôt une affiche lumineuse nous éclaire : « Bar »

« Le petit bar de Tonton Franck ! crie mon frère. »

Dans le bar, tout le monde se met à nous regarder bizarrement mais Tonton nous accueille comme des rois. Nous allons alors en direction du bar et nous nous installons au comptoir. Moi, Eva, je suis timide, mais pas mon frère.

« Bonjour, nous cherchons un bateau à louer. Ma sœur et moi avons 305,78 euros dans nos poches. »

Je me suis mise à rougir.

« Bien sûr, mais en ce moment nous n'avons que des barques à 6 euros la journée. »

Alors mon frère m'a lancé un regard et a dit :

« Monsieur, je souhaite vous louer une barque pendant une semaine sur l'Île d'Yeu ! ».

On nous répond que le vieux matelot Jean-Marc peut nous louer son bateau. Nous allons lui serrer la main.

Nous partons chercher la barque, l'affaire est faite. Mais Jean-Marc pose ses conditions :

« Bien sûr, mais je vous accompagne ! Ça sera aussi le prix à payer. Je reste jusqu'à la fin de l'aventure. Ce n'est pas avec votre argent de poche que vous pourrez louer le bateau.

– D'accord, pas de souci !

– Mais pourquoi en avez-vous besoin ? »

Mon frère lui montre sur la carte l'endroit où nous voulons aller.

« Oh, mon Dieu ! Je connais cette carte... Ou plutôt j'en ai trouvé un autre morceau il y très longtemps... Quand j'étais enfant, j'étais en train de nager, quand j'ai trouvé une bouteille. J'ai vu un message à l'intérieur.

– Oh !

– Et ce message parlait d'un capitaine ...

– Le capitaine Naufréjus ?

– Oui, c'est ça !

– Et il y avait une carte aussi ...

– C'est bizarre, nous aussi nous avons trouvé une bouteille à la mer !

– Et pourquoi voulez-vous un bateau ? »

Nous avons expliqué qu'il nous fallait un bateau pour partir à l'aventure pour retrouver d'où venaient ce capitaine et peut-être son trésor. Jean-Marc nous dit qu'il veut bien nous prêter un bateau à condition de ne pas faire de bêtise avec.



J'ai un peu peur :

« Tom ...Je suis un peu inquiète pour les parents, ils pourraient s'inquiéter pour nous, même avec la lettre sur la table de la cuisine...Et puis aujourd'hui, on devait aller voir Papi et Mamie, ils pourraient eux-aussi se faire du souci, dis-je tristement.

– Tu n'es pas obligée de venir, je pourrai bien y aller tout seul !  
répond subitement Tom. »

Tonton Franck a dit qu'il préviendrait nos parents. Et à 8 heures du matin, Jean-Marc a décidé de nous prêter un bateau. Il en a un super à moteur avec des cannes à pêche. Tom a pensé à emporter nos tubas. Nous commençons à avoir très faim et nous décidons de prendre le petit déjeuner chez Tonton Franck, très joyeux. Flufy me lèche les mains pleines de confiture !

Soudain, Jean-Marc arrive vers nous, il a chargé les provisions dans le bateau.

« Allez, on part à l'aventure, les moussaillons ! Départ pour l'île d'Yeu dans cinq minutes ! Emplacement B23 ! annonce le capitaine

– Au revoir, Tonton. » crions-nous.

Il était temps, Flufy voulait manger les biscuits apéritifs derrière le comptoir ! Dehors, dans le port, il nous dit :

« Voici mon petit bateau ! Et j'ai une carte ! »

Son bateau n'est pas très grand, il est juste parfait.

Nous y montons, Flufy saute, nous allons l'oublier ! Moi je tiens la barre tandis que Tom est en train de monter la voile. Le vent souffle, la barque tremble parfois et j'ai peur ! Deux heures plus tard, Jean-Claude crie :

« Terre ! Terre !

– Enfin, je commençais à être fatigué ! » dit Tom.

Nous débarquons et posons nos sacs sur la berge. Flufy est arrivé et s'est roulé dans le sable. Il met ses empreintes de pattes, cela semble l'amuser !

Tout est désert. Il ne semble y avoir personne. Mes pieds se posent sur le sable doux. Je pense tout de suite à l'île d'Yeu et je crie :

« L'île d'Yeu ! L'île d'Yeu, regardez, nous sommes arrivés !

– Ah ! Enfin, arrivés ! C'est pas trop tôt, je commençais à avoir le mal de mer ! dit Tom

– Arrête ton cinéma, c'est magnifique, l'île, le soleil, la mer, la plage.... C'est extraordinaire !

– Waouh ...dit Jean-Marc. Regardez ce coin de paradis !»

Nous sommes tous estomaqués par la beauté et le charme de cette île. C'est tout simplement magnifique. Flufy, lui, tout content, se roule sur le sable. On peut dire qu'il n'a vraiment pas aimé le voyage en bateau. Il a été malade. Si vous voyiez le sketch qu'il nous fait ! Nous nous sentons vraiment tout petits devant ces gros rochers.

Nous sommes émerveillés pendant au moins dix minutes. L'eau est bleu clair et on voit à travers. Les mouettes sur les rochers observent Flufy qui se met à aboyer. Je regarde les dunes. Jean-Marc jette l'ancre à la mer. Nous avançons comme nous l'indique la carte. L'aventure continue... Et quelque chose me semble étrange. Tout me semble si bizarre....

« Flufy, va chercher ! crie Tom.

– Arrête de jouer, dit Jean-Marc »

Epuisée, je m'allonge sur le sable et je dis à mon frère :

« Nous sommes enfin arrivés !

– Il était temps ! Je meurs de faim. »

Flufly s'est arrêté le long de la côte et notre petit chien se met à gratter. Tom trébuche entre les cailloux et se prend les pieds contre Flufy.

Nous marchons et soudain nous découvrons un nouveau morceau de papier :

« Trois messages ! Yes ! s'exclame Tom tout content. Nous sommes sans doute tout près du trésor. »

Nous reprenons la route vers le trésor du capitaine Naufréjus. Toute excitée et enthousiaste, j'avance, mais Jean-Marc m'a retenu.

« Jeune inconsciente, il y a peut-être des pièges ! »

Et le chien nous regarde tout heureux. Nos recherches ne font que commencer...

Nous nous retrouvons tous seuls. Flufy aboie vers une grotte. Il a un os dans la gueule. Jean-Marc prend dans son gros sac une lampe torche et éclaire le lieu. Nous avançons dans la cavité et trouvons un point d'eau potable :

« Jean-Marc, est-ce que nous pouvons installer notre campement ici et partir faire les recherches après avoir déposé nos sacs à dos et bu l'eau, s'il-te-plait ?

– Oui les enfants, allez-y. » dit Jean-Marc.

Une heure plus tard, nous retournons le voir, mais Jean-Marc a disparu ! Soudain, je crie de toutes mes forces :

« Jean-Marc !

– Pourquoi tu cries, Eva ? S'exclame Tom.

– Jean-Marc a disparu !

– Il nous a laissé tomber ?

– Mais non, il a disparu ... enfin je crois !

– Eva, vite, vite, il manque la carte ! Comment est-ce qu'on va faire ?

– Quoi ? Je pense que Jean-Marc est parti avec !

– Mais on lui faisait confiance ! »

Nous avons chaud, nous sommes fatigués et nous nous demandons pourquoi Jean-Marc nous a laissé tomber.

« Tom, j'ai un petit peu peur... »

– Ne t'inquiète pas, je suis là !

– C'est juste que je me demande ce que nous allons faire sans Jean-Marc...

– Nous nous débrouillerons bien sans lui !

– Tu as entendu ce bruit ?

– Arrête ton cirque ! »

Et soudain...

« Bouh !

– Aah ! Tu nous as fait peur !

– Je n'allais pas vous laisser tomber ! »

C'est Jean-Marc et il nous a fait peur !

« Tu as trouvé quelque chose ?

– J'étais parti avec la carte et je me demande si par là-bas il n'y a pas quelque chose de nouveau. Il ne nous manque que le courage... »

Nous décidons de le suivre.

Nous sommes à cinq minutes d'une crique magnifique maintenant. Et une grotte se présente devant nous. Un trois-mâts est couché, fissuré. Jean-Marc commence son expédition à l'intérieur et nous ne devons pas le perdre de vue.

Jean-Marc vide son sac à dos.

« Allez les enfants, c'est parti pour nous amuser ! »

Jean-Marc marche comme un soldat.

« Un deux, un deux ! » s'exclame-t-il

Un coffre rouillé, avec des poignées anciennes, nous attend :

« Je l'ai trouvé, le trésor ! »

Jean-Marc se précipite vers ce coffre tant attendu.

« Maintenant, essayons de l'ouvrir ! A trois... !

– Mais ça fait des années qu'il est fermé !

– Pour savoir ce qu'il y a dedans, il faut l'ouvrir ! » dit Jean-Marc

Jean-Marc prend sa pioche pour agrandir une fente... et nous découvrons le trésor !

Flufy renifle le sol. Je m'approche et, soudain, le trésor étincelant surgit : des bijoux, de l'or, de l'argent, des bonbons et même du chocolat, des gâteaux et un grand paquet de mes chips préférées ! C'est un peu bizarre...

« Regardez-moi toutes ces merveilles ! Tout ça pour nous trois, et Flufy bien sûr. »

Je m'approche d'une petite table en bronze sur laquelle est posée une lettre :

« Chers invités. Je suis le capitaine Naufréjus et voici mon trésor. Tout ce qui est ici vous appartient. »

Nous commençons à remplir nos poches, nos sacs, mais soudain j'éternue. C'est Félix, mon chat, qui perd ses poils et me fait éternuer tout le temps...

Non, mais quel rêve ! Dans ma chambre Papa, Maman et Tom sont là. Flufy me lèche le visage.

« Eva, Eva, réveille-toi, nous devons partir, viens prendre ton petit - déjeuner !

– Quoi ? Quoi ? Alors ce n'était qu'un rêve ?

– Quel rêve ? Dépêche-toi, nous partons prendre une barque chez Tonton Frank, avec notre vieil ami Jean-Marc ! »



7

# L'enlèvement

classe de 5<sup>ème</sup> 2 SEGPA - collège Gaston Roupnel







## L'enlèvement

*Île de Jersey, paroisse de Saint-Martin, mardi 5 août 2014, 12 h 30.*

Alexandre et Bella arrivent enfin à l'endroit qu'ils avaient convenu pour faire une pause bien méritée et reprendre des forces en appréciant le pique-nique que leur avait préparé Jérémie, le cuisinier de l'Hôtel de la Vie Sauvage. La vue est magnifique à cette heure-ci, ils distinguent très nettement la côte française face à eux, car il fait vraiment très beau aujourd'hui, le ciel est parfaitement bleu. Plus au sud, ils aperçoivent le long brise-lames de Sainte Catherine. Ils empruntent le sentier escarpé qui descend à la mer et se dirigent vers une petite crique rocheuse. Ils découvrent avec plaisir qu'ils sont absolument seuls. Alexandre sort le pique-nique de son sac à dos et aide Bella à déplier le plaid qu'on leur a donné. Ils s'installent confortablement et tirent du sac deux sandwichs au poulet, un morceau de fromage anglais et quelques fruits.

« La vue est superbe mais elle serait parfaite s'il n'y avait pas le reflet du soleil sur cette bouteille ! dit Bella.

- Quelle bouteille ? Ah oui, je la vois, maintenant. Elle ne me gêne pas. Par contre, je suis plutôt étonné de voir une bouteille à la mer dans ce bel endroit ! Tu as remarqué comme tout est propre sur l'île. J'irai la chercher quand on aura fini notre repas et je la déposerai dans le bac à verres de l'hôtel quand on rentrera.

- C'est une très bonne idée ! Je pense même que la mer va la

déposer à nos pieds. On n'aura plus qu'à se baisser pour la ramasser. »

Alexandre et Bella sont deux jeunes journalistes en vacances à Jersey, une île anglo-normande, à une trentaine de kilomètres des côtes françaises et qui bénéficie d'un microclimat très agréable. Alexandre vient d'avoir 27 ans et Bella en aura bientôt 25. Ils travaillent tous les deux pour Le Progrès, le quotidien régional de Lyon. Cette année, ils ont réussi à prendre leurs congés en même temps. Jérémie, leur ami d'enfance, a réussi à les faire venir sur cette île qu'il trouve exceptionnelle. Lui, il cuisine pour l'hôtel de la Vie Sauvage depuis deux ans. Il s'est très bien adapté à la vie sur l'île et, aujourd'hui, il est fier de bien comprendre et bien parler l'anglais. Pourtant, il était « nul » quand il était au collège ou au lycée professionnel. Mais un jour, il a fait connaissance de Clara, une jeune anglaise qui apprenait le métier de gouvernante d'hôtel dans son lycée. Il a fait, alors des progrès remarquables. Ils ne sont plus quittés et parlent même de se marier prochainement. Quand Clara a obtenu un poste de gouvernante dans l'hôtel de la Vie Sauvage, Jérémie l'a suivie, espérant, trouver un emploi non loin de sa compagne. Peu de temps après, il était embauché, lui aussi, en tant que simple cuisinier dans l'hôtel où travaillait Clara.

Alexandre et Bella sont arrivés par avion, il y a quelques jours. Ils ont voyagé directement de Lyon à Saint-Hélier, la capitale de Jersey. Jérémie leur a promis de leur faire découvrir les meilleurs endroits de l'île. Hier, ils ont fait une promenade à vélo autour de Saint-Martin et aujourd'hui, c'est une randonnée à pied sur les sentiers du littoral.

Leur pique-nique terminé, Alexandre s'allonge et commence une petite sieste au soleil tandis que Bella sort le guide touristique pour étudier le parcours qu'il leur reste à faire pour boucler la randonnée. Vingt minutes plus tard, elle réveille

Alexandre et lui dit qu'il faut songer à partir. Ils se lèvent tous les deux, rangent le plaid et les restes de leur pique-nique.

« Tu n'oublies pas quelque chose ? dit Bella.

Il la regarde avec étonnement.

- Ah oui, la bouteille. Je n'y pensais plus. »

Il se dirige vers la mer, à quelques pas de là et sort l'objet de l'eau. C'était une bouteille de vin vide, de couleur vert foncé, fermée par une capsule vissable. Il sort un mouchoir en papier de son sac pour l'essuyer.

« Tiens, on dirait qu'il y a quelque chose à l'intérieur, dit-il.

- Sans doute le génie de la bouteille, » ironise-t-elle.

Il dévisse la capsule et jette un œil à l'intérieur de la bouteille. On dirait un morceau de papier enroulé et attaché à l'aide d'un fil.

« Un message ? demande Bella.

- Je ne sais pas. Il faudrait casser la bouteille pour voir.

- Tu ne vas quand même pas la casser ici ? On va chercher une solution. »

Elle cherche dans son sac puis en sort un crayon à papier.

« Retourne la bouteille et essaie de faire descendre le message vers le goulot, » dit-elle à Alexandre.

À l'aide du crayon, elle réussit à extirper, avec fierté, le rouleau de papier. Elle défait ensuite le mince fil de coton pour dérouler le papier. Puis, pour faire durer le suspense, elle s'arrête et taquine Alexandre :

« Alors, qu'est-ce que c'est, selon toi ?

- Je ne sais pas. Allez, dépêche-toi !

- Tu n'es pas joueur, tu me déçois.

- Le plan d'un trésor, dit-il sans conviction.

- Et moi, je pense qu'il s'agit d'une belle lettre d'amour.

- Pfff, n'importe quoi. »

Elle déroule le papier et découvre le message. Le visage stupéfait, elle le tend à Alexandre sans dire un mot. Intrigué par la réaction de Bella, il le prend et se met à le lire.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? dit-il quelques instants après.  
- Je ne sais pas mais si c'est vrai, c'est très grave ! »

*Mardi 5 août 2014*

*Au secours.*

*Je m'appelle Camilla Spencer, j'ai treize ans et j'écris ce message pour qu'on nous vienne en aide. Mon petit frère Ugo et moi avons été enlevés par notre voisine Lauryn Smith. Nous sommes sur un bateau qui s'appelle Poco Loco et qui appartient à un ami de Lauryn. On est parti du port de Saint-Hélier. Je ne sais pas où elle va nous emmener. Je vois le brise-lames de Sainte Catherine à travers le hublot de la cabine.*

*Si vous trouvez ce message, prévenez la police et mes parents, Susan et Paul Spencer. Nous habitons au 174 Saint Mark's Road à Saint-Hélier. Notre téléphone est +44 1534 26216526. Lauryn Smith habite au 170 de notre rue. Je suis très inquiète.*

*Camilla Spencer*

Bella et Alexandre avaient lu le message écrit en anglais et comme ils étaient tous les deux très à l'aise avec cette langue, ils en avaient compris le sens.

- Il ne faut pas perdre un instant, dit Bella. Retournons à l'hôtel et nous demanderons à Clara de prévenir la police.

*À bord du Poco Loco, non loin de la côte est de Jersey, mardi 5 août 2014, quelques heures plus tôt.*

Camilla était rassurée d'avoir trouvé cette bouteille de vin presque vide dans la cabine où Lauryn leur avait demandé de

rester. Elle la vida dans le tout petit cabinet de toilettes voisin de leur cabine. Elle la laissa retournée pour qu'elle se vide complètement. Elle s'installa sur le petit bureau, sortit de son sac à dos, un carnet et un stylo. Elle regarda son petit frère qui jouait avec sa console de jeu. C'était un enfant aux cheveux châains, il avait des yeux presque noirs. Il tenait de leur papa, pensa Camilla. Il n'était pas inquiet du tout. Il n'avait certainement pas réalisé ce qu'il se passait. Pourtant, ils étaient maintenant enfermés dans la cabine.

Camilla, elle, était blonde avec des yeux bleu-vert, tout comme sa maman. Elle avait bien remarqué, ce matin, que le comportement de Lauryn était étrange. Elle semblait stressée et pressée. Pendant les périodes de vacances scolaires, Lauryn, leur voisine célibataire de 36 ans venait s'occuper de Camilla et Ugo lorsque leurs parents travaillaient. Aujourd'hui, elle était venue plus tôt que d'habitude, ils n'avaient même pas fini de déjeuner. Elle leur avait annoncé qu'ils iraient se promener sur le port et qu'il fallait qu'ils se dépêchent. Habituellement, pendant les vacances d'été, les promenades sur le port se faisaient en fin d'après-midi pour profiter des attractions qui attiraient plein de monde.

Camilla avait fini par accepter l'idée mais Ugo n'avait pas du tout envie de bouger. Lauryn avait réussi à le convaincre et à 8 h 45 min, ils attendaient le bus qui devait les emmener sur le port.

Camilla avait remarqué que Lauryn s'était encombrée d'un sac de voyage mais elle n'avait osé en demander la raison. Arrivés au port, elle les entraîna vers les bateaux de plaisance puis quand ils s'approchèrent d'un yacht de petite taille, elle fit signe à un homme aux cheveux tout blanc qui les invita à monter à bord. Ugo qui était naïf, ne se fit pas prier et s'empessa de traverser la passerelle. Camilla était plus réticente, elle ressentait une drôle d'impression car Lauryn n'était vraiment pas comme d'habitude. Celle-ci, qui était

restée derrière elle, mit affectueusement un bras autour de sa taille et la guida sur le pont du bateau. Elle fit les présentations. Le propriétaire du yacht s'appelait Jack. C'était un homme d'une soixantaine d'années avec une petite barbe blanche. Il avait l'air sympathique. Il leur fit visiter l'intérieur qui était fait de bois, de cuir et de métal doré. Quelques instants plus tard, Lauryn demanda à Jack s'il était possible de faire une petite promenade en mer. Celui-ci accepta avec joie, il les invita dans la cabine de pilotage puis après avoir largué l'amarre, il mit le moteur en route. Dès qu'ils eurent quitté la zone limitée, Jack mit les gaz et le bateau fonça vers la pleine mer.

Lauryn s'approcha de Camilla et Ugo, leur fit un câlin et leur dit : « Vous serez à moi pour toujours ! »

Camilla se retourna et la regarda avec un air interrogateur. Elle se demandait bien ce que cette remarque voulait dire. Même si elle connaissait Lauryn depuis longtemps, elle ne pouvait s'empêcher de penser que quelque chose n'était pas clair dans son attitude. Lauryn proposa aux enfants de se reposer dans la cabine. Ils la suivirent sans poser de questions. Ils empruntèrent un tout petit escalier pour s'y rendre. Dès qu'ils entrèrent dans la cabine, Ugo se jeta sur le petit canapé et sortit, en un rien de temps, une console de jeu de son sac. Quant à Camilla, elle s'installa sur une chaise autour de la petite table qui devait servir aux repas. Lauryn ouvrit un placard et y déposa son sac de voyage.

« Où allons nous ? » demanda Camilla.

Puis sans attendre la réponse de Lauryn, elle ajouta :

« Nos parents savent que nous sommes sur un bateau en train de faire une promenade ? Ce n'était pas prévu, je crois ? »

Lauryn ne lui répondit pas tout de suite. Elle la regarda avec un petit sourire rassurant et vint s'asseoir autour de la petite table, en face de Camilla.

« Non, ce n'était pas prévu de faire cette promenade mais je vais les prévenir dès que j'aurai du réseau. Ne t'inquiète pas ! Tu n'es pas contente ?

– Je ne sais pas, dit Camilla du bout des lèvres. Et tu n'as pas répondu à ma question, où allons-nous ?

– On fait juste une petite balade en mer. Je vais demander à Jack. »

Elle se leva et quitta la cabine. Malgré le bruit du bateau, Camilla entendit un son de fermeture à clef quand Lauryn ferma la porte. Elle se leva et constata qu'ils étaient enfermés. Elle garda son sang-froid et décida de ne pas en parler à son petit frère.

Elle était sûre maintenant que Lauryn avait décidé de les enlever. Mais pour quelles raisons ? Pour demander une rançon ? Camilla savait que sa famille était une famille ordinaire, ni pauvre, ni riche. Cela n'avait pas vraiment de sens. Puis, elle se souvint avoir entendu ses parents dire, il y a quelques temps, que Lauryn était stérile. Elle leur avait alors demandé ce que cela voulait dire et elle avait appris que Lauryn ne pourrait pas avoir d'enfants. Camilla avait beau retourner le problème dans tous les sens mais elle ne trouvait toujours pas de raison valable. C'est à ce moment-là, qu'elle entreprit de chercher un moyen d'alerter l'extérieur et qu'elle découvrit la bouteille vide.

Lauryn était remontée dans la cabine de pilotage.

« Où sont les enfants ? demanda Jack.

– Ils sont dans la cabine. Pourquoi ?

– Ils ne préfèrent pas se prélasser sur le pont arrière ? Il fait beau, on a un peu de vent du nord mais il ne fait pas froid.

- Ils aiment mieux se reposer dans la cabine, dit-elle en cachant la vérité.
- Bon, je dois aller à Guernesey dépanner un ami. Voulez-vous venir avec moi ou je vous ramène au port ?
- C'est parfait. Cela nous convient parfaitement. Tu en as pour longtemps à dépanner ton ami ?
- Non, pas très longtemps. Je dois lui livrer une pièce et lui donner des conseils pour réparer son bateau à Saint Peter Port.
- Nous y arriverons dans combien de temps ?
- Il est 11 h 20, nous sommes vers le brise-lames de Sainte Catherine, notre vitesse moyenne est de 19 nœuds, on y sera vers une heure de l'après-midi.
- Quand tu iras dépanner ton ami, j'emmènerai les enfants déjeuner sur le port. »

*À l'hôtel de la Vie Sauvage, 13 h 45, puis au siège de la police de Saint-Héliier, Jersey*

Alexandre et Bella avaient fait aussi vite que possible pour retourner à l'hôtel, chercher Clara et lui montrer le message qu'ils avaient trouvé dans la bouteille sur la plage. Leur amie l'a tout de suite pris au sérieux. Sans tarder, elle a décroché le téléphone de l'accueil et a composé le numéro de la police locale. Après quelques minutes de conversation, elle dit à ses amis qu'il fallait qu'ils se rendent au commissariat avec la bouteille et le message.

« Ça tombe bien, c'est l'heure de ma pause, je vais pouvoir vous accompagner. »

Après s'être changée, Clara les fit monter dans sa voiture, une Mini Clubman qui se trouvait sur le parking réservé au personnel de l'hôtel. Ils se sont retrouvés quelques temps plus tard au siège de la police de Saint-Héliier, rue Rouge Bouillon, où un officier a reçu leur déposition.

« C'est un message très précis et il me semble très sérieux, a déclaré le sergent Riley. Nous allons enquêter et vérifier toutes ces informations, dit-il en saisissant les coordonnées sur son ordinateur. Nous allons commencer par les adresses et n° de téléphone des parents et de Lauryn Smith. »

Il prit son téléphone et demanda à quelqu'un de venir les rejoindre dans son bureau. Peu de temps après, une jeune femme en uniforme entra, se présenta, nota les consignes de son supérieur et ressortit aussitôt pour mener son enquête.

« Comment allez-vous faire pour repérer le bateau ? se permit de demander Bella.

– Je vais déjà vérifier son existence puis le localiser grâce à un site Internet ouvert à tous qui s'appelle " *marinetraffic* " ».

En un rien de temps, il avait fait une recherche sur le site et trouvé au moins trois navires qui s'appelaient Poco Loco.

« Voilà ce que j'ai trouvé, dit-il en montrant son écran, je peux éliminer le premier Poco Loco qui navigue dans le golfe du Mexique et un autre qui est rangé à Rotterdam (Pays-Bas). Par contre, celui-là peut m'intéresser, c'est un bateau de plaisance britannique et il est actuellement à Saint Peter Port (Guernesey). Bon, vous allez pouvoir retourner dans votre hôtel, nous vous tiendrons informés. »

Il se leva, leur serra la main puis les raccompagna dans le hall d'accueil.

*Hôtel de la Vie Sauvage, 22 h 00, Jersey*

Alexandre et Bella étaient dans le salon quand Clara vint les prévenir que quelqu'un les demandaient à l'accueil. Elle avait un petit sourire qui cachait difficilement sa joie. Les deux jeunes journalistes se levèrent et échangèrent un regard surpris et interrogateur. Quand ils arrivèrent dans le hall, le sergent Riley les attendait avec un grand sourire et derrière lui

se trouvaient un couple d'une quarantaine d'années et leurs deux enfants.

« Je vous présente Madame et Monsieur Spencer, ainsi que Camilla et Ugo. » leur dit-il.

Ils s'approchèrent du groupe et Madame Spencer, la maman de Camilla, s'avança et prit Bella puis Alexandre dans ses bras.

« Je vous remercie du fond du cœur, dit-elle en pleurant. Sans votre vigilance et votre bon sens, nous serions morts d'inquiétude et certainement très désespérés. »

Monsieur Spencer et Ugo vinrent à leur tour les remercier chaleureusement. Camilla s'approcha enfin et Bella la félicita pour avoir gardé son sang-froid dans une telle situation et pour avoir eu cette bonne idée. Clara fit rentrer tout le monde dans le petit salon voisin et les fit s'asseoir.

Le sergent détailla ensuite quelques éléments de l'enquête. Les parents avaient été contactés sur leur lieu de travail et avaient confirmé la garde des enfants par Lauryn. La promenade n'était absolument pas prévue. Lauryn et les enfants étaient introuvables. La police de Saint Peter Port avait été contactée ; les officiers n'avaient rencontré aucune difficulté pour retrouver le Poco Loco et Jack son propriétaire. Celui-ci confirma la présence de Lauryn et des enfants à bord lors de la traversée. Il avait décrit les tenues vestimentaires des enfants et de Lauryn. Peu de temps après, ceux-ci avaient été repérés autour du port et Lauryn appréhendée sans difficulté.

Le sergent Riley expliqua que le comportement de Lauryn était très étrange et elle tenait des propos très confus : elle ne voulait pas qu'on lui retire la garde de ses enfants, qu'elle donnerait sa vie pour eux, etc. La police avait trouvé dans son sac, trois billets d'embarquement sur le ferry qui partait à

*L'enlèvement*

Plymouth en fin d'après-midi. Elle avait bien l'intention d'enlever Camilla et Ugo.

Elle est actuellement internée à l'hôpital psychiatrique de Saint-Héliier, en attente d'un diagnostic médical et d'une décision de justice.



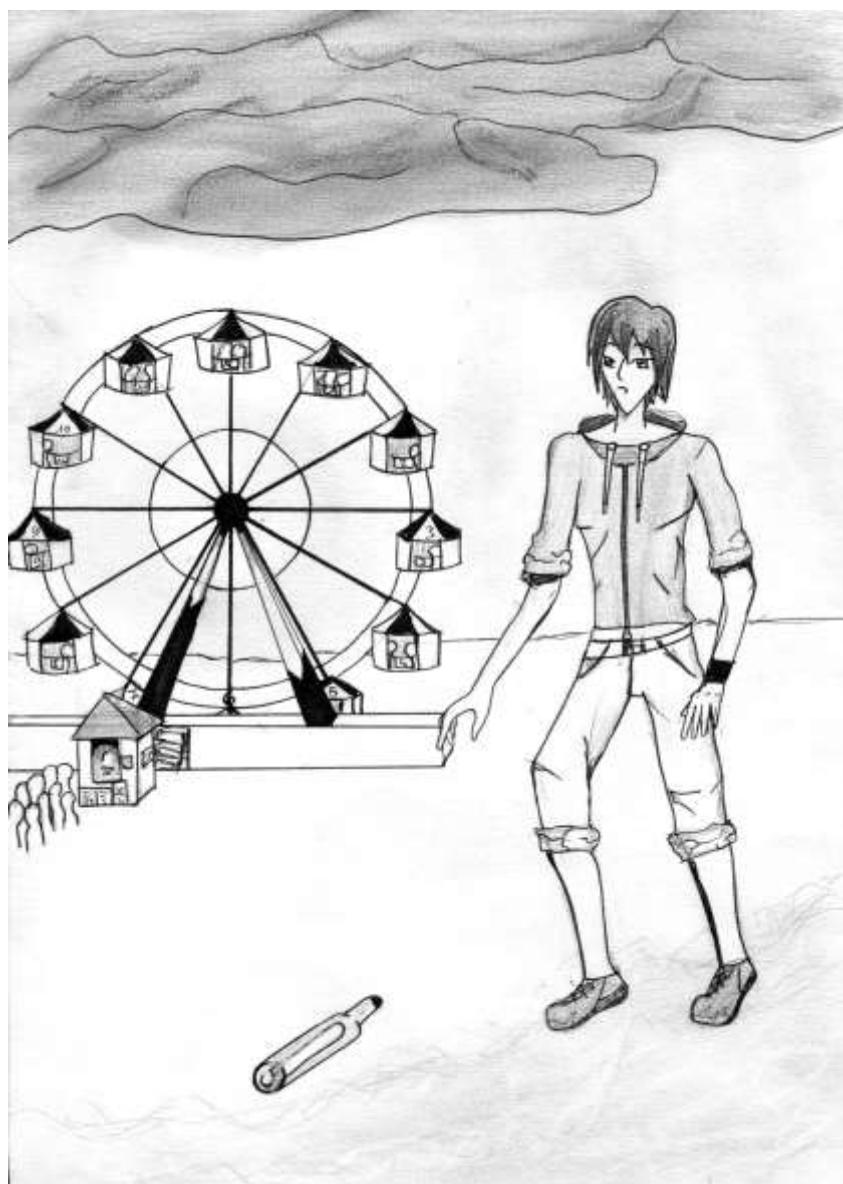


8

# Guerre contre le temps

atelier de 4<sup>ème</sup>/3<sup>ème</sup> - collège Saint Michel







## Guerre contre le temps

Durant une après-midi chaude et ensoleillée, à Brighton, Arthur et son meilleur ami marchaient à travers la foule qui avait été attirée par les attractions sur la jetée. Brighton Pier est un ponton aménagé en un complexe de loisirs : on y trouve bars, restaurants, manèges... Pendant que les gens criaient dans le Grand 8, Arthur et son camarade quittèrent le ponton et se dirigèrent vers la plage en direction de la grande roue. Cette dernière, imposante, tournait lentement. Elle proposait une vue imprenable sur la mer qui offrait des reflets argentés. Arthur paya sa place et monta dans la nacelle. Il fut rejoint par son ami l'instant d'après chargé de deux barbes à papa multicolores. La roue se mit à tourner. Les garçons âgés d'une vingtaine d'années s'élevèrent doucement vers le sommet. Ils bavardaient. Tout à coup, les yeux d'Arthur furent attirés par un éclat brillant au bord de l'eau. Il regarda attentivement et comprit qu'il s'agissait d'une bouteille à la mer. Il ne fit pas la remarque à son ami qui continuait à parler de leurs études d'histoire, de leurs vacances d'été, seul. Il restait assis et réfléchissait. Il repensait à tous ces films de pirates qu'il regardait quand il était enfant. Il fut interrompu dans ses pensées par la voix de son camarade :

« Arthur, le tour est terminé.

- Oui, oui, j'arrive... »

Le ciel bleu devint sombre et nuageux, la mer était agitée comme si un orage se préparait. Ils descendirent les escaliers qui menaient à la plage de galets. Arthur prétextait un sentiment de malaise pour s'isoler et se rendre au bord de

l'eau. En mimant le geste qu'il aurait pu accomplir pour se mettre de l'eau sur le visage, il s'empara de l'objet du bout des doigts et le ramena vers lui. C'était une bouteille en verre, une simple bouteille fermée par un bouchon en liège. Mais un détail attira son attention à l'intérieur, il y avait un papier roulé. Il ouvrit avec détermination la bouteille et se saisit du papier. Il le glissa dans sa poche parce qu'il commençait à pleuvoir. Il remit la bouteille à l'eau. Mille questions se bouscuaient dans sa tête : était-ce un message ? Une lettre d'amour ? Un secret ? Une carte ?... Il entendit son ami marcher d'un bon pas sur les galets pour le rejoindre.

« Tu te sens mieux ? lança son camarade.

- Je ne vais pas très bien, je crois que je vais te quitter et rentrer à l'appartement. »

Chacun regagna son domicile. Le trajet de la plage jusqu'à chez lui ne dura pas plus de quelques minutes. Heureusement car une pluie drue commençait à s'abattre. Arthur chercha ses clés au fond de sa poche et introduisit la plus grosse dans la serrure de la porte d'entrée. Il entra dans le couloir, impatient. Il se mit à la recherche de sa sœur jumelle ; ils habitaient tous les deux. Toutes les pièces semblaient désertes... C'est alors qu'il vit sa sœur arriver, elle rentrait de la laverie avec le panier de linge entre les mains. Ils se ressemblaient énormément : les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus et la farouche habitude de défendre les bonnes causes surtout si elles étaient perdues d'avance. Lorsqu'ils étaient enfants, ils jouaient au gendarme et au brigand en inversant régulièrement les rôles. Mais au fur et à mesure que le temps passait, ils découvrirent que le monde ne se résumait pas qu'à cela. Lily décida de poursuivre des études de droit pour que ses rêves de justice deviennent réalité.

« Coucou, Arthur ! Quelle drôle de tête tu fais... D'où te vient une telle excitation ?... »

Ne la laissant pas finir, il sortit le message de sa poche, il le déroula et le lui mit sous les yeux. Écrit avec une encre noire, le contenu du texte était solennel. Le document ressemblait à une sorte de parchemin. Arthur le lut lentement devant sa sœur qui étouffait ses rires.

« Qu'est-ce qui te prend ? demanda Arthur contrarié.

- Enfin, tu crois réellement à ces bêtises ? C'est sûrement quelqu'un qui a trop bu ou quelqu'un qui veut faire une farce qui est à l'origine de ce papier, rétorqua Lily.

- Mais... » protesta Arthur.

Sa sœur lui coupa la parole : « N'importe quel fou pourrait avoir écrit ce message. »

Le débat s'éternisa entre les jumeaux. Voici le texte découvert dont il était question : « *À quiconque lira ce message, une folle aventure arrivera. Vous aurez l'opportunité de modifier le cours de l'histoire et d'explorer le temps. Rendez-vous au British Museum. Prenez l'audioguide vingt-trois. J'insiste bien : le vingt-trois. Les autres indications vous seront communiquées par le biais de cet appareil.* » Le message s'arrêtait ainsi sans signature, sans date...

Ils discutèrent toute la soirée, pesant le pour et le contre. Devaient-ils se rendre à Londres ?

« Mais puisque je te dis que cela en vaut la peine ! Nous sommes en vacances... Nous avons du temps libre. Il faut essayer, suppliait Arthur.

- Bah, pourquoi pas... » finit par céder Lily.

Le lendemain, à 7h55, ils étaient sur le quai de la gare. Le train arriva, ils montèrent. Ils s'installèrent en s'asseyant face à face. Entre eux se trouvait une table sur laquelle leurs voisins respectifs restaient penchés sur leur ordinateur et leur tablette. Leur voiture était pleine à craquer d'hommes d'affaires vêtus de costumes. Le trajet dura une heure treize. Arrivés à la gare Victoria, ils cherchèrent les taxis et trouvèrent une file de

véhicules prêts à démarrer. Ils s'engouffrèrent dans le premier. Il les conduisit dans Great Russel Street, ralentit et s'arrêta devant le British Museum. Arthur paya la course au chauffeur. La place devant le musée grouillait de monde : des touristes, des guides touristiques, des enfants surexcités... Les deux jeunes gens montèrent les escaliers, passèrent sous des colonnes monumentales. Le bâtiment ressemblait au Parthénon avec ses colonnades et sa fresque triangulaire. Ils entrèrent et se procurèrent un audioguide. Ils demandèrent le numéro vingt-trois. La dame le leur remit sans poser de question, le musée venait d'ouvrir, cette petite exigence ne posait pas de problème. Ils se trouvèrent dans une impressionnante salle circulaire autour de laquelle tout le musée s'organisait.

« Regarde le plafond ! » s'exclama Lily ébahie.

En effet, le plafond était décoré avec d'immenses lignes entrecroisées qui épousaient la forme du dôme. Ils écoutèrent l'audioguide, une voix leur intima l'ordre de se rendre dans le département de l'Antiquité, plus précisément devant le buste de Jules César. Ils jetèrent un coup d'œil dans la pièce, aperçurent un plan qui leur permit de trouver assez aisément la statue de l'empereur romain.

Une chose attira leur attention : autour de la statue semblait flotter un halo brillant. Arthur et Lily avancèrent prudemment. Le halo se mit à grossir si bien qu'ils furent aveuglés. Soudain, ils eurent la sensation d'être projetés dans le néant et de faire une chute vertigineuse. En même temps, un voile noir s'abattit sur leurs yeux et un vent glacé pénétra dans leurs poumons.

La salle était vide, personne ne remarqua leur disparition.

Lily commençait à paniquer, elle était de nature assez peureuse. Elle avait du mal à respirer. Elle pensait qu'elle était sur le point de s'évanouir quand, tout à coup, le voile noir

s'éclaircit. Elle recouvrait la vue et elle éprouvait moins de difficultés à respirer. A côté d'elle, son frère transpirait à grosses gouttes. Les jumeaux avaient l'air perdu. Le décor autour d'eux avait complètement changé : un ciel obscur était chargé de nuages, des collines s'étendaient à perte de vue. Des bruits retentissaient autour d'eux. Des trompettes sonnaient. On aurait dit la sonorité des carnyx. Des bruits de pas se faisaient entendre. Une atmosphère lourde saturait l'air. Lily, anxieuse, assise par terre, ne cessait de regarder autour d'elle.

« Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

- Je ne sais pas... Regarde toutes ces collines et ces maisons au loin, elles semblent appartenir à une autre époque. Tu as vu ces toits de chaume et ces murs construits de terre et de bois ? Lève-toi, allons voir si nous trouvons quelqu'un dans les environs. »

Arthur remarqua qu'il portait encore l'audioguide. La piste douze était enclenchée. Une voix se remit à donner des indications : « Vous avez douze heures pour accomplir votre mission. Pas une minute de plus. Pas une minute de moins. Soyez conscients que vos actes pourront changer le cours de l'histoire. »

Lily murmura : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Que devons-nous faire ?

- Je ne sais pas, tout cela devient mystérieux. »

Le sol était humide, ils virent des traces de pas et décidèrent de les suivre. Rapidement, ils aperçurent un habitat plus haut et plus spacieux que les autres situé plus ou moins au centre d'un camp. Ils s'apprêtaient à emprunter un sillon qui menait jusqu'à ce lieu quand deux soldats surgirent en riant de bon cœur. Des légionnaires romains ! Arthur et Lily eurent juste le temps de se dissimuler derrière un tas de foin et se turent le temps que les deux hommes s'éloignent. Les deux jeunes

gens poursuivirent leur chemin, jetant des regards furtifs de tous côtés. Ils arrivèrent devant ce qui devait être la place centrale. Au milieu se trouvaient des cendres refroidies et de gros rondins de bois prévus pour s'asseoir. Des hommes discutaient en buvant du vin. Les jumeaux marchèrent discrètement jusqu'au lieu qu'ils avaient repéré. Ils entrèrent prudemment. Les adolescents se trouvaient devant ce qui paraissait être une armurerie. L'espace était rempli d'armes plus dangereuses les unes que les autres. Soudain, le garçon s'exclama : « Regarde ça, petite sœur, un vrai travail d'artiste ! » Il était ébahi. L'objet en question était un glaive sculpté dans de l'or. Le pommeau était en bois et en métal. Il y avait également des épées, des flèches... Un lourd silence mêlé d'angoisse s'abattit dans la pièce. A l'extérieur, trônait une catapulte...

Arthur avait étudié bon nombre de cartes pendant son année d'études en faculté d'histoire. Il crut reconnaître les lieux.

« Oh ! Je n'y crois pas ! C'est génial ! s'exclama-t-il sur un ton enthousiaste. Nous avons remonté le temps. La bataille qui se prépare est celle d'Alésia. Jules César va vaincre Vercingétorix.

- Vercingétorix, c'est le type avec les cheveux longs dont tu as un portrait dans ton livre d'histoire ?

- Oui.

- Et... Euh... Que s'est-il passé précisément à Alésia ?

- Lily, tu me désespères, déclara-t-il en soupirant. Nous sommes en 52 avant Jésus Christ. La bataille d'Alésia est l'un des affronts les plus célèbres que la Gaule ait connu. Elle a opposé le plus grand conquérant romain : Jules César à un simple chef de clan gaulois : Vercingétorix. Ils se sont affrontés. César a été le plus fort et a contraint son adversaire à un état de siège. Durant plusieurs mois, les villageois sont morts de faim tandis que les soldats romains installaient leurs défenses autour du promontoire. César a gagné la bataille

finale et Vercingétorix a été arrêté, conduit à Rome et prisonnier avant d'être exécuté.

- Mais ce n'est pas juste pour les Gaulois. Nous pouvons empêcher une immense injustice de se produire et... »

Lily ne put terminer sa phrase car des soldats firent irruption. Les deux jeunes décidèrent de se cacher et d'attendre la nuit pour rejoindre le rang des Gaulois dans l'oppidum. Il fallait les contacter et leur raconter la suite des événements... Les pauvres Gaulois ne devaient pas se jeter dans la gueule du loup. Ils avaient besoin urgemment de renforts.

Quand la nuit fut tombée, Arthur conseilla à sa sœur :  
« Avançons prudemment. »

Après une heure de marche, ils découvrirent les lieux, ils ne s'étonnèrent pas que les vainqueurs soient les Romains. Une pauvre muraille de bois séparait les Romains des Gaulois. Le siège avait commencé. Toutefois, les deux jeunes espéraient changer le cours des événements.

Ils attendirent que les légionnaires romains s'éloignent et ils coururent vers la muraille de pacotille. Ils crièrent au secours. Les Gaulois, surpris, leur ouvrirent la porte. Bizarrement, ils parvenaient à communiquer. Ces deux jeunes gens ne représentaient pas une menace... Les Gaulois, intrigués par la tenue vestimentaire des nouveaux arrivants, les arrêtrèrent aussitôt pour les conduire dans une pièce en vue d'un interrogatoire. Lily et Arthur purent constater que les hommes étaient affamés. Tous étaient maigres. Certains lustrèrent leurs torques, d'autres se préparaient au combat en revêtant cottes de mailles et casques avec protège-oreilles...

Ils furent emmenés devant un chef gaulois moustachu. Le chef gaulois. Vercingétorix lui-même !

« Qui êtes-vous ? demanda le redoutable guerrier des Arvernes.

- Nous ne sommes ni Romains, ni Gaulois, monsieur. » commença Lily.

Arthur prit le relais et essaya d'expliquer ce qui allait se dérouler en se souvenant de ses cours d'histoire et en les détaillant. Vercingétorix les prit pour des fous. Arthur et Lily avaient beau se débattre et assurer qu'ils déclaraient la vérité, rien n'y faisait ! On les saisit par le bras et on les traîna de force dans une pièce sombre et humide. Les deux jeunes étaient désespérés. Que pouvaient-ils faire pour sortir de cette situation et sauver les Gaulois du péril qui les guettait ?

Arthur entendit alors un verrou cliqueter et des pas lents. Un vieil homme courbé sur sa canne, vêtu d'une tunique blanche arriva. Le peu de lumière qui filtrait dans la cellule permettait de voir les profonds sillons tracés par le temps sur son visage. L'homme avait des yeux bleus, très clairs, presque blancs. Il était probablement aveugle. Il prit la parole d'une voix emplie de sagesse.

« Les dieux m'ont prévenu de votre arrivée. Ils m'ont dit que vous feriez tout pour sauver les Gaulois. Mais ils m'ont aussi signalé que notre peuple était voué à l'échec. Ils ont également ajouté que si vous persévériez dans cette voie, vous seriez aussi détruits.

- Ne vous inquiétez pas ! Il ne peut rien nous arriver. » dit Arthur.

Mais rien n'était moins sûr... À cet instant-là, ils ne furent plus maîtres de leurs pensées et de leur corps. Le sage était en train de prier. Mais il était trop tard, le temps s'était écoulé. La tête d'Arthur se mit à tourner si bien qu'il crut se trouver au beau milieu de l'œil d'une tornade. La sensation était insupportable. Il dut fermer les yeux. Lily était dans le même état que son frère : au bord du malaise.

Rapidement, Lily et Arthur se sentirent mieux, ils se regardèrent, éberlués. Arthur était assis un peu plus bas, pas

très loin d'un quai. Le ciel était d'un gris inquiétant. Il faisait froid et une pluie intense s'abattait avec force sur le sol boueux. Autour d'eux, de longs bâtiments construits avec des pierres grises et du béton s'élevaient. Certains étaient surmontés de cheminées. Plus loin, en contrebas, des hommes qui portaient un uniforme attendaient quelque chose.

Les jumeaux observèrent alors discrètement la scène. Ils virent un train arriver. « Steh auf ! (Debout !) », s'écrièrent des hommes à la voix grave. Des Allemands ordonnèrent aux passagers de sortir. Comme certains restaient dans les wagons, l'un des soldats entra pour les faire sortir. Il y eut un bruit sec et une femme courut rejoindre les autres passagers. Deux files se formèrent : l'une n'était constituée que d'hommes jeunes, l'air en bonne santé. L'autre rassemblait les autres hommes, les femmes, les enfants et les personnes âgées. La terreur tordit le ventre de Lily et d'Arthur : ils avaient reconnu ce paysage, ils avaient reconnu les bâtiments aux hautes cheminées, ils les avaient vus en photos et en vidéos. Arthur voulut s'approcher, sa sœur le retint.

« Non, Arthur, attends !

- Oui je sais, répondit-il, il y a des SS partout, nous devons être prudents. »

Soudain, des mains puissantes et sans pitié se saisirent des deux adolescents qui rejoignirent l'une des files. Ils furent conduits dans le camp d'Auschwitz-Birkenau. De nombreuses personnes s'y trouvaient déjà. Elles avaient toutes les yeux braqués sur les nouveaux arrivants. Toutes étaient paralysées par l'horreur et la terreur. Personne ne bougeait. Les individus qui les regardaient étaient maigres et extrêmement pâles. Leurs vêtements étaient en lambeaux. Les jumeaux ne pouvaient imaginer ce que ces pauvres gens avaient dû subir ; en revanche, leur expression en disait long. Arthur et Lily se laissèrent entraîner vers les bâtiments aux cheminées, puis changèrent de direction et se dirigèrent vers les chambres à

gaz, là où la mort attendait ceux qui, inoffensifs, avaient eu la malchance d'être Juifs. Devant l'entrée, le groupe patientait, persuadé que les SS allaient leur laisser le luxe de se laver pour la première fois depuis des jours. Tout avait été mis en place pour que les déportés croient que des douches étaient mises à leur disposition. Arthur et Lily devaient absolument les avertir du sort qui leur serait réservé. Mais comment fuir ? Que faire avec toute cette surveillance et ces barbelés qui entouraient le camp ? Il fallait agir et vite !

Les jumeaux avaient beau réfléchir, ils ne trouvaient pas de solution. Comment allaient-ils éviter cette ignominie ? C'était sans compter sur la rapidité des nazis chargés de faire rentrer les déportés dans la chambre à gaz. Lily et Arthur essayèrent de formuler quelques mots en anglais : dans ces funestes circonstances, ils ne se souvenaient pas de la langue allemande. L'eau ne coulait pas. Peu à peu, le silence s'établit. Lily et Arthur se regardaient fixement, persuadés que leur dernière heure était arrivée. Ils se prirent la main. Puis, le gaz se mit à sortir du plafond. Des hurlements retentirent, plus effroyables les uns que les autres. Quelques personnes se poussaient violemment, d'autres martelaient la porte. Les premières victimes tombaient. Des cadavres gisaient par terre. Nos héros commençaient à suffoquer... Le malaise grandissait. Tout devint noir. Ils sentirent un souffle froid les traverser.

Soudain, étrangement, Lily ne se sentait plus aussi faible. Elle réalisa qu'elle respirait, qu'elle était en vie, elle avait de l'espace autour d'elle. Elle ouvrit les yeux, Arthur était à ses côtés, ébahi. Le jeune homme regarda sa sœur, celle-ci évitait soigneusement son regard pour cacher ses larmes. Elle n'avait jamais voulu montrer ses faiblesses et encore moins à son frère. Mais ils devaient parler des événements qu'ils venaient de vivre. C'était terrible. Jamais ils n'auraient dû assister à cela...

« Tu... tu crois qu'on aurait pu les sauver... tous ces gens ? bredouilla-t-elle en se retenant d'éclater en sanglots.

- Je n'en sais rien... hésita Arthur. Tous ces cadavres... »

Arthur avait les yeux embués. Il renifla.

« On aurait dû faire quelque chose, je le sais, au lieu de paniquer, de laisser les événements prendre le dessus. On aurait dû agir plus vite et plus efficacement. »

Son ton avait changé, le chagrin laissa place à la colère. Une voix se fit entendre : celle de l'audioguide. La piste treize était en route.

« Je croyais que la batterie était déchargée », souffla Arthur étonné.

« Vous avez une dernière chance. Vous vous trouvez dans le futur, en l'an 2500. Les Terriens vont tous périr si vous n'intervenez pas. Faites vite, vous avez peu de temps. »

Lily et Arthur regardèrent autour d'eux et découvrirent une époque inconnue et un lieu indéterminé. Arthur se releva, il aida Lily à se redresser. Au loin, ils apercevaient une ville conçue de verre et d'acier, ils décidèrent de s'y rendre.

« Allez, viens. Tâchons de découvrir ce que nous avons à faire ici et surtout réussissons-le. Je ne veux plus jamais connaître un tel échec. »

Les jumeaux se mirent en route. Lily marchait d'un pas hésitant, elle n'était pas rassurée. Tout à coup, Arthur entendit un bruit. Il tendit l'oreille et les jumeaux s'avancèrent dans cette direction. Une voix devint de plus en plus nette. Ce qu'ils virent leur glaça le sang : des enfants jouaient en rythme comme une voix sortie de nulle part le leur intimait. Ils atteignirent le premier enfant : une petite fille sans couleur qui jouait à sauter à la corde en regardant dans le vide.

« Bonjour, jeune fille, où sommes-nous ? l'interrogea Arthur.

- Allez au bureau de contrôle, répondit-elle d'une voix métallique en continuant à jouer.
- Et où se trouve-t-il ? demanda Lily.
- Au centre de la ville.
- Merci. » ajouta Lily.

Les jumeaux partirent donc en direction du centre de la ville. La petite fille arrêta son jeu, posa sa corde à sauter par terre et d'une démarche robotique regagna sa maison. La mine renfrognée, elle ressortit avec un téléphone à la main et dit en appuyant sur un bouton rouge :

« Deux personnes non identifiées marchent en direction du centre. »

Lily et Arthur l'observèrent, dubitatifs et reprirent leur chemin. Arrivés, dans le centre, une foule de personnes marchaient dans la même direction qu'eux.

« On fait comme tous ces gens ? questionna Lily.

- Oui, je crois qu'on n'a pas le choix. »

Tous les deux prirent un visage inexpressif. Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent enfin à destination. Devant eux, se dressait un immeuble immense écarlate. Les jumeaux entrèrent à la suite de beaucoup de personnes et allèrent se placer dans une file pour prendre un ticket.

« Je ne me sens pas bien, murmura Lily, que va-t-il se passer ?

- Chut ! On va se faire remarquer. » rétorqua sèchement Arthur.

Une fois que toutes les personnes furent passées devant eux, une voix venue de nulle part leur communiqua :

« Quelle est la raison de votre visite ?

- Euh...

- Alors ?

- ...

- Gardes ! Ce sont des intrus. »

Les jumeaux s'enfuirent à la vitesse d'une fusée avec deux gardes - des robots - sur leurs talons. Ils sortirent du bâtiment et coururent aussi vite que possible dans un dédale de ruelles dont ils ne voyaient pas la fin. Après avoir semé les gardes, ils débouchèrent dans une rue où se trouvait une jeune fille d'environ une quinzaine d'années. Elle les observa et remarqua l'air apeuré des visiteurs. Elle ordonna à Arthur et à Lily de la suivre. Ils entrèrent dans une maison et se retrouvèrent dans une pièce dans l'obscurité.

« Bonjour, je m'appelle Maya, précisa la jeune fille.

- Pourquoi nous as-tu conduits ici ? questionna Arthur.

- Parce que je sens que vous n'êtes pas contrôlés par la puce électronique.

- Par quoi ? demanda Arthur avec des yeux exorbités.

- Vous n'êtes pas du coin. Bon... Pour faire court, toutes les personnes de cette ville et des autres villes sont contrôlées par une puce programmée par l'Ombre. Certains de mes complices et moi-même avons eu la chance d'éviter qu'on nous implante cette puce mais maintenant nous sommes traqués car libres et dangereux pour l'Ombre qui est au pouvoir, expliqua Maya.

- Alors, si je comprends bien, tu es aussi poursuivie par les gardes, résuma Lily.

- Oui. Méfions-nous, l'Ombre peut surgir à tout moment comme ses gardes. » murmura Maya.

Trop tard. Elle avait à peine terminé sa phrase que des portes claquèrent, des feux tels des projecteurs s'allumèrent avec une lumière rougeâtre. Des hommes armés entrèrent, se dirigèrent vers le trio. Ils assommèrent avec leurs bras mécaniques les jumeaux et Maya.

Arthur se réveilla le premier dans une cage. A ses côtés, il aperçut Lily et Maya. Il les secoua.

« Que s'est-il passé ? demanda Lily.

- On nous a assommés, répondit Maya.

- Que l'on m'apporte les prisonniers ! » cria une voix.

La cage se mit à rouler pour entrer dans une lumière tamisée. Des gardes équipés avec des sortes de pistolets se tenaient immobiles tout autour de la pièce. Ils regardaient droit devant eux.

« Alors, Maya ? Finie la liberté... Jeunes gens, que venez-vous faire ici ? »

Ils furent conduits devant un trône gigantesque. Une Ombre aux yeux rougeâtres les observait.

« Alors ? répéta l'Ombre. Je vais vous faire sortir de la cage et vous allez parler. Gardes ! »

Ils furent obligés de s'agenouiller devant celle qui régnait avec une main de fer.

« Nous venons de loin. dit Arthur.

- Continue, jeune homme.

- Désactivez les puces. Rendez leur liberté aux Terriens ! »

L'Ombre se mit à rire, avec un rire saccadé, effrayant.

« Tu oses t'adresser à moi sur ce ton et me donner des ordres. Pour qui te prends-tu ? Vous allez tous périr. »

Lily fut conduite devant l'Ombre qui se saisit d'un glaive, le même que celui qui figurait dans l'armurerie des Gaulois. La lame allait s'abattre sur Lily quand Arthur se précipita sur elle, la poussa violemment. Elle s'effondra sur le sol en se cognant le bras. L'Ombre, furieuse, atteignit Lily lors de sa seconde tentative. Une plaie au niveau du cœur saignait abondamment. Arthur versa alors une larme de désespoir. A ce moment, une lumière aveuglante envahit la pièce. L'ombre se mit à rétrécir, elle n'était plus qu'un point rouge et elle disparut. Les robots furent neutralisés par un court-circuit. La puissance de l'amour d'Arthur pour sa sœur avait détruit ceux qui opprimaient les Terriens.

Un halo lumineux, semblable à celui du British Museum, apparut. Il aspira les jumeaux. Les deux adolescents

retrouvèrent leurs esprits à Brighton. Ils étaient devant le Pavillon Royal, célèbre dans le monde entier pour son architecture indienne. Ils aperçurent les immenses coupoles en stuc ainsi qu'une dizaine de minarets qui brillaient d'une lumière orangée sous le soleil couchant. Sur le devant du bâtiment, on pouvait voir une avancée rectangulaire qui servait d'entrée principale. Elle était soutenue par plusieurs frêles colonnes finement sculptées. Tout autour du monument, le jardin se vidait des touristes et des quelques mouettes venues en exploratrices. Un homme s'apprêtait à fermer la boutique de souvenirs située sur leur droite. Les deux jeunes gens en déduisirent qu'il devait être environ dix-huit heures. Une brise légère effleura leur peau.

L'audioguide se mit une dernière fois en route :

« Bravo ! Vous avez accompli avec succès votre mission. Maya et ses amis pourront rendre leur humanité aux Terriens. »

À ce moment, l'audioguide se volatilisa.

« Quel voyage dans le temps incroyable ! s'exclama Lily. Aïe, mon bras... »

- Ce n'est rien lui dit Arthur, tu t'es blessée lors de ta chute quand je t'ai poussée. Bientôt, nous serons à la maison. Je pourrai te soigner. Nous n'avons pas pu changer le passé mais au moins l'avenir ne sera pas catastrophique. »

Les deux adolescents se dirigèrent vers leur domicile en titubant, encore secoués par leurs aventures récentes. Ils passèrent devant un magasin et remarquèrent que le journal du jour était daté du 5 août. Ils semblaient s'être éclipsés huit jours. Huit jours seulement. Huit jours pendant lesquels ils avaient vécu une odyssée temporelle inoubliable. Arrivés au coin de leur rue, ils observèrent deux voitures de police garées devant chez eux. Une femme sanglotait dans les bras d'un officier pendant qu'un homme - son mari - restait les yeux perdus dans le vide, assis sur les marches du perron. Leurs

yeux étaient cernés, ils n'avaient certainement pas dormi depuis un certain temps ; l'un et l'autre paraissaient désespérés. Arthur et Lily avancèrent prudemment, redoutant la réaction de leurs parents et des policiers à qui ils devaient une excuse valable pour expliquer leur absence ainsi que la blessure de Lily.

La nuit promettait d'être intense en événements, mais ils commençaient à en avoir l'habitude...

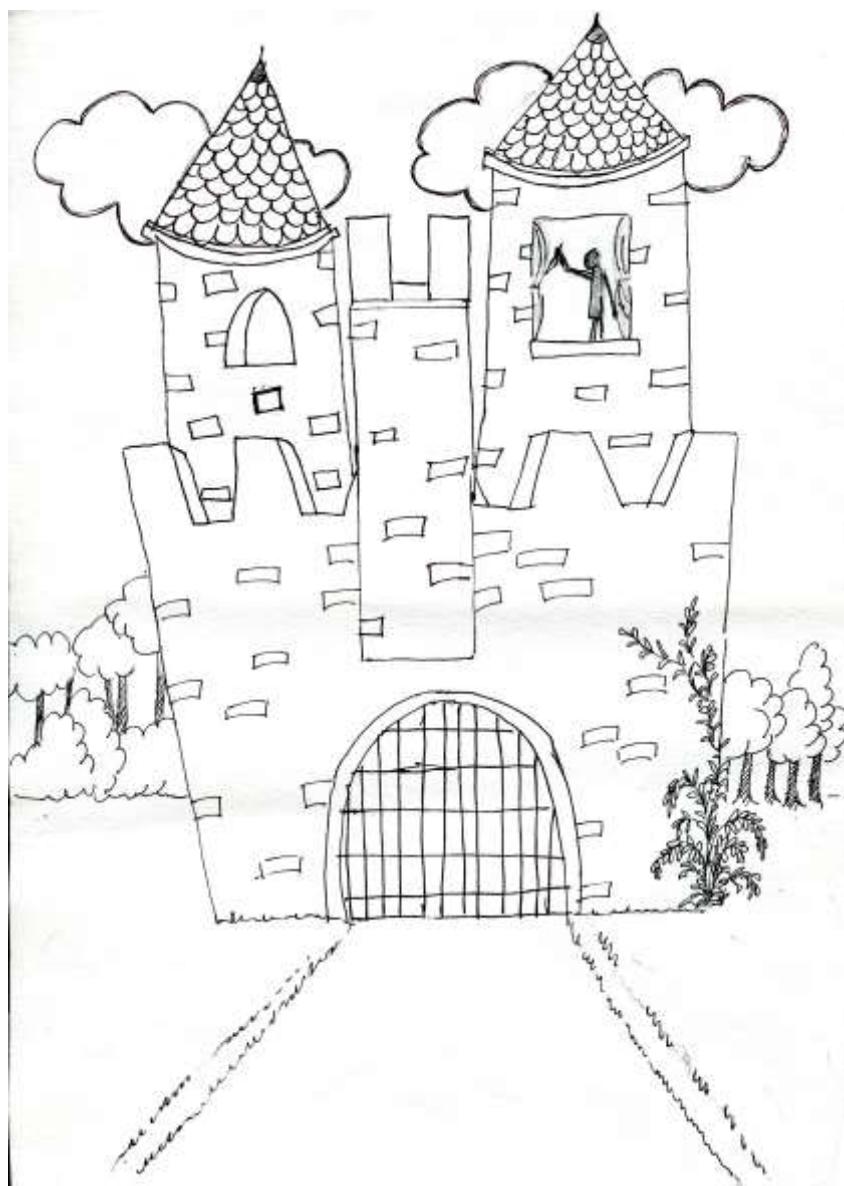


9

## Lui et nous

atelier de 6<sup>ème</sup>/5<sup>ème</sup> – collège Saint Michel







## Lui et nous

Thomas était sur le quai de la gare de Veules-sur-Rose, une petite bourgade du fin fond de la Bretagne, et attendait seul. Le train venait de repartir. Cette année-là, il avait été invité à passer un mois chez ses cousins et, depuis de longues semaines, il pensait à ce moment de retrouvailles. Il s'inquiéta pourtant de ne voir aucune silhouette familière à l'horizon. L'avaient-ils oublié ? Était-ce la bonne heure ? Le bon jour ? La gare était maintenant complètement déserte à l'exception d'un clochard affalé sur un banc et qui semblait cuver son vin.

Une légère angoisse s'empara de Thomas. Pour tromper son ennui, il s'assit et prit le dernier Douglass Wine. Le roman de l'écrivain s'intitulait *Une bouteille à la mer*. Le titre pour le moins banal ne l'avait pas trop inspiré, mais comme Sophie, sa meilleure amie lui avait affirmé que c'était génial, alors il se dit que c'était le moment propice pour entamer la lecture. À peine avait-il lu la première ligne qu'un brouhaha troubla le silence de la gare.

« Salut Thomas, s'exclamèrent trois voix en même temps. Désolés de t'avoir fait attendre. Papa a été retenu par son travail. Viens, donne-nous tes sacs.

- C'est super de vous retrouver tous. Je commençais à m'inquiéter et à avoir très chaud. Ouf ! »

Capucine et Gaspard déposèrent sur chacune de ses joues un gros baiser sonore et l'entraînèrent vers la voiture de leur père.

« Bonjour, mon neveu. Excuse-moi de t'avoir fait attendre. J'ai été retenu par un client. Tiens, qu'est-ce que tu es en train de lire ? Est-ce que je peux jeter un coup d'œil à ton bouquin. Toi, tu as de bons réflexes. Toi, tu lis, au moins ! N'est-ce pas les enfants ? Prenez exemple sur votre cousin.

- Ouais, ouais, on t'entend papa.

- Bref, je vois que je parle dans le vide. Allez tout le monde dans la voiture. En route pour la maison. »

À peine avaient-ils franchi le portail du parc, qu'ils aperçurent le chien qui sortait en trombe de la mer pour les accueillir par des aboiements joyeux tout en s'ébrouant.

« Salut vieux, tu as bien grossi depuis l'année dernière. Il va falloir faire davantage d'exercices. Les petits bains en bord de plage ne suffisent plus pour te remettre en forme. Avec nous trois, tu vas retrouver une forme olympique. Va te secouer plus loin. Tu me mouilles. » lui souffla Thomas à l'oreille.

Les enfants s'engagèrent à l'intérieur de la maison. Thomas embrassa sa tante qui l'attendait dans l'embrasement de la porte de la cuisine.

« Allez prendre votre douche les enfants, et venez dîner. » leur dit-elle.

Thomas monta à l'étage en compagnie de ses deux cousins. Ils se mirent à chahuter sur les lits, à faire une bataille de polochons. Au bout d'un moment, complètement éreintés, ils se décidèrent enfin à prendre leur douche. Ils enfilèrent leur pyjama et descendirent à la salle à manger pour dévorer le succulent dîner que la tante avait préparé pour fêter la venue de son neveu chéri. C'était toujours un moment agréable pour Thomas de se retrouver à cette table, avec ses cousins, son oncle et sa tante. De plus, la grande baie vitrée qui ouvrait sur un bord de mer donnait l'impression de pouvoir s'évader à tout moment. Chaque année, il appréciait de retrouver cette ambiance chaleureuse, conviviale, et en même temps ouverte

sur l'extérieur. La discussion s'anima ce soir-là. Chacun allait de son idée pour proposer des activités géniales pour le lendemain. Au bout d'une heure, il fut décidé qu'on partirait en randonnée à vélo le long de la côte. Les bâillements de chacun mirent fin aux échanges et on alla se coucher.

Le lendemain matin à huit heures, une cloche sonna du bas pour prévenir que le petit déjeuner était prêt. Les trois enfants accoururent et le savourèrent. Oncle Jean proposa aux enfants d'aller se baigner avant de faire leur périple à vélo.

« Grand plongeon dans les eaux bleues. Allez, tous au fond du jardin sur le ponton. » cria Jean à ses enfants et à son neveu.

Gaspard, le plus espiègle de la famille, s'écria tout à coup :

« Le dernier à l'eau est une poule mouillée ! »

Les trois enfants se mirent à courir à toute vitesse et Capucine, la moins alerte, à cause de son embonpoint naissant, se lamenta :

« C'est pas juste ! C'est toujours moi qui perds !

- Alors c'est toi la poule mouillée ! lança son frère d'un air moqueur

- Même pas vrai. En plus tu as triché !

- Stop ! intervint Thomas. Arrêtez de vous disputer ! »

Alors que les enfants s'ébattaient dans l'eau, Jean et sa femme étaient confortablement installés sur le ponton en train de siroter une citronnade tout en lisant des magazines.

Cette fois c'était Thomas qui taquinait sa cousine en lui attrapant les pieds pour la faire couler. Elle allait se venger en lui envoyant le ballon sur la tête quand son regard fut attiré par une bouteille d'une taille imposante qui flottait non loin du groupe.

« Regardez ! cria-t-elle en pointant son index vers cette chose insolite en cet endroit. Regardez, c'est vraiment bizarre. » Les

deux garçons se retournèrent et virent effectivement la bouteille. D'un coup de crawl, Thomas s'en empara.

« Il y a quelque chose à l'intérieur ! s'exclama-t-il.

- Fais voir, ordonna Capucine.

- Attends, allons sur la plage pour voir ce qu'il y a à l'intérieur. »

Ils revinrent tous trois à la brasse aussi vite qu'ils le purent tant leur curiosité était grande. Le père observait discrètement la scène, sans mot dire, derrière ses lunettes noires.

« Ouvre, ouvre, s'impatienta Capucine, en essayant d'arracher la bouteille des mains de Thomas.

- Calme-toi, je vais la donner à Gaspard. »

La curiosité était à son comble quand les trois têtes se penchèrent sur cette mystérieuse bouteille. Très délicatement, Gaspard la saisit, essaya de retirer le bouchon qui marqua une résistance pendant quelques instants, essuya la bouteille avec sa serviette de bain et, très délicatement, essaya avec son petit doigt de faire glisser le message vers le goulot. Après plusieurs manipulations, le mot enroulé sur lui-même était enfin à l'air libre.

« Lis ! Lis ! hurla Capucine.

- Tais-toi, imbécile, tu es insupportable, s'énerva Gaspard.

- Tiens, lis, Thomas. »

Ils se resserrèrent pour ne rien perdre de ce qu'ils allaient entendre. D'une voix la plus audible possible, Thomas lut le fameux message.

*Je suis prisonnier sur l'île des Pins. J'ai faim, j'ai soif. Venez me délivrer. J'ai fait naufrage avec mon bateau sur cette île. Aidez- moi. Martin Queen.*

Les enfants restèrent un moment sans parler, abasourdis. Que voulait dire ce message ? Était-ce une plaisanterie ? Un homme était-il réellement en danger ? Dans ce cas, il fallait

agir très rapidement et oublier la randonnée à vélo. Gaspard et Capucine précisèrent alors à leur cousin que l'île des Pins était située à deux kilomètres de la côte, juste devant eux. Les parents, indifférents, semble-t-il, à tout ce qui se passait, étaient plongés dans leur livre et donnaient l'impression de ne pas vouloir être dérangés.

« Parle moins fort, chuchota Gaspard à Capucine.

- Je fais bien comme je veux, répliqua-t-elle.

- Arrêtez de vous disputer, s'énerva Thomas.

- Vous pensez qu'il y a vraiment quelqu'un en danger sur l'île ? murmura Capucine.

- Je ne sais pas, dit alors Gaspard, tout ça c'est étonnant.

- Moi, je pense que oui, répliqua Thomas.

- Mais comment veux-tu qu'on y aille ? Je sais que ce n'est pas très loin, mais pas à la nage quand même ! » s'exclama Gaspard. Alors, un silence s'installa. Chacun réfléchissait à une solution.

Tout à coup, Thomas se leva d'un bond, prit un air très inspiré et déclara à la petite assemblée :

« On partira avec le bateau de votre père.

- T'es fou ! Sans les parents ? C'est de la folie, répliqua Capucine, d'un autre côté, papa dit toujours qu'il faut aider les gens en détresse. Pas vrai, Gaspard ? On ne peut pas partir en douce avec le bateau. Allons tout de suite en parler à papa et maman.

- Oh, mais c'est que c'est encore le bébé de ses parents, hein ! rigola Gaspard.

- Toi, ça va ! Quand on est chez papy et mamie, il faut appeler maman, matin, midi et soir. Alors ? Hein ! riposta Capucine.

Elle était plutôt fière, elle avait réussi à faire taire son petit frère.

- Alors, comme ça, on appelle maman trois fois par jour ? pouffa Thomas.

- Bon arrête de l'embêter, Thomas, répliqua Capucine qui prit soudainement la défense de son frère, toi aussi tu envoies des SMS à tes parents toutes les cinq minutes avec ton portable qui ne devait soi-disant servir qu'à les prévenir en cas de problème, et, en plus quand ils ne te répondent pas dans les deux secondes, tu paniques, donc tais-toi.

- Ah, mais c'est qu'il nous cache des choses, hein ! » ironisa Gaspard.

A ce moment- là, Thomas se demanda comment sa cousine l'avait su. L'épiait-elle donc ?

« Pas de temps à perdre. Il faut aller tout raconter aux parents », dit Capucine en insistant bien sur le dernier mot.

Le petit groupe s'avança tout doucement vers le couple, à demi assoupi au soleil. Les enfants se mirent tous à parler en même temps tant l'excitation était forte. Au début, Dominique et Jean ne semblaient rien comprendre à ce que les enfants racontaient. Ils furent toutefois surpris d'entendre parler de découverte d'une bouteille à la mer et d'un appel au secours d'un mystérieux Martin Queen. Ils demandèrent le silence. Thomas fut désigné pour expliquer la situation. Ce dernier leur dit que le petit groupe envisageait de se rendre sur l'île des Pins avec le bateau de la famille, d'emporter une tente et de séjourner quelque temps là-bas pour éclaircir ce mystère. Les parents commencèrent par froncer les sourcils. C'était mauvais signe. Les jeunes voyaient déjà leur projet anéanti lorsque Jean, contre toute attente, leur dit qu'il serait d'accord s'ils étaient capables de s'organiser et de prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer leur sécurité. C'était donc à eux de voir et de prouver qu'ils avaient assez de maturité pour mettre leur projet à exécution. Jean eut à peine terminé de parler que les trois enfants s'étaient déjà enfermés dans la chambre de Gaspard pour mettre au point leur projet d'escapade.

Après deux heures de palabres et de prises de décisions concrètes, les cousins parvinrent à décider Jean et Dominique de les laisser partir. Les enfants avaient su prouver leur sens de l'organisation dans les moindres détails, en étalant la tente, les sacs de couchage, les lampes frontales, la nourriture, les habits de rechange, les gilets de sauvetage, les opinels, les jumelles... Junior, bien sûr, allait être de la partie pour assurer la sécurité de chacun.

Ils attendirent le début d'après-midi pour mettre à exécution leur projet. Tout fut jeté en vrac dans le bateau familial qui était arrimé au ponton en bout de jardin. Capucine était chargée de ranger tout ce matériel lancé à la volée. Enfin, tout fut prêt. Les trois cousins et le frétilant Junior embarquèrent. Après avoir embrassé Dominique et Jean et écouté attentivement les ultimes recommandations, ils prirent la mer.

Le voyage fut court. Après une vingtaine de minutes de navigation, les enfants jetèrent l'ancre à quelques encablures de la côte sauvage. Ils prirent leur petite chaloupe pour se rendre sur la fameuse terre de l'île des Pins. Les abords leur parurent immédiatement inquiétants. Une forêt de pins entourait un château-fort complètement délabré qui s'imposait au sommet d'une colline. L'endroit était plutôt sinistre. L'élan enthousiaste du départ fut très rapidement mis à mal. Les enfants installèrent leur matériel de camping et montèrent les tentes. Seule Capucine, insouciante, se mit à crier :  
« Oh ! Hé ! Le prisonnier de l'île des Pins ! On est là. On va te délivrer ! »

L'écho répéta plusieurs fois son appel mais aucune réponse ne se fit entendre. Elle se demandait bien pourquoi l'homme ne lui répondait pas. Thomas passa la main dans les cheveux de sa cousine et lui souffla que l'île était grande et qu'elle n'avait sûrement pas crié assez fort. Elle s'apprêtait à recommencer en intensifiant le volume quand Gaspard lui dit

qu'elle allait abîmer sa voix mais également leurs oreilles. Capucine n'insista pas.

Une fois les tentes montées et les installations mises en place, ils décidèrent de ne pas entreprendre de recherches, car l'heure était déjà bien avancée. Il était plus raisonnable de prendre un bon pique-nique, de se détendre autour d'un feu de camp. Il fallait garder toute son énergie pour les recherches du lendemain. La soirée se passa délicieusement bien. Le spectacle qui s'offrait à eux valait tous les déplacements : la mer dans laquelle un soleil couchant se noyait offrait bien des images à leur imagination : un gigantesque brasier terrestre, ou bien la fournaise de l'enfer. Il était certain que leur aventure allait s'inscrire dans ce cadre fantastique. La nuit et le froid les tirèrent tout à coup de leur douce torpeur. Il fallait aller se coucher. Ils ramassèrent rapidement les quelques ustensiles qui traînaient autour d'eux et se blottirent dans la tente.

« Il fait froid, rouspéta Gaspard. Je préférerais être dans mon lit.

- Moi aussi.

- En plus, continua Thomas, il fait tout noir.

- Allume ta lampe torche, s'il te plaît, Thomas », demanda Capucine.

La lumière apparut.

« Je veux dormir, dit Gaspard en train de bâiller.

- J'ai entendu un bruit ! s'exclama Capucine

- Sûrement une grenouille, répliqua son cousin

- Non, c'est une sorte de sifflement.

- Alors c'est le vent. Bonne nuit. »

La lumière s'éteignit et les deux garçons s'endormirent.

« Si seulement les parents étaient là... » chuchota Capucine.

Heureusement, la présence de Junior la réconfortait. Et elle sombra à son tour dans le sommeil.

Le lendemain, tous furent réveillés de bonne heure tant était grande l'impatience de découvrir les lieux, mais surtout celui qui y était retenu. Après un bon petit-déjeuner, ils partirent en file indienne vers ce qui leur semblait un château abandonné.

« On va sûrement rencontrer plein d'animaux : des hermines, des renards, des belettes et même des loups ! s'exclama Capucine.

- Oh, oui. J'entends le loup, le renard et la belette. J'entends le loup et le renard chanter. C'est dans dix ans, je m'en irai... » se mit à chantonner Thomas amusé.

Les enfants rigolèrent. Ils prirent ensuite un sentier dans une forêt assez touffue. Après quelques minutes de marche, le château qu'ils avaient repéré de loin s'imposait à eux. L'endroit leur sembla désert et même inhospitalier. Il n'y avait rien, mis à part cette construction médiévale qui commençait à tomber en ruine, et qui devait être à l'abandon depuis très longtemps. Du lierre envahissait les murs. Des centaines d'arbres entouraient le château. La végétation avait repris ses droits au fil des années. Au grand malheur de tous, il y avait beaucoup d'orties et de ronces. A chaque fois que Capucine marchait dedans, elle poussait un petit cri aigu et à chaque fois, Gaspard la disputait.

Puis, ils avancèrent un bon moment en gardant le silence. Ils ne savaient quoi penser de la situation dans laquelle ils se trouvaient actuellement. Tout à coup, Capucine poussa à nouveau un cri, cette fois-ci très rauque qui fit fuir les nombreux oiseaux posés sur les branches. Elle prit les bras des deux garçons et les serra très fort. Son frère chuchota :

« Pourquoi as-tu crié ?

- J'ai vu quelqu'un dans l'embrasure de la porte du château.

- Mais n'importe quoi, répliqua son frère, en regardant fixement là où sa sœur pointait du doigt.

- Mais si, je te le jure !...

- Oh, la, la ! Si, je vois... confirma Thomas qui avait pris les jumelles. Je crois que nous nous sommes embringués dans une drôle d'histoire. »

- Pourquoi ? demanda Gaspard.

- Je crois que j'ai vu le prisonnier. Il a un couteau à la main. » répondit Thomas.

Les enfants se mirent à trembler tant ils étaient effrayés.

« Qu'est-ce qu'on fait ? bégaya Capucine.

- On va au château ? demanda Thomas

- Oh oui ! s'exclama le petit Gaspard.

- Vous êtes fous, cria Capucine, c'est dangereux.

- Arrête de faire ta chochette, râla son frère.

- Capucine, tu peux retourner à la tente, lui proposa Thomas.

Et les deux garçons partirent. Capucine les rejoignit.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? questionna Gaspard. Tu es fatigante !

- J'ai trop peur, toute seule ! chuchota Capucine.

- Chut ! dit Thomas. Maintenant plus un bruit. »

Au bout d'un petit moment de marche, la compagnie entra dans le château. Il faisait froid et sombre à l'intérieur. Les enfants inspectèrent toutes les pièces du rez-de-chaussée et ne trouvèrent rien. Ils montèrent alors le grand escalier de pierre qui menait au premier étage. Tout à coup, ils entendirent un cri.

« Il a commis un meurtre ! s'inquiéta Gaspard. Voilà pourquoi il avait un couteau à la main.

- Il va nous tuer ! » paniqua Capucine.

Thomas essaya de les calmer et de les raisonner.

« Peut-être qu'il s'est simplement coupé avec son couteau », suggéra-t-il.

Le garçon n'était toutefois pas convaincu par sa propre réponse. Les enfants n'osaient plus bouger. Ils attendirent une

bonne quinzaine de minutes en silence, tapis dans le noir, le cœur battant.

Tout à coup, Capucine sentit quelqu'un la frôler. Elle chuchota :

« C'est qui ? »

- De quoi parles-tu ? demanda Thomas.

- Quelqu'un est passé à côté de moi.... Je ne sais pas qui c'est... ». Sur ce, Thomas se dépêcha d'allumer sa lampe torche et Gaspard poussa un cri. En effet, il y avait bien une personne devant eux.... Les enfants étaient nez à nez avec le prisonnier. L'homme tenta de s'enfuir mais Thomas le retint par le bras.

Capucine lui prit la jambe et le prisonnier tomba.

« Maintenant voyons qui se cache sous ce masque », déclara Gaspard. Alors que ce dernier s'apprêtait à le lui retirer, l'inconnu se releva d'un bond et s'enfuit.

« Ca va Gaspard ? demanda sa sœur.

- Oui, mais je crois que je connais le prisonnier...

- Pourquoi ? demanda son cousin.

- Eh bien, quand il s'est relevé, j'ai senti son parfum...Je suis incapable de te dire la marque, mais cette odeur m'est familière.

- C'est vraiment bizarre tout ça ! s'exclama Thomas. Je crois qu'il faut quitter les lieux. »

Ils redescendirent rapidement le grand escalier de pierre. Au moment de sortir, ils s'aperçurent que la lourde porte en bois était fermée à clé. Ils furent tous consternés. Alors ils remontèrent à l'étage.

« Regardez ! cria Thomas, la fenêtre de cette chambre est ouverte et un drap descend le long du mur du château.

- Qu'est-ce qui se passe ? On est enfermés, mais une autre personne l'était aussi puisqu'elle s'est enfuie par ce moyen.

- Allez, on descend, dit Gaspard.

- Quoi ! Mais il y a au moins trois mètres de hauteur. T'es fou ! Je ne veux pas rentrer avec une jambe et un bras cassés, se plaignit Capucine.

- Mais non, cramponne-toi bien. Tout ira pour le mieux. Je te le promets. » la rassura son frère.

Capucine finit par obéir. Thomas aussi avait peur mais ne dit rien craignant que son cousin ne se moque de lui. Mais tout ne se passa pas comme prévu.

Gaspard, sûrement à cause du stress, eut une crampe au pied. Il se dit qu'il allait sûrement être handicapé pour la suite des opérations. Toutefois il dépassa son appréhension, ignora sa douleur, enjamba la fenêtre, enlaça ses deux pieds autour du drap et entama sa descente. Capucine le suivit de près, ainsi que Thomas. À mi-hauteur Gaspard fut tétanisé par la peur, mais surtout par la douleur.

« Continue à descendre, s'écria Thomas à Gaspard, je vais glisser sur Capucine. Fais attention, mais dépêche-toi.

- J'y vais. » répondit Gaspard, blême. Il lâcha tout. Il tomba dans un bruit sourd.

« Ca va frérot ? demanda Capucine.

- Non, je me suis fait mal à la cheville. Je me décale. Allez, vas-y Capucine.

Sa sœur tomba à son tour, sans se faire mal. Il en fut de même pour Thomas.

Gaspard était allongé par terre et grimaçait de douleur. Thomas, qui venait de passer son Brevet de secourisme, vit immédiatement qu'il était mal en point et, à l'aide de Capucine, lui confectionna une attelle avec un morceau de drap et des branches. Ils lui confectionnèrent deux béquilles avec des morceaux de bois très solides.

Tout à coup, ils s'aperçurent que le chien qui était entré avec eux dans le château avait pu se libérer et avançait

joyeusement avec l'homme au masque. Junior le léchait, sautait sur lui en lui mordillant les jambes. Les enfants restèrent interloqués pendant quelques secondes. À quelle mascarade assistaient-ils ? Étaient-ils pris dans un songe commun ? Comment expliquer le comportement de Junior, lui qui était là pour assurer leur protection. Il y avait de quoi en perdre la raison.

Alors, l'homme masqué s'avança lentement vers eux. Arrivé à quelques mètres du petit groupe, il leur tourna le dos, s'immobilisa un moment et porta les mains à son visage. Les enfants essayaient de déchiffrer la scène qui s'offrait à eux. Ils comprirent très rapidement qu'il était en train de retirer son masque. A qui allaient-ils être confrontés ? Un silence de mort régnait...

Alors, l'homme se retourna.

Un silence encore plus lourd s'imposa. Les enfants ouvraient et fermaient leur bouche sans pouvoir émettre aucun son. Ils étaient tous en état de complète sidération.

« Jean ! murmura enfin Thomas qui avait retrouvé le premier l'usage de la parole.

- Papa ! murmurèrent le frère et la sœur. »

Jean, devant la stupéfaction des enfants, partit d'un grand éclat de rire et leur dit :

« Les vacances ont été bien pimentées, n'est-ce pas les enfants ? »

Abasourdis mais soulagés, les enfants ne comprenaient rien à la situation, alors Jean s'expliqua :

« Voilà, je m'étais dit qu'il fallait que vous viviez un moment de vacances inoubliable, comme moi j'en vivais quand j'étais petit avec mes cousins et cousines dans le fort que nos parents, oncles et tantes louaient chaque année. Mais je ne savais pas quoi inventer. Alors une idée m'a traversé l'esprit quand je suis allé chercher Thomas à la gare et que j'ai vu le titre du livre qu'il était en train de lire : *Une bouteille à la mer*. À ce moment-là, je me suis dit que je tenais mon idée et que j'allais

vous offrir un souvenir inoubliable. Inoubliable, effectivement, oui. En revanche, agréable, je n'en suis pas certain quand je vois mon pauvre petit Gaspard avec une jambe foulée ou cassée. Excusez-moi, j'ai mené trop loin l'aventure.

- Non, non, on a passé des moments intenses. Mais, on n'aurait jamais pensé que tu aurais pu imaginer cela, s'exclama Gaspard. Je reconnais maintenant ton eau de toilette et je comprends les réactions du chien.

- Tu es un vrai polisson, osa Thomas.

- Trêves de plaisanteries, on rentre tous à la maison. Un bon repas nous attend. On passe toutefois par les urgences pour la jambe de Gaspard. »

Tous s'engouffrèrent dans le bateau, le sourire aux lèvres. Les enfants étaient heureux. La mer dans laquelle un soleil couchant se noyait n'offrait plus d'image à leur imagination, mais un intense bien-être et une irrésistible envie de se reposer.

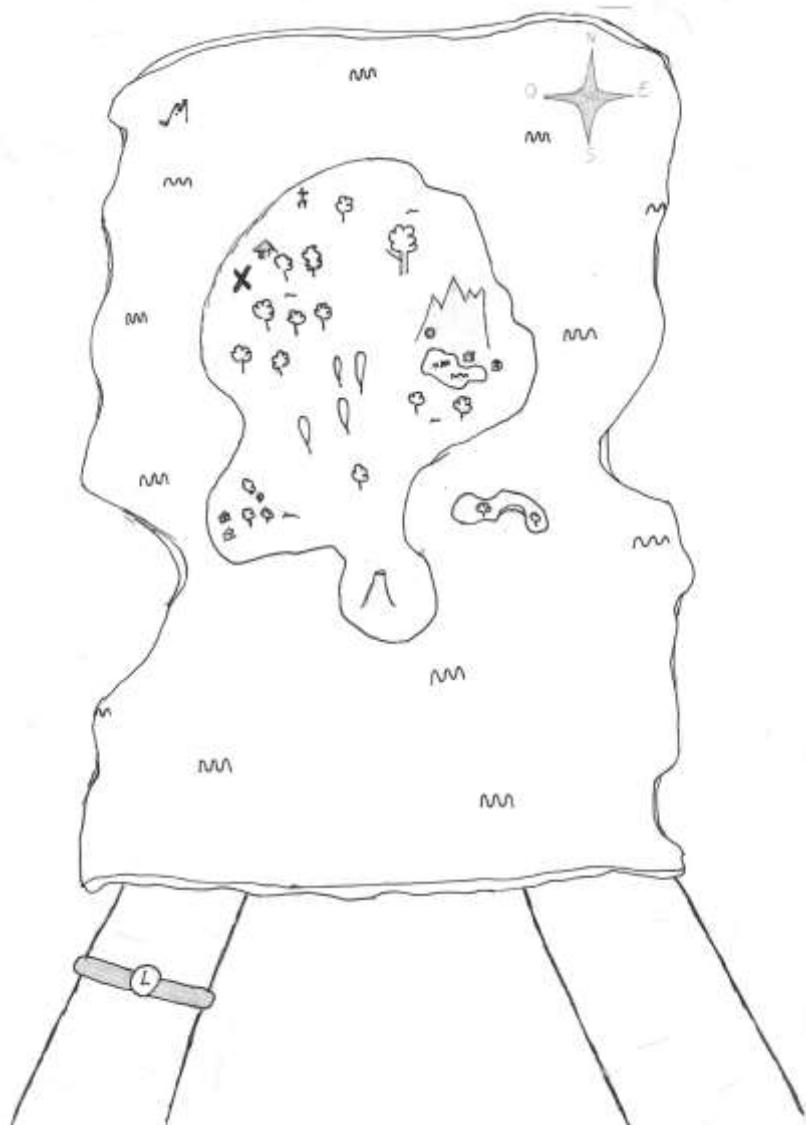


10

**Merci, Carlos !**

classe de 5<sup>ème</sup> 1 - collège Les Hautes Pailles







# Merci, Carlos !

À Amelia Earhart

Il y a un an, désespérée, je jetai une bouteille à la mer. Aujourd'hui, je suis la jeune fille la plus heureuse du monde.

Voici mon histoire !

« Marie, viens, j'ai fini de préparer l'avion, j'avais oublié de te dire qu'on va longer le triangle des Bermudes. Je pense qu'au niveau du carburant ça ira.

– OK, j'arrive. »

Je suis dans un Cessna 172 avec lequel j'ai quitté Cuba, accompagnée d'un instructeur, Jean-Louis. Nous étions partis pour un vol d'agrément... petit à petit notre trajectoire est déviée par des vents forts, et nous nous rapprochons de plus en plus du Triangle des Bermudes.

Soudain, un brouillard dense apparaît. Le moteur lâche et nous perdons de l'altitude. Je commence à paniquer. Jean-Louis, tout en gardant son sang-froid, reprend les commandes. Les instruments de l'avion ne fonctionnent plus, nous nous rapprochons précipitamment de la mer. Puis nous perdons connaissance.

*Avant d'aller au travail, je m'apprête à promener mon chien sur la côte. Il est tôt ce matin, il n'y a encore personne sur les plages de Miami, quand j'appelle Carlos pour le sortir.*

*Merci, Carlos !*

Je me réveille sur une plage, un peu déboussolée. Autour de moi, je ne vois que d'immenses cocotiers et la mer bleu turquoise à perte de vue. Je crois que je rêve éveillée. Je me lève, difficilement, et en regardant ma jambe, je m'aperçois que je suis blessée. Je regarde aux alentours pour me repérer et essayer de trouver Jean-Louis. Des débris de l'avion flottent dans l'écume sur le rivage. Le ciel est bleu azur.

Au loin, je distingue un reflet qui m'éblouit. Pensant que c'est l'avion, je me dirige vers la lumière en boitant. Je vois d'autres débris joncher la plage. Je m'inquiète énormément pour mon instructeur. Je crains qu'il ne soit blessé lui aussi. Sa silhouette se dessine à travers les vitres du cockpit. Soulagée, j'essaie de me dépêcher et je crie son nom.

*Je prends la laisse et l'attache à son collier. Heureux, il frétille. J'ouvre la porte et sors de l'appartement. Nous prenons la direction de la plage. Comme prévu, il n'y a personne aux environs.*

Dans le cockpit, l'eau lui arrive au cou. Je m'approche et je vois Jean-Louis, inanimé sur le siège. J'essaie de le réveiller en le secouant, mais il ne me répond pas. Bouleversée, je découvre alors qu'il est mort. Je me mets à pleurer toutes les larmes de mon corps.

*Dans les rue vides, je me promène, nostalgique, et je pense beaucoup au pays que j'ai quitté et dans lequel il y a ma famille. Je me rappelle des rues colorées et pleines de vie. Je continue dans la direction de la plage tout en gardant mon chien en laisse.*

J'essaie de rentrer dans l'avion malgré ma jambe douloureuse tout en pensant à Jean-Louis, qui n'a pas eu la même chance que moi. La vitre est brisée et je n'arrive pas à ouvrir la porte

*Merci, Carlos !*

du fuselage. Je vais devoir passer par le cockpit. Les instruments sont tous dérèglés et la radio n'a pas l'air de fonctionner. J'appuie sur les boutons. Rien ne marche. Je suis découragée, à bout de forces. J'empoigne mon téléphone mais il a pris l'eau. Je suis désespérée.

Soudain, je pense à Amelia Earhart qui a disparu en mer. C'était une aviatrice, mon héroïne, la première aviatrice du monde. Je m'imagine à sa place. Elle aussi devait être désespérée. J'essaie de trouver des solutions pour survivre, comme elle a dû le faire. J'ai peur de ne pas être retrouvée, comme elle et d'être déclarée morte...

*Je me promène sur la côte Ouest de Miami avec à la main la laisse qui tient mon chien. Au loin, il aperçoit un autre chien. Il aboie, tout en tirant sur la laisse, qui me glisse des mains. Il part en courant, à perte de vue. Je me mets à le poursuivre, mais malheureusement, il court plus vite que moi et je n'arrive pas à le rattraper. Hors d'haleine, je m'arrête, découragé.*

Soudain, je pense à ma famille qui doit s'inquiéter, et décide de garder espoir. D'abord, mes priorités sont de me nourrir et de trouver un abri au moins pour la nuit. J'aviserais ensuite pour appeler au secours, signaler ma présence. Je vais chercher des fruits: noix de coco, bananes... Cela forme mon premier repas.

Ensuite je retourne à la carcasse de l'avion pour regarder s'il y a des outils. Je trouve un couteau suisse, un briquet, une lanterne solaire, des parachutes, un sac plein d'objets hétéroclites et la trousse de secours.

Puis je reviens sur mes pas et je découpe des branches, que j'assemble en cabane grâce aux cordes d'un parachute. Une fois abritée du soleil, je prends enfin le temps de m'occuper de ma jambe et je soigne ma blessure avec le désinfectant et les

*Merci, Carlos !*

lingettes que j'ai trouvés dans la trousse de secours de l'appareil. C'est la première fois que je ne peux pas compter sur ma mère pour me soigner, je me sens bien seule!

Il faudra bien aussi que je m'occupe de Jean-Louis, dont le corps est toujours à demi dans les flots.

Malgré ma jambe douloureuse je pars chercher de l'aide. Je commence à m'enfoncer difficilement dans la forêt dense. Je rencontre quelques animaux sauvages sur ce sol rocheux. En regardant le ciel, j'observe de magnifiques oiseaux aux grandes ailes de couleurs vives, ils ont un long bec jaune orangé, je n'ai jamais vu d'oiseaux comme ceux-là.

Je longe d'immenses palmiers avec de grandes palmes d'un vert sapin. J'ai l'impression de tourner en rond. Soudain, j'aperçois au loin des pics rocheux qui m'ont l'air récents et très hauts. Je décide de me diriger vers toute cette roche ensoleillée. De là, je pourrai voir les alentours.

Après avoir escaladé un des pics, je découvre avec stupéfaction que je suis sur une île volcanique grâce à la lave poreuse qui se trouve à mes pieds. Malheureusement, je constate qu'il n'y a aucun signe de vie humaine sur cet îlot. Je continue mes recherches en faisant des traces dans le sol avec un bâton pointu dans le but de me repérer. L'endroit devient de plus en plus escarpé et rocheux. Cela fait deux jours que je suis ici et je n'ai toujours pas remarqué ces immenses pics, les arbres sont tellement grands qu'on ne pouvait les voir. Je prends la décision de me reposer contre un tronc à cause de ma jambe douloureuse.

D'en haut, certains arbres vert émeraude sont extraordinaires et la mer est bleu turquoise, son sable couleur d'or. Cependant, il y a une horde de requins gris bleuté dans l'eau, ils sont terrifiants car ils rôdent autour de la carcasse de

*Merci, Carlos !*

l'avion. À ma droite, j'aperçois un petit marécage en plein milieu d'arbres vert mousse près d'un cratère. Le volcan dégage ses fumerolles denses. Des coulées de lave jaillissent de la caldera.

Tout à coup, je vois des caisses dissimulées sous des tapis de feuilles. Intriguée, je m'approche et je m'aperçois que les caisses sont entrouvertes. Je regarde à l'intérieur, il n'y a plus rien, excepté des débris et de la paille.

Après mes recherches, j'ai compris que l'île était déserte mais que ces caisses n'étaient pas arrivées là par hasard. Je me sens seule au monde, épuisée, désespérée. Combien de temps vais-je rester sur cette île? Une jeune fille de 15 ans ne devrait pas avoir tous ces ennuis. Soudain, je dois redescendre car il y a des fumées qui sortent du cratère. À cause de ma jambe je mets longtemps à redescendre; heureusement le volcan n'explose pas.

Je suis en grand danger et pour signaler ma présence je décide de construire quelque chose de haut, qui se brûle et se remarque. Je construis avec des branchages, des feuillages et des brindilles une sorte de tipi que j'enflammerai à la vue d'un bateau ou d'un avion.

Je prévois de marquer SOS avec des cailloux sur la plage. Mais il me faut de l'énergie et pour l'instant je n'en ai pas, je vais me reposer près d'un arbre encore une fois.

Je choisis de partir à la recherche d'une source d'eau potable. Après quelques mètres, je trouve une source qui n'a pas l'air trop trouble. Je prends un morceau de mon maillot et un tube qui se trouvait dans le sac. Je place le petit morceau de tissu sur le tube pour filtrer l'eau. Puis je la chauffe sur le feu que j'avais allumé pour que les impuretés et les bactéries partent. Je me sens enfin désaltérée.

Malgré tout cela il faudra bien que je me nourrisse. Je décide donc de me fabriquer une canne à pêche, je me dirige vers la forêt pour trouver de quoi élaborer ma canne. J'aperçois un grand arbre aux grandes feuilles d'un vert tendre. J'attrape une branche assez grosse pour supporter le poids du poisson, je la casse puis repars en direction de la plage. Il me semble qu'il y a du fil et une aiguille dans la trousse de secours. J'ouvre la trousse, fouille délicatement pour ne rien faire tomber, il n'y en a pas!

Je vais devoir faire autrement. Je découpe trois grands fils de mon short et les attache ensemble pour solidifier et en guise d'hameçon, mes boucles d'oreille feront l'affaire. Ça y est, ma canne à pêche est terminée. Je fais quelques pas dans l'eau, tout en étant vigilante, et lance mon hameçon au loin. Quelques minutes plus tard, toujours rien. Et pourtant je vois plein de poissons.

Je dois avoir oublié quelque chose. Un appât ? J'ai oublié de mettre un appât au bout de mon hameçon !

Je sors mon fil de l'eau, l'enroule autour de ma canne et je quitte la plage. Je pose ma canne et rentre dans la forêt pour chercher un ver. Je creuse la terre, en voilà un. Je prends le ver avec dégoût et repars à la plage.

Ma canne est toujours à l'endroit où je l'avais posée, je la saisis, accroche le ver à l'hameçon. Je retourne dans l'eau fraîche de l'océan et jette ma ligne au loin une nouvelle fois. Plus tard la ligne se met à bouger, j'attends qu'elle commence à partir et je tire d'un coup sec. Enfin, un poisson! Je vais pouvoir manger ! Affamée, je pars chercher de quoi entretenir mon feu. Avec le couteau, je vide le poisson et je le fais cuire.

Je me sens un peu mieux. Tout d'un coup j'entends des feuilles bouger, je m'approche, c'est un petit singe, qui s'enfuit précipitamment.

*Merci, Carlos !*

Il est temps que je fasse la sépulture de Jean-Louis qui est mort depuis quelques temps maintenant. Je creuse un trou dans le sable avec un bout d'écorce. Puis, sans me faire attaquer par les requins, je pars chercher mon ami dans la carcasse de l'avion, avec un parachute que je pense utiliser pour le ramener.

En guise de distraction pour les requins, je décide de lancer les restes du poisson. Cela fonctionne, les squales se sont jetés dessus et me laissent l'accès à l'avion. Je peine à soulever Jean-Louis pour le faire pivoter et le placer sur la toile. J'en ai la nausée, mais, parce que c'était mon ami, je vais quand même le sortir de là. Les requins ne sont toujours pas revenus, donc je me dépêche de le trainer jusqu'à la plage. Je le dépose dans sa tombe puis je le recouvre de sable en pleurant et je dispose autour des pierres. Avec deux bâtons et un morceau de filet, je fabrique une croix et je la plante sur la tombe. Et là, je me rends compte que je suis définitivement seule au beau milieu de l'océan.

*Je demande aux passants s'ils ont vu passer Carlos. Il a un collier rouge. C'est un petit chien. On me dit qu'il est parti au loin, en direction du terrain de beach-volley. Je me sens submergé par la nécessité d'aller au travail et la perte de mon chien. Je me sens seul sans mon acolyte.*

Je ne peux pas rester ainsi, sans réagir, je dois me reprendre.

Je pars chercher une source, car cela fait quelques jours que je n'ai pas bu assez. Je retourne vers le marécage que j'avais aperçu du haut de la montagne, à la tombée de la nuit, comme les animaux. Je repense au sac que j'avais récupéré dans l'avion. Je regarde dedans et je trouve une lampe torche.

En arrivant au marécage, je retrouve les caisses que j'avais vues auparavant en explorant l'île. Et je décide de les regarder

*Merci, Carlos !*

de plus près. J'aperçois vers les caisses quelques clous qui commencent à rouiller. Au fond d'une des caisses, sous la couche de paille se trouve une carte. Celle-ci semble représenter l'île. Je reconnais le marécage, la haute montagne où se trouve le cratère et la plage. Il y a aussi l'emplacement d'une source, près du marais. Avec les clous, je décide d'ajouter les endroits que je connais, la cabane, la tombe de Jean-Louis et les cages.

La carte me donne l'idée d'appeler au secours. Je regarde aux alentours et découvre des bouteilles en verre à moitié enfoncées dans le sol près d'un feu éteint. J'en prends deux, avec la carte et essaye de me repérer avec celle-ci. Je suis le chemin et trouve la source. Je pleure de joie car j'ai trouvé de l'eau !

Les bouteilles, le feu, les caisses me montrent que des gens viennent sur l'île, et qu'ils vont peut-être revenir. Il faut que je me protège des animaux, et aussi peut-être des personnes présentes auparavant.

Plus tard, après une mauvaise nuit, j'écris le message au dos de la carte, et je le place dans la bouteille. Je la referme avec le bouchon et je la lance dans la mer. Je la regarde partir avec espoir, soudain, je reprends confiance. Ma famille doit être en train de me chercher.

En attendant d'être sauvée, j'organise mon quotidien.

Depuis que je suis sur l'île, je n'ai pas mangé grand-chose. Je vais chercher des fruits dans la forêt. Près de la plage il y a quelques cocotiers, je prends une grande branche et fais tomber une noix de coco. Il y a beaucoup de crabes sur l'île. De temps en temps, j'en prends quelques-uns et les mets au feu pour les manger. Je vais cueillir des fruits dans les arbres, juste à côté de moi.

*Merci, Carlos !*

Je vais en forêt et laisse des traces pour pouvoir revenir sur mes pas. Quelques instants plus tard je trébuche sur un caillou et tombe par terre. Je me relève péniblement car je me suis fait mal au bras. Je retourne à la grotte pour me soigner. À l'entrée de la grotte, je trouve un gros serpent... Avec un gros bout de bois, je l'écrase. Une fois à l'abri, je regarde ma blessure et cela n'est qu'un pauvre bleu.

*En revenant du travail, je retourne chercher Carlos sur la côte. C'est à cet endroit que je l'ai vu la dernière fois. Plus tard, je le distingue enfin au loin. Je me précipite vers lui en l'appelant. Une fois vers lui, je le vois qui joue avec une bouteille dans l'eau, une bouteille qui flotte sur la mer. Il la ramène sur la rive avec un peu de difficultés. Fatigué, il s'assoit à côté de la bouteille en verre. Quand je la prends, je vois qu'il y a un bout de papier dedans, qui contient une lettre. J'ouvre la bouteille avec curiosité, je lis l'intrigant message introduit dedans.  
« C'est un message d'aide! »*

Je m'appelle Marie, j'ai 15 ans, je suis sur cette île déserte depuis le 10 avril 2015, venez m'aider.

*Il y a une carte au dos du message. Je me rends compte que cette carte est la mienne ! Je préviens mes amis pour aller éliminer cette fille inconnue qui pourrait découvrir notre trafic d'animaux exotiques.*

Les jours passent, entre l'espoir et l'ennui. Je me débrouille pour survivre, mais les secours se font longs! Le volcan s'éveille régulièrement, et je sursaute à chaque fois.

Les caisses m'intriguaient, et j'ai fini par comprendre que des hommes devaient organiser quelque chose de louche pour transporter ainsi des animaux dans cet endroit désert. J'ai peur que les trafiquants reviennent, et qu'ils me fassent du mal

*Merci, Carlos !*

car j'ai découvert leur trafic. Je m'en vais alors trouver un endroit pour me cacher au cas où ils reviendraient.

J'efface mes traces de pas trop visibles. Après cela, j'éteins mon feu pour éviter que les trafiquants ne me repèrent. Je détruis la cabane que j'avais construite.

En explorant un peu l'île la dernière fois, j'avais aperçu une grotte dans l'un des sommets. Je ramasse des feuilles de palmier pour camoufler un peu l'entrée de la grotte.

Je me lave dans la mer, je dors dans la grotte sur un lit de feuilles. Je vis très mal le fait d'être toute seule. Je cherche des brindilles pour faire du feu, et des insectes pour pêcher. Les journées sont très longues, je me demande si ma famille m'a oubliée. Je passe mon temps à regarder l'heure défiler sur ma vieille montre, que je remonte régulièrement. C'est elle qui me permet de me voir vieillir sur cet îlot. Le volcan continue de cracher sa fumée, mais je me suis habituée à sa présence, il ne me fait plus peur, c'est presque un ami, qui ronchonne régulièrement.

Un an après le crash, je retourne à la plage pour me recueillir sur la tombe de Jean-Louis, quand soudain, un bateau arrive. Je cours me cacher près de la plage pour m'assurer que ce ne sont pas les trafiquants. L'embarcation se rapproche de plus en plus, et s'arrête à quelques mètres de la plage, elle est remplie de caisses. Je m'enfuis vers la cachette. J'essaie d'aller loin dans la grotte pour ne pas me faire repérer. Angoissée, je décide d'aller encore plus loin mais je ne vois quasiment plus rien. J'aurais dû prendre la lampe torche mais c'est trop tard. Je reviens sur mes pas. Je n'avais pas été aussi loin que ça.

*Nous nous sommes réunis pour prendre le bateau et rejoindre l'île, mes coéquipiers ont ramené quelques armes. Ils ont*

*Merci, Carlos !*

*l'intention de tuer celle qui risque de nous dénoncer aux services de police. En même temps, nous avons quelques animaux à dissimuler le temps de leur trouver des riches propriétaires, prêts à payer cher pour ces singes rares ou ces oiseaux exotiques.*

*L'océan est agité et le bateau est difficilement contrôlable. Malgré tout, nous sommes arrivés à destination. J'avais aperçu quelqu'un courir et je vois l'inconnu rentrer dans une cavité près du sommet. Nous descendons du bateau et le suivons jusqu'à sa cachette. Comme je suis le plus jeune, je parviens avant les autres à la grotte. En entrant, je tombe nez à nez avec cette jeune fille, surprise, apeurée. Je braque ma torche sur elle:*

*« Comment t'appelles-tu? lui demandé-je, car son visage m'est familier.*

*- Marie Guarita.*

*- Marie ?! »*

*Je reconnais la montre que je lui avais laissée avant de l'abandonner.*

*« Je retrouve ta maman quand elle était jeune, dis-je, la voix tremblante, ému. »*

*J'ai les larmes aux yeux.*

*Mes compagnons arrivent et chargent leurs armes. Avant qu'ils ne tirent, je crie:*

*« Ne tirez pas! »*

*Marie m'avait dit son nom, Guarita, qui était celui de sa mère. C'était aussi celui de ma femme, que j'avais abandonnée, il y a quinze ans, pour échapper à la misère. Comment elles ont pu s'en tirer ainsi, et vivre si confortablement dans ce pays de ruines, je ne le sais pas encore, mais je suis sûr que Marie va tout me raconter: Voilà si longtemps qu'elle n'avait personne à qui parler!*

*Merci, Carlos !*

*Voilà comment nous nous sommes retrouvés, ma fille et moi.  
Entre mon pays d'adoption et Cuba, les liens se resserrent. Je  
compte pouvoir trouver un travail sur place qui me permettra  
de vivre enfin au côté de ma vraie famille.*

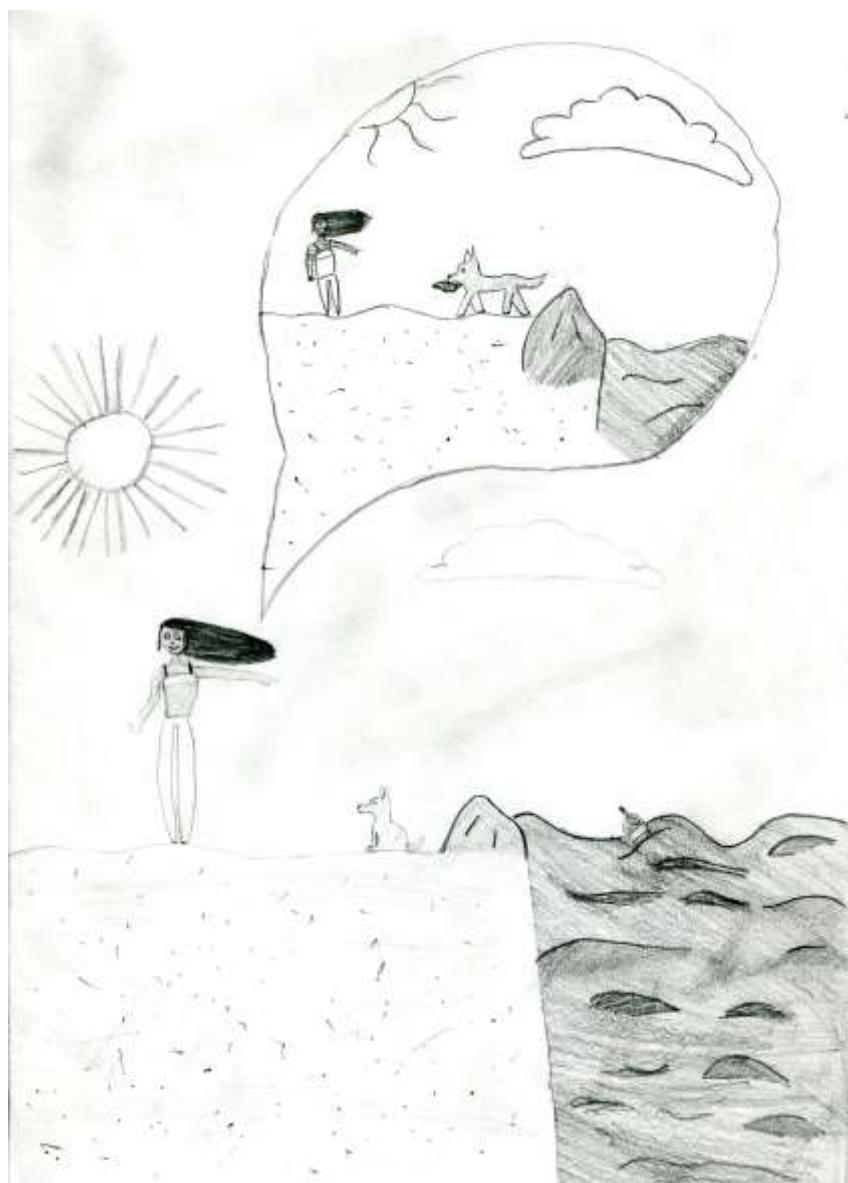


11

## Un pari inattendu

classe de 6<sup>ème</sup> 1 - collège Marcel Aymé







## Un pari inattendu

Nous sommes à Agadir, une ville de la côte marocaine, du côté de l'océan Atlantique, bordée d'une plage d'environ cinq kilomètres de sable beige. Une jeune femme y habite avec son grand-père dans une petite maison assez géométrique en bord de mer, avec un toit plat, deux étages, une porte-fenêtre à l'avant de la maison, un étage avec un balcon, de petits arbustes devant et un garage à l'arrière.

Il est cinq heures, le 16 juin 2012, et elle court sur le chemin qui longe la plage en direction de la maisonnette. Elle tient serrée contre elle une bouteille. Une bouteille à la mer ! Elle n'en revient pas. Elle a hâte de découvrir ce qu'elle renferme, mais le bouchon résiste.

C'est bientôt l'été, chaque matin, la jeune femme retrouve ses amis pour ramasser les déchets sur la plage, accompagnée de son chien. Comme elle, ce sont des étudiants pour la plupart, ils sont pauvres, donc ils essaient de gagner de l'argent en travaillant sous la chaleur du soleil, pour pouvoir payer leurs études. Sacs plastiques, mégots de cigarettes, bouteilles en plastique, canettes, ballon dégonflé, boîtes de conserve, paquet de bonbons vide..., ils ne trouvent rien d'intéressant, à part un briquet qui fonctionne encore, et qu'elle a conservé dans sa poche. Jamais elle ne s'était aperçue que la plage était aussi sale, avant de tenir cet emploi. Dans l'eau aussi, elle trouve des détrit.

Ce jour-là, alors qu'elle allait déposer toutes ces saletés dans le conteneur prévu, elle a aperçu à la surface de l'eau une bouteille près des rochers. Au départ elle s'est sentie énervée, elle a trouvé ça stupide de jeter des objets à la mer car cela peut la polluer. Elle a ordonné à sa chienne d'aller chercher la bouteille. Celle-ci a dressé ses oreilles, s'est levée et s'est précipitée dans la direction indiquée. Après une ou deux tentatives infructueuses et quelques grognements, elle a saisi la bouteille dans sa gueule.

C'est une chienne des montagnes de l'Atlas, de race Aïdi. Elle l'a trouvée errante quand elle n'était encore qu'un chiot, et l'a apprivoisée. Leïla aime passer sa main dans la fourrure fauve, rêche et épaisse de Kamir, car c'est ainsi qu'elle l'a baptisée. Elle l'emmène presque partout où elle va. Au Maroc, on ne voit pas beaucoup de chiens, mais elle, elle en a un. Intelligent, calme, affectueux, curieux mais obéissant, protecteur et fidèle.

Kamir a déposé la bouteille à ses pieds en remuant fièrement la queue. C'était une bouteille en verre transparent, mais Leïla s'est dit qu'elle avait dû voyager longtemps dans la mer, car de petits coquillages et crustacés s'étaient agglomérés sur le fût. Elle a aperçu des inscriptions gravées sur le corps de la bouteille : « Porto 2005 Cruz » et sur le fond : « Fabricado em Portugal ». Enfin de la cire rouge recouvrait le goulot.

Elle est restée sans voix, très surprise de trouver un tel objet à cet endroit. Elle s'est posé la question de la mettre dans la poubelle ou de la garder, quand elle a remarqué qu'elle faisait du bruit : « Qu'y a-t-il donc à l'intérieur ? », s'est-elle demandé, perplexe. Sa curiosité étant plus forte que la raison, elle s'est résolue à l'ouvrir. Quelle joie de trouver quelque chose de précieux ! Elle a pensé qu'il y avait peut-être des bijoux à l'intérieur. Elle était vraiment très intriguée. Elle a fait fondre précautionneusement la cire à l'aide du briquet trouvé

précédemment sur la plage, mais n'est pas parvenue à retirer le bouchon. Elle a eu hâte de terminer son travail pour rentrer chez son grand-père chercher un tire-bouchon.

Il est cinq heures cinq, elle arrive avec Kamir au bout du chemin qui longe la plage en direction de la maisonnette de son grand-père. Elle franchit le portail, reprend son souffle. Le vieillard est en train de boire le thé assis dans son jardin avec ses amis.

Elle passe dans la cuisine avec sa bouteille. Munie d'une vrille, elle parvient enfin à retirer le bouchon de liège et oh ! Elle est très étonnée de trouver un message et un coquillage à l'intérieur. Au comble de l'excitation, elle se sent soudain soucieuse à l'idée que quelqu'un soit en danger. Puis elle se rassure : et si c'était un canular ? Et pourquoi ce coquillage avec le message ? Ça l'énerverait qu'on puisse l'inquiéter pour rien.

En regardant l'écriture fine et inclinée du message, elle suppose que c'est de l'espagnol, du portugais ou peut-être de l'italien. Elle n'en sait rien. Elle réfléchit à qui elle pourrait demander de traduire ce message. Elle pense alors à son grand-père, car elle sait qu'il connaît plusieurs langues, et décide de lui en parler le soir-même.

Le vieil homme se repose paisiblement dans son fauteuil dans le salon, la nuit est tombée, ses amis sont partis. Elle descend le voir :

« Bonsoir Jédi !

- Bonsoir ma grande ! Comment vas-tu ?

- Je vais bien, merci... Et toi ?

- Bien, merci. Qu'est-ce qui t'amène ?

- J'ai un service à te demander, si ça ne te dérange pas.

- Tu ne me déranges jamais. Vas-y, je t'écoute.

- Voilà, j'ai trouvé une bouteille avec un message, mais je ne peux pas le lire, ce n'est pas de l'arabe, ça ressemble un peu à de l'espagnol...

- Montre-moi ce papier... Ah ! Ça, c'est du portugais ! s'exclame-t-il l'air ému.

- Comment reconnais-tu le portugais ? »

Il lui avoue alors :

« Quand j'étais jeune, à peu près comme toi, je suis parti au Portugal poursuivre mes études. Je voulais être historien chercheur, à l'époque on n'étudiait pas l'histoire à l'Université d'Agadir. Alors j'ai dû apprendre une autre langue. Ça fait si longtemps que je ne la parle plus... »

Leïla scrute le visage tanné du vieillard. Ridé, le crâne chauve et les yeux luisants derrière ses lunettes rectangulaires, il caresse son menton barbu, plongé dans ses pensées. Soudain il part vers sa bibliothèque et revient avec un gros livre poussiéreux : un dictionnaire de portugais – marocain. Après une heure de travail, ils parviennent enfin à déchiffrer :

*Le 5 septembre 2008*

*Salut !*

*J'ai parié que ce message arriverait en moins de 4 ans. Si c'est le cas, merci de me le rapporter le plus vite possible car sinon je risque de perdre ma fortune. Promesse de partager mes gains avec vous si je remporte le pari.*

*Voici où vous me retrouverez : à 30 kilomètres de Lisbonne, dans une ville très appréciée des écrivains et des artistes au XXème siècle, et dont le musée est un palais. Des vagues bleues et blanches sortent de la Bouche de l'Enfer (la Boca do inferno) et vous guident jusqu'à la terrasse de la Taverne des Pêcheurs où j'aime bien boire un coup les samedis soirs vers 17 heures en regardant les bateaux arrimés dans le port. Vous m'y rencontrerez. Je porte au poignet un tatouage avec mes*

*initiales ornées d'un poisson enchevêtré avec une ancre sur fond de vagues.*

*Dans l'attente,*

*Federico Da Costa*

Leïla imagine immédiatement Federico Da Costa. Elle se le représente grand (un mètre quatre-vingt dix), musclé, brun, très beau, sportif. Elle le rencontrera et elle deviendra riche grâce à lui. Elle a envie de découvrir le Portugal. Elle aimerait finir ses vacances là-bas.

« C'est une occasion exceptionnelle, il ne faut pas la manquer ! s'exclame-t-elle enthousiaste.

- Jette cette lettre ! Tu n'as pas besoin d'aller au Portugal ! répond son grand-père. Tu as un travail, et tu dois te concentrer sur tes études ! ajoute-t-il d'un air strict. Tu te précipites un peu trop ! Si ça se trouve c'est un canular. Qu'attends-tu d'un tatoué qui boit et qui joue avec l'argent ? »  
Leïla vexée et énervée prend la lettre et sort sans un mot.

Leïla est tracassée par le refus de son grand-père. Elle se réfugie sur la plage avec sa chienne. D'une voix tremblante elle se confie à son amie à quatre pattes : « Je ne comprends pas que Jédi dise non à tout ! Il s'inquiète trop pour moi... ». Kamir la regarde, les oreilles dressées, on croirait qu'elle la comprend.

« Je me rappelle qu'avant il me disait oui souvent, mais depuis que mes parents sont partis, il a vraiment changé. Il s'est fâché avec Maman avant son départ, il n'a pas accepté qu'elle accompagne Papa, il aurait préféré qu'elle reste près de nous à Agadir. Ça fait un an que nous n'avons plus de nouvelles. Jédi m'a expliqué que là où ils sont, les communications ne passent pas. Kamir, j'aimerais pouvoir les joindre. Viens, je ne travaille pas aujourd'hui, et puis j'ai deux ou trois dirhams, on ira se promener du côté de la borne téléphonique. Je vais aussi faire un tour à la bibliothèque pour chercher des

documents sur le Portugal. Et s'il le faut, j'irai toute seule rencontrer Federico. »

Mais elle pense que ce n'est pas très sympathique, comme elle a réagi envers son grand-père, et elle va lui demander pardon. En attendant, Kamir tourne en rond autour de sa maîtresse, elle a reconnu le mot promener.

À la bibliothèque, Leïla croise Myriam, sa meilleure amie. Leïla est en faculté d'histoire, et Myriam en faculté de langues, où elle étudie le portugais. Leïla lui explique tout.

« Ne t'inquiète pas, tu iras au Portugal un jour ou l'autre, la console Myriam.

- Merci de me reconforter. Es-tu d'accord pour m'aider ?

- Bien sûr, ma Lélé, mais comment ?

- Et si tu m'accompagnais au Portugal, ça peut convaincre mon grand-père ?

- Euh... Il faut que je demande à mes parents, ils ont économisé pour mon voyage de deuxième année à la fac de langues, mais c'est l'année prochaine...

- Je comprends, laisse, je vais trouver une autre solution. »

Leïla dissimule sa déception.

« Si tu veux, je peux t'apprendre un peu le portugais ?

- Oh, oui ! S'il te plaît Myriam... »

Après sa promenade, Leïla rentre le soir à l'heure de manger, puis elle va se coucher. Mais elle ne parvient pas à s'endormir. La borne téléphonique n'a pas fonctionné. Elle reste un peu éveillée dans sa chambre pour continuer malgré tout ses recherches sur le Portugal, le musée de Kamir calé sur ses genoux. Une heure plus tard, la chienne commence à s'agiter et aboie en regardant sous la porte. Leïla regarde à son tour et voit de la lumière. Bizarre, car son grand-père devrait dormir à l'heure qu'il est. Elle décide d'aller voir et descend les escaliers qui grincent ; en l'entendant, son grand-père cache rapidement ce qu'il était en train de faire.

« Tu ne dors pas, Jédi ?

- Non, je n'ai pas sommeil.
- Qu'est-ce que tu lisais ?
- Veux-tu une tisane ?
- Si tu veux, mais réponds-moi !
- Ah ! Rien de spécial... de vieilles paperasses à ranger. Tu la veux à la menthe ? »

Tout d'un coup, les escaliers se remettent à grincer... Ouf, c'est Kamir ! En remuant la queue, elle balaie les feuilles sur la table basse, soulevant la feuille blanche posée par-dessus à la hâte.

« Des cartes du Portugal ! ? » s'écrie Leïla.

Presque deux heures plus tard, la maison est toujours éclairée. Leïla et son grand-père examinent les cartes anciennes jaunies par les cinquante années qui séparent Ibrahim de ses études en Europe, et comparent avec celles que Leïla a trouvées à la bibliothèque. Ils ont trouvé dans la documentation de Leïla une Taverne *du* pêcheur, mais pas de Taverne *des* pêcheurs. L'erreur vient-elle de l'auteur du message ? *Au Soleil de Cascais, Au grand Catamaran, La Bière portugaise*,... pas d'autre taverne dont le nom soit plus approchant.

« Pfff, je ne vois plus rien, dit le grand-père, on devrait aller se coucher.

- Oui, dit Leïla à moitié endormie sur la table. Bonne nuit, Jédi !

- Allez, bonne nuit. »

Leïla est étonnée, contente d'avoir surpris la curiosité de son grand-père, elle espère qu'il va autoriser le voyage, mais elle reste inquiète de ne pas avoir trouvé la Taverne *des* pêcheurs.

Le lendemain avant le retour de Leïla, Ibrahim reçoit comme tous les jours ses amis pour le thé.

« Salamâleycûm ! Ça va ?

- Aleicûmsalam, oui ça va et toi ? répond Rachid.

- Salam, répètent chaleureusement Farid et Youssef.

- Bien, merci ! Avez-vous déjà vu une bouteille à la mer ?

- Non, pourquoi ? s'interrogent ses amis.
- C'est que ma petite-fille, à son travail sur la plage vendredi, elle a découvert une bouteille qui flottait, avec un coquillage et un message à l'intérieur.
- Un message ?
- Oui, d'un portugais, il dit qu'il a parié de l'argent, que ce mot doit arriver avant dans quatre ans. Il l'a envoyé en septembre 2008, et il faut une réponse en 2012. Partage des gains !
- Intéressant, affirme Youssef.
- Ah oui, effectivement, acquiesce Rachid.
- Oui, oui... Je voulais savoir ce que vous feriez si vous étiez à ma place.
- Il vous a donné des renseignements, donc il faut aller au Portugal lui rendre visite... Ibrahim, tu te rappelles du Portugal ? J'y retournerais volontiers avec toi... Mais il y a le mariage de ma nièce...
- Moi aussi, à ta place, j'irais, confirme Rachid. Tu n'as pas grand-chose à y perdre, et ça fera plaisir à la petite !
- J'ai encore mon appartement là-bas, à Lisbonne, annonce Farid. Je te le prête si tu veux.
- Je vois avec Leïla et je te tiens au courant.
- Tu n'hésites pas, Ibrahim ! C'est avec plaisir ! Viens à la maison dans la semaine, on en discutera.
- Merci, on fait comme ça.
- Bon, je dois rentrer. Farid, Youssef, je vous ramène ? demande Rachid.
- Avec joie !
- A bientôt Ibrahim !
- A bientôt ! »

Vers 17 heures, quand Leïla rentre chez son grand-père, il l'appelle :

« Leïla, c'est toi ? Viens voir.

- Oui Jédi ?

- Je veux te reparler du message que tu as trouvé dans la bouteille. J'ai bien réfléchi. C'est peut-être un canular... mais si

c'est vrai, la somme d'argent (on ne la connaît pas), elle pourrait t'aider malgré tout. Cependant je veux que tu termines ton travail et tes études même si tu recevais beaucoup d'argent. Et promets-moi de faire bien attention à toi ! Bon, il y a Kamir...

- C'est vrai, tu acceptes ? demande-t-elle transportée de joie.

- Oui, oui, j'accepte... et je viens aussi ! Comment comptes-tu te débrouiller sans moi ? Imagine les problèmes que tu pourrais avoir là-bas ! En plus, je n'ai pas tellement confiance en cet homme qui t'attend dans cette taverne. Et puis j'ai encore une bonne mémoire, je connais déjà les lieux. Ça fait cinquante ans mais ça va me revenir. »

Leïla comprend, et le remercie. Elle est vraiment contente de l'autorisation de son grand-père, et se dit qu'au pire, elle visiterait le pays avec son Jédi.

En attendant le départ, tout en travaillant, la jeune fille s'imagine déjà à la terrasse de la *Taverne des pêcheurs*. Elle s'assoit les soirs au bord de la mer. Assise sur la plage au coucher du soleil, elle rêve du Portugal. Souvent elle se plonge dans les livres de la bibliothèque, émerveillée par les paysages, découvrant les lieux historiques, la culture, les spécialités de ce pays. Elle va aussi voir ses amies, surtout Myriam pour apprendre quelques mots de cette langue qui lui semblent si étranges, mais qui pourront lui être utiles :

« Répète après moi : olà.

- Olà... qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ça veut dire bonjour. On continue... Eu te amo.

- Eu di amo.

- Non, eu te amo.

- Ah ! Et qu'est-ce que ça signifie ?

- Ça veut dire je t'aime. On ne sais jamais, si Federico a ton âge et s'il est charmant..., dit malicieusement Myriam.

- Mimi, reste sérieuse ! répond Leïla en riant. Apprends-moi : demain, merci, au revoir, pourquoi...

- Amaniha, obrigado, âdeus, por quê... »

Le 23 juin, elle a fini son job de ramassage. C'est un matin ensoleillé sur la côte du Maroc. De la mer bleue turquoise s'échappent de fines vagues qui recouvrent la plage au sable fin. Leïla s'amuse à lancer des bouts de bois à sa chienne qui court les chercher, elle fait des ricochets dans l'eau, elle raconte combien elle est pressée d'y aller à son grand-père, qui lui répond qu'il faut patienter car le départ approche, que lui aussi a hâte mais qu'il ne sait pas ce qui les attend là-bas.

Bouteille, message, carte d'identité, passeport, billets pour la traversée, dirhams convertis en euros, clés de la maison de Farid, cartes du Portugal, valises, Kamir, tout est prêt. Nous sommes lundi 25 juin, à 18 heures 30, à l'heure où les étoiles viennent combler le ciel du Maroc ; la mer bleue marine est peu agitée. Le scintillement des vaguelettes aux reflets du coucher de soleil agite les poissons dans l'eau. De petits dauphins gris accompagnent le départ de l'embarcation. La traversée est très agréable pour Leïla car depuis qu'elle est enfant, elle rêve de voyager en bateau. La mer est belle. Leïla la contemple et songe à son arrivée au Portugal. Est-ce qu'ils vont retrouver l'homme au tatouage ?

Ils passent la nuit dans le bateau, ils vont à la cafétéria boire une tisane. Là, ils rencontrent un homme au visage connu : un vieil ami du grand-père ! Contents des retrouvailles, ils échangent leurs adresses au Portugal, comptant bien se revoir dans la semaine. La nuit est longue dans le balancement monotone de l'embarcation sur les vagues, enfin le soleil ramène la mer bleue.

Mardi 26 juin, à 11 heures 30, alors qu'ils descendent du bateau, Leïla voit s'éloigner un autre passager, et remarque avec surprise qu'il porte sur son bras gauche... le tatouage décrit dans le message !

Le temps qu'elle prévienne son grand-père occupé à prendre congé de son ami, l'homme a disparu dans le port. Elle aurait préféré pouvoir courir, le rattraper. Kamir jappe. Mais c'est tout juste si son grand-père la croit.

« Tu ne vas pas t'imaginer voir cet individu partout maintenant ! Tu es si impatiente, Leïla ! Le rendez-vous est pour samedi, et nous ne sommes que mardi... »

Leïla n'a pas le choix. Pour le moment, elle doit accompagner son grand-père à leur nouvelle maisonnette dans le sud-ouest de Lisbonne pour poser les valises. Ils quittent le port.

Ils arrivent bientôt dans une rue passante à l'adresse indiquée par Farid. Le grand-père dit :

« Dans mes souvenirs, c'était par là... La rue a beaucoup changé : les façades ont été refaites. »

Les voilà à l'entrée d'une petite maison.

« C'est ici ! déclare-t-il en prenant les clés.

- Wouaaa ! » s'écrie Leïla les yeux pleins d'étoiles.

La maison est grande avec trois chambres, une salle de bain, un salon qui donne sur la cuisine. Ibrahim s'installe dans la première chambre et Leïla rejoint la deuxième, plus petite, avec un bureau, des placards et une fenêtre. Leïla observe le paysage avec admiration, puis dépose ses livres et ses cartes. Elle range toutes ses affaires. Elle met sur sa table de nuit un livre, une pierre du Maroc, un cahier où elle notera ses aventures au Portugal, un crayon et pour finir une photographie d'elle petite entourée de ses parents.

Leïla et son grand-père mangent des sandwiches et déplient la carte du Portugal, ils retrouvent l'emplacement du palais et de la Boca do Inferno. Grâce à l'information sur le musée dans le message, ils repèrent une ville du nom de Cascais qui est située à 30 kilomètres environ de Lisbonne. A côté ils remarquent la Boca do Inferno, à ce moment-là ils sont presque persuadés que la taverne est dans cette ville. Ils

montent dans le bus pour Cascais, se disant que leur fortune n'est plus très loin. Arrivés à destination, ils suivent les indications de la bouteille et s'aident de la carte pour trouver le port.

En sortant du bus, ils sont émerveillés par ce qu'ils aperçoivent. Ils voient une place accueillante avec des gens en train de se désaltérer dans des cafés ou des bars, et au centre ils remarquent une fontaine. Celle-ci ressemble à un magnifique dauphin en pierre sculptée, l'eau sort de sa bouche. Sur son dos sont accrochés des enfants. Leïla s'approche, séduite par la beauté de cette fontaine. Quelques enfants descendent jouer à la marelle sur des mosaïques au sol. Celles-ci, de couleur bleue et blanche, dessinent des vagues qui s'éloignent visiblement vers une autre partie de la ville, et rappellent à Leïla les indications données par le message trouvé dans la bouteille.

En suivant les mosaïques, ils trouvent sans problème la Boca do Inferno. Des mouettes passent devant eux en criant et s'envolent vers l'immense paroi rocheuse percée de plusieurs cavités en forme de pont au-dessus de la mer. Quelques rochers font obstacle à l'arrivée de l'eau par l'océan. Impressionnés par ce spectacle, ils écoutent le bruit des vagues d'un bleu intense qui se fracassent contre la roche, laissant derrière elles une écume d'une blancheur étincelante. Pendant quelques minutes, ils l'observent puis suivent le sens des vagues. Dans le port, Leïla admire les embarcations, il y en a de toutes sortes ! Des voiliers, des catamarans, des trimarans, des zodiacs, des hors bords, des in bords, des bateaux de pêche...

Ils arrivent sur une place où un grand nombre de commerces les attendent, dont ils parcourent rapidement les vitrines : un magasin de matériel nautique, un glacier, enfin un « Bistrot des Marins »... Hélas ce n'est pas la « Taverne des Pêcheurs » !

Ils sont déçus et légèrement en colère car ils ont dépensés beaucoup de dirhams. La jeune femme se pose des questions : se sont-ils trompés ? La taverne a-t-elle changé d'emplacement ? A-t-elle changé de nom ? Mais le grand-père dédramatise la situation : c'est intéressant de résoudre une énigme, et aussi il se divertit à reparler le portugais.

Il entraîne Leïla à l'office du tourisme chercher un plan de Cascais plus récent que le sien.

« Olà, dit le grand-père.

- Olà, répond l'homme de l'office.

- Eu sou um mapa Portugal.

- Jeu vou se você procurar.

- Obrigado. Merci.

- Au revoir !

- Em resisao. »

Puis le grand-père reprend contact avec Mohamed, son ami rencontré sur le bateau, qui l'invite aussitôt à prendre le thé. Après de nombreuses plaisanteries sur les chercheurs de trésor, Mohamed leur apprend que la taverne qu'ils recherchent a déménagé :

« La Taverne des Pêcheurs est depuis quatre mois à quelques kilomètres du centre de Lisbonne, on peut la reconnaître car la façade est entièrement neuve, avec de petites lampes bleues sur l'enseigne qui clignotent le soir. Mais je ne suis plus très sûr que les propriétaires aient gardé le même nom.

- Comment ça tu n'es pas sûr ! ?

- Tu sais il existe plusieurs tavernes à Lisbonne, mais je peux te jurer que je ne me trompe pas sur la description. » affirme Mohamed.

Puis il leur propose de les y conduire en voiture. Tout au long de ces quarantes minutes de route, Ibrahim et Mohamed repensent à toutes ces années qu'ils ont passées ici avec

leurs amis. Puis une voiture vient déranger les deux hommes avec son klaxon bruyant. Ils commencent à descendre la rue en regardant bien attentivement. Ibrahim remercie enfin son ami d'une chaleureuse poignée de main.

Il fait chaud, Leïla impatiente découvre enfin la taverne si belle et si jolie. Ils mangent une pizza et boivent une limonade. Leïla observe autour d'elle pour savoir si l'homme au tatouage est là, plusieurs peuvent lui correspondre. Soudain excitée, Kamir fait tomber le foulard de Leïla. Un homme assez grand, musclé, avec des cheveux bruns et très séduisant se baisse à ses pieds et le lui tend. Elle a juste le temps de croiser son regard, et ses yeux papillonnent. Kamir aboie, flairant une odeur déjà repérée pendant la traversée en bateau. Leïla a à peine le temps de reconnaître sur le poignet de l'inconnu le tatouage décrit dans le message qu'il est déjà parti. Surprise, elle reste sans voix après cette rencontre inattendue, mais heureuse de savoir qu'il existe vraiment. Ensuite Leïla explique à son grand-père qu'elle vient de voir Federico Da Costa.

Samedi, ils arrivent assez tôt dans la soirée à la Taverne des Pêcheurs, et Leïla montre à son grand-père où elle a vu Federico. Quelques minutes plus tard, celui-ci arrive et s'installe à la terrasse. Ibrahim et sa petite fille se dirigent vers lui.

« Bonjour ! » dit Leïla intimidée. Son grand-père l'accompagne pour traduire si nécessaire.

Federico la regarde attentivement et répond :

« Bonjour, je vous reconnais : c'est à vous que j'ai ramassé l'écharpe, l'autre jour.

- Ah oui, merci. Mais ce n'est pas pour cela que nous venons. Je crois que c'est vous qui avez envoyé cette bouteille. » Elle la lui montre ainsi que le message.

Le visage de Federico s'illumine et il sourit.

« Est-ce vous qui avez trouvé la bouteille ?

- Oui, avec l'aide de mon chien, Kamir. »

La chienne redresse les oreilles et remue la queue.

« Où l'avez-vous repêchée ?

- Au Maroc, sur une côte, dans une ville qui s'appelle Agadir.

- Depuis combien de temps ?

- Il y a exactement quatorze jours.

- C'est merveilleux ! Je ne croyais même plus à ce pari, je pensais perdre bientôt toute ma fortune. Merci beaucoup ! Venez, je vais vous présenter à mes amis.

- Attendez, intervient le grand-père, vous parlez de partager les gains dans le message. Je ne veux pas paraître impoli mais c'est de cela que nous devons parler.

- Ah oui, pardon, il faut que je vous explique : j'ai participé à un jeu télévisé, dans lequel j'ai engagé une partie de ma fortune. Le règlement veut que si quelqu'un comme vous trouve et rapporte le message à temps, je récupère ma fortune multipliée par trois, à partager avec vous. Il nous reste environ un mois devant nous, je vais faire les démarches rapidement. Il faudra que vous passiez une fois sur le plateau de télévision pour conclure le jeu.

- S'il vous plaît, puis-je vous demander combien vont revenir à ma petite-fille ? » s'enquiert le grand-père.

Federico sort alors de son portefeuille une sorte de contrat qu'il remet à Ibrahim et sur lequel figurent toutes les formalités et la promesse d'une somme de 500 000 euros dont une partie en bien immobilier. Désormais parfaitement rassuré, et pour fêter ça, le grand-père accepte de boire un verre avec Federico et ses amis.

La semaine suivante, Federico les invite et leur fait découvrir son quartier. Pendant la promenade, Kamir trotte de l'un à l'autre. Leïla aime bien Federico, elle le trouve beau et gentil. Elle demande à son grand-père s'il veut bien qu'ils restent une semaine de plus. Le grand-père réfléchit et finit par accepter,

pour redécouvrir le Portugal et aussi pour surveiller l'avancée des papiers.

Enfin l'heure du retour a sonné. Federico est capitaine de bateau, c'est pourquoi il se trouvait sur le paquebot à l'aller. Il propose à Leïla et son grand-père de les ramener au Maroc. Ils acceptent et profitent de la traversée pour faire plus ample connaissance avec lui. Son père est constructeur de bateaux, il est riche mais ce mode de vie ne lui plaît plus, il souhaiterait s'engager comme bénévole dans les pays pauvres. Leïla pense faire visiter le Maroc à Federico. Ce dernier est charmé par le caractère enjoué, vif et déterminé de la jeune femme.

Dès son arrivée, Ibrahim prévient ses amis de son retour et les invite à prendre le thé. Ceux-ci lui demandent comment s'est passé le voyage. Il leur raconte qu'il en a bien profité, et qu'il a revu son ami Mohamed. Ils discutent du pari :

« Tu dois être fier de ta petite-fille ! dit Rachid.

- Oh ! Tu n'imagines pas à quel point. Au départ, je ne croyais pas trop à cette histoire de pari, je me disais même : c'est un traquenard, mais Leïla a réussi à me convaincre, pour l'aider à payer ses études, et elle a gagné une belle somme ! »

Tous félicitent la jeune femme. Celle-ci caresse la tête de Kamir qui a été chercher la bouteille.

« Mais pourquoi avez-vous participé à ce jeu télévisé ? demandent-ils à Federico.

- L'idée de partager les gains avec quelqu'un me plaisait bien.

- J'aime bien les personnes comme vous, qui pensent aux autres, répond Ibrahim.

- Merci, sourit Federico. En plus je suis passé à la télévision, c'était un rêve d'enfant...

- C'est vrai, moi aussi j'aimerais passer à la télévision, comme Aïcha, vous savez, dans l'émission culinaire ! s'exclame Farid.

- En tout cas merci, dit Leïla en riant, c'était une aventure merveilleuse, j'ai visité le Portugal, j'ai fait une belle rencontre

et j'ai passé les vacances avec mon Jédi, et ça, c'est formidable ! »

Au moment de se séparer, Ibrahim invite Federico à repasser les voir et lui serre chaleureusement la main. Ce dernier leur promet de revenir bientôt, car il fait souvent des escales au Maroc. Alors qu'il s'éloigne sur le sentier pour rejoindre le port, il se retourne et fait signe de la main à Leïla qui le regarde émue par la fenêtre du premier étage.





12

# L'espoir d'une jeune fille

classe de 5<sup>ème</sup> 1 - collège Marcel Aymé







## L'espoir d'une jeune fille

Lancer cette bouteille à la mer est un signe d'espoir pour moi. J'espère que, grâce aux efforts que j'ai faits pour rester en vie, elle arrivera à la destination que je souhaite. La mer silencieuse emporte avec elle ma conviction de revoir l'une des personnes les plus importantes à mes yeux. C'est celle qui m'a donné la vie, et pour qui je donnerais tout. Mais son image fane peu à peu... Tant d'années se sont écoulées depuis mon évasion. Ma mère, ne pouvant plus subvenir à mes besoins, m'avait abandonnée devant la porte de l'église du village. Elle réajustait ma cape de laine, déposait un baiser sur mon front, avant de m'adresser ces paroles :

« Ne bouge pas d'ici, je reviens. »

Je ne comprenais pas son visage triste et ses larmes qui perlaient au bord de ses yeux. Les heures passaient, lasse d'attendre, je finis par m'endormir. Un curé me tira de mon sommeil, et me conduisit chez les religieuses. Là, j'y passai cinq années de ma vie avant de m'en échapper. Aujourd'hui, j'ai décidé de lui transmettre un message à travers les flots. Je replonge dans mes pensées et reviens six ans en arrière...

Alors que je me trouvais assise sur le bord d'une falaise, à regarder l'horizon dans l'espoir d'apercevoir un navire de pirates, quelque chose attira mon regard. Il s'agissait d'un bateau qui s'approchait de la côte. Quand il fut assez proche, je reconnus aussitôt le pavillon noir des pirates qu'arborait le galion. Je me levai avec vivacité, puis je dévalai la pente à vive allure. Les battements de mon cœur s'accéléraient, mes

pensées s'embrouillaient...Alors que la plage n'était plus très loin, je me pris les pieds dans une racine d'arbre et je perdis l'équilibre. Je tombai brusquement et c'est alors que mon front heurta une pierre, ma course s'arrêta subitement dans le sable. Je perdis connaissance. Un peu plus tard, je sentis qu'un individu me soulevait de terre et m'emmenait avec lui. J'étais trop faible, je ne pouvais donc pas lutter, et la douleur qui persistait m'emportait dans un profond sommeil.

Combien de temps avais-je dormi ? Une brise légère me caressait le visage. Je remarquai soudainement que mes mains étaient légèrement ligotées à un mât ! Je me détachai facilement.

Le brouillard matinal disparaissait, je découvris alors le bateau, je fus impressionnée par sa taille, il était fait pour la guerre ! C'était un trois-mâts mesurant à peu près quarante mètres de long. Je pouvais apercevoir douze canons répartis de part et d'autre du bateau, des tonnes de poudre ainsi que des centaines de boulets de canons. J'imaginai les canonniers prêts à en découdre. À cet instant, j'étais seule et le silence me semblait pesant. Je poursuivis mon exploration : à la poupe du bateau, il y avait deux ponts l'un d'une simplicité extrême et le second plus haut et plus étroit semblait avoir été conçu par un architecte fou, tout en bois vernis et paré de fines lames d'or. À l'avant, sous la figure de proue, une magnifique sirène dont la queue enveloppait deux boules de métal hérissées de harpons géants prêts à lacérer les coques des navires adverses. Je trébuchai sur un paquet de cordes enroulées, je levai la tête et remarquai que les voiles étaient pliées, mais plus étrange encore, tout en haut, le pavillon noir flottait dans les airs. Je me trouvais donc sur ce fameux navire aperçu près de la côte !

Il n'y avait personne sur le pont, et pourtant le soleil brillait déjà haut dans le ciel. Je continuais ma visite ; à ma droite,

une porte entre ouverte que je poussai, puis un escalier étroit sombre qui donnait sur un dortoir. Je me faufilai entre les hamacs suspendus à de lourds piliers, des bouteilles de rhum jonchaient le sol. J'essayai de me frayer un passage. Puis un peu de lumière m'attira vers une autre pièce. Celle-ci semblait également sans vie : au centre, une table recouverte d'or, une longue vue, une cage à perroquet vide, le tout entouré de tonneaux remplis d'armes, de colliers d'or et de vêtements. Près d'une petite fenêtre, un lit parfaitement refait et un somptueux piano dont l'une des touches semblait cassée. Au pied du lit gisait une carte, je m'approchai de plus près : au centre une croix rouge. J'allais me relever quand une main lourde m'agrippa et me souleva. Mes jambes ne tenaient plus au sol. De peur, je n'osais ouvrir les yeux, mais je sentis que nous étions revenus sur le pont, la chaleur me rassura et cette voix rieuse :

« Te voilà enfin réveillée petite ! » me lança l'homme d'un ton moqueur.

De nombreux hommes venaient d'entourer celui que je supposais être le capitaine.

Mise à part la cicatrice qui traversait son visage, on pouvait remarquer sa longue silhouette recouverte d'une chemise blanche et ample et d'un pantalon de corsaire marron. Je compris plus tard l'utilité de ces vêtements si larges qui protègent le corps de la grenaille, c'était là le secret de sa longévité ! De chaque côté de sa ceinture, reposait un pistolet et une épée pendait à sa taille. Un tricorne complétait sa tenue. Il émanait de lui une prestance naturelle. Ses cheveux noirs noués en une queue de cheval mettaient en valeur ses profonds yeux bleus comme la mer sombre. Un anneau d'or à son oreille droite complétait cette silhouette majestueuse. Il était accompagné de ce qui devait être son fidèle compagnon : un perroquet chamarré. L'homme devait avoir une trentaine d'années.

« Eh, Petite ! reprit-il

- Je ne suis pas petite ! répliquai-je.
- Vraiment ? Et, quel âge as-tu ?
- J'ai onze ans.
- Très bien, alors tu nous serviras à faire les corvées.
- Mais... murmurai-je.
- À moins que tu ne préfères être jetée par-dessus bord ? » rétorqua-t-il d'une voix glaciale.

En fait, je n'avais pas reçu d'ordres particuliers et le travail qui m'attendait ne débiterait que le lendemain. J'étais donc parvenue à m'introduire dans plusieurs des pièces du navire, je les observais en silence et tachais de mémoriser les objets ainsi que la position des choses qui m'entouraient. Je voulais en savoir plus, j'étais avide d'aventures et de batailles. Sur le galion les hommes s'affairaient, ils ne prêtaient pas attention à moi. Ils étaient en train de hisser les voiles ; leur tâche ressemblait à un ballet : chaque geste était cadencé, rythmé par des cris d'encouragements. Soudain un matelot se mit à me fixer. Imperturbable, je restai de marbre. Il esquissa un sourire.

Avait-il aperçu le livre que j'avais subtilisé dans la cabine du second et glissé sous ma robe. J'avais remarqué que depuis mon arrivée, le capitaine avait fait balancer sans aucune cérémonie deux corps par-dessus le pont supérieur. Je n'en comprenais pas le sens. J'avais donc pris le livre posé sur la table de chevet de la cabine, sa couverture était étrangement décorée de nombreuses enluminures aux couleurs or, rouge sang et noir. Il s'agissait en fait du code des pirates, six cent soixante-six pages aux lettres presque indéchiffrables. Le soir, dans le hamac qui m'était réservé, je l'ouvris et découvris un chapitre sur le recrutement :

*Article 4 : tout capitaine est libre de recruter qui il veut. Si les officiers ont la confiance du capitaine, ils peuvent assurer cette mission.*

*Article 5 : les nouveaux membres deviendront pirates le même jour sans distinction de race, de sexe ou d'appartenance politique ou religieuse. Tous les nouveaux admis devront alors suivre les règles des supérieurs. Si aucune règle n'est respectée, des sanctions peuvent aller jusqu'à la mort.*

Je cherchais le chapitre des sanctions et des châtiments quand j'entendis à l'extérieur des cris, je cachai le livre et montai sur le pont arrière du navire.

Dehors le ciel était noir, tout comme l'Océan. La pluie commençait à tomber sur nos têtes. Des marins glissaient impuissants par-dessus bord ; je me baissai quand une vague de plus de douze mètres vint frapper et briser une partie du mât. Le bateau tanguait sans arrêt ; les hommes couraient dans tous les sens chacun avait son rôle, pourtant je remarquai que plus personne ne tenait la barre ! Je la pris et essayai tant bien que mal de reprendre le contrôle du navire. Je vis des trous dans la voile, je sentis le bateau se coucher, virer, mais après un long empannage, il se redressa. La pluie, la grêle et le vent ne cessaient de fouetter mon visage. Puis vint le silence ; fébrile mais remplie de fierté, je gardais un cap que je ne connaissais pas. Le Capitaine me dévisageait, muet et admiratif, il reprit simplement la barre. Le soleil se levait, le jour était enfin là.

J'allai dans la cale. C'est alors que je vis de la lumière qui parvenait d'une belle porte, je me dirigeais vers celle-ci. J'y entrai ; la pièce dans laquelle je me trouvais était bien celle du capitaine. J'avançai prudemment, je vis une lettre à côté de la carte avec cette croix rouge que j'avais observée le premier jour. Cette lettre portait mon nom de famille, je l'ouvris et appris qu'elle était destinée au « chef », je compris qu'on devait me retrouver et me reprendre pour me confier au capitaine car on avait une totale confiance en celui-ci. La signature me surprit : « *signé, son père bien aimé.* ». Je restais

clouée sur place submergée d'émotions, jusqu'à ce que j'entende une personne tousser doucement derrière moi, je me retournai rapidement, le capitaine du bateau était planté devant moi. Je ne pouvais prononcer aucun mot. Mais, lui s'adressa à moi :

« Bonjour, jeune fille me dit-il de son air débonnaire et son sourire en coin.

- Je m'appelle ELEONORE...réussi-ai-je à dire.

- As-tu compris Éléonore ? m'interrogea-t-il ?

- Oui, enfin je crois, Alors vous connaissez mon...je n'eus pas le temps d'achever.

- Ton souhait ne serait-il pas de devenir pirate? m'interrompit-il ?

- C'est exact ! criai-je.

- Et pour cela, ne faut-il pas savoir se battre? »

Que voulait-il me dire par là ? Bien sûr que si ! pensai-je. Un regard espiègle me fixait à présent.

« Je t'apprendrai tout ce dont tu as besoin et t'enseignerai l'art du combat. »ajouta-il.

Je ne pouvais le croire !

« Mais... Pourquoi feriez-vous cela ? bredouillai-je.

- Ne pose pas de questions. Je te propose d'accepter. Si tu restes comme ceci, tu risques de ne même pas survivre trois jours de plus !

- Je commence quand ? » m'exclamai-je avec entrain.

C'est ainsi que je me retrouvais chaque soir, dans le plus grand secret à manier les armes ainsi qu'à me forger une âme de combattante. J'avais toujours eu envie de savoir utiliser une épée correctement, et j'allais enfin pouvoir exaucer l'un de mes souhaits. Ce n'était pas aussi simple que je ne me l'étais imaginé. Mon corps était parsemé de blessures et de bleus, mais heureusement pour moi, elles n'étaient que superficielles. Et je commençais à croire que j'étais sur la bonne voie.

Les jours, les mois passèrent, j'aimais ces hommes durs parfois arrogants et vulgaires mais si fidèles au capitaine. Ce dernier ne me quittait plus ; j'étais pour ainsi dire sa fille adoptive. Il me raconta comment il avait rencontré mon père, comment ils se lièrent d'amitié, il ne m'expliqua plus rien d'autre que cette lettre et ce jour sur la plage.

Après trois ans de formation secrète dans la piraterie, j'estimai que mon niveau était assez élevé pour participer aux combats et aux pillages. C'est ainsi que j'allai voir Aïden, le capitaine, C'était la première fois que je l'appelais par son prénom :

« Aïden, je pense avoir assez d'expérience pour pouvoir participer aux combats et exposer toutes ces années d'apprentissage aux autres personnes à bord ! lui suggérai-je.

- Je le pense aussi, mais je crains la réaction du reste de l'équipage. Ils m'en voudraient d'avoir entraîné une fille en cachette, me répondit-il.

- Mais vous êtes le capitaine ! Dans le code des pirates, j'ai lu que personne n'avait le droit de contredire ou de blâmer le capitaine ! J'ai surmonté beaucoup trop d'épreuves et j'ai fait beaucoup trop d'efforts pour tout abandonner ainsi ! Je vous en supplie, mon rêve commence enfin à se réaliser ! répliquai-je.

- D'accord, je leur parlerai tout à l'heure » conclut-il. Puis il prit congé.

Cela faisait deux ans que j'avais adopté la tenue de pirate par excellence. Sur mes longs cheveux châains clairs se dressait un bandana rouge couleur sang. Comme ils n'avaient pas de tenue pour femme à bord, ils me donnèrent un vieux chemisier blanc qui avait jadis servi à de multiples combats, à en croire les coups d'épée apparents. J'avais accordé à cela une culotte noire simple, et un gros ceinturon de même couleur, sur lequel étaient gravées les initiales du capitaine. J'avais aussi raccommoé de vieilles bottes pointues à talon, que j'avais trouvées dans la cale du bateau. Je portais chaque jour avec

fierté le pendentif que mon père avait donné au capitaine. Il reflétait parfaitement mes yeux couleur ciel.

Un jour, un silence pesant et un brouillard persistant s'installaient peu à peu sur le navire. J'aperçus au loin un navire ennemi. La proue du navire se distingua dans la brume au moment le plus inattendu.

« Tout le monde sur le pont ! Nous sommes attaqués ! Préparer les armes ! » cria le capitaine.

Chaque homme qui se trouvait à bord s'arma, l'un d'un mousquet, l'autre d'une épée ou de couteaux, tous furent prêts en un éclair. Le bateau était proche de nous, quand j'entendis hurler :

« À l'abordage ! ».

Tout le monde partit dans tous les sens, pour aller combattre. Les assaillants arrivèrent à bord. Je saisis un sabre, prête à affronter les plus grands dangers. La bataille commença. Le capitaine m'attrapa et m'enferma dans sa cabine me lançant ces instructions :

« Reste calme. Garde ce sabre dans la main ».

Puis il ferma la porte à double tours ; c'était sans compter sur mon obstination. J'entendis des coups de canons, des coups de sabres, des cris. Je parvins enfin à rejoindre le pont. Les deux capitaines menaient un combat sans merci. Un coup à droite, un coup à gauche et l'ennemi tomba à l'eau. Je combattais moi aussi, jusqu'à ce que j'en perde mon sabre. Le lieutenant de l'autre bateau en profita pour m'attraper et me ligota au mât.

J'entendis une dernière parole :

« Capitaine, nous allons toucher un rocher ! »

Je ne cessais de crier :

« Aidez- moi, je suis attachée ! Libérez- moi ! »

Jusqu'à ce que je m'évanouisse.

Je me réveillai sur le navire, encore accrochée au mât, quand je réalisai que le bateau avait été à moitié détruit et que mon corps était trempé. Je parvins facilement à me libérer des cordages qui me retenaient prisonnière. L'idée qu'il n'y ait aucun survivant me traversa l'esprit et je frissonnai d'effroi.

C'est alors que j'entendis des bruits. J'accourus vers le pont et je découvris le corps d'Aïden, gisant sur le sol, recouvert partiellement de débris. Je me précipitai vers lui pour le dégager des décombres, il semblait blessé, son front saignait. Il me scrutait d'un regard rempli de soulagement. J'étais alors tellement bouleversée ! Je l'aidais à se relever quand pour la première depuis mon arrivée sur le bateau, il m'enlaça dans ses bras.

Nous étions maintenant à la recherche de rescapés. Seuls quelques hommes avaient survécu à la tempête dont l'un, charpentier, m'aida à construire un radeau de fortune pour rejoindre la plage de l'île. Nous avons enfin réussi à gagner le rivage, quand j'aperçus sept silhouettes se détacher du paysage...

« Aïden ! Regarde, là-bas ! » lui criai-je.

Aussitôt, nous décidâmes de nous séparer, il fallait protéger Aïden. Je partis du côté gauche de l'île, seule. Je m'engouffrai dans l'épaisse forêt et je tentai de trouver un endroit où je serais en un lieu sûr, quand je tombai nez à nez avec une femme qui me fixait avec curiosité. Je poussais alors un cri de frayeur. Cette femme me fit signe de me taire.

« Du calme ! Je ne te ferai aucun mal si tu ne décides pas de m'attaquer, moi et mes semblables, » me dit-elle.

À première vue, elle semblait inoffensive. Son regard se posa sur mon cou avant de se figer.

« Je connais ce médaillon...lâcha-t-elle, les yeux perdus dans le vague.

- C'est impossible ! C'est le médaillon que ma mère m'a légué !
- Je crois bien ...le reconnaître ! Suis-moi, je vais t'en donner la preuve... »

Je la suivis dans une incompréhension totale. J'arrivai dans un camp où six femmes étaient alignées et attendaient visiblement le retour de l'une des leurs. Je vis que les matelots naufragés étaient ligotés.

« N'ayez crainte, mes sœurs ! Cette jeune fille est très importante pour nous ! » lança-t-elle aux membres de sa tribu constituée uniquement de femmes.

« Mais enfin ! Que fais-tu ? » s'écria une femme à la chevelure noire.

Elles étaient prêtes à attaquer quand mon médaillon se détacha de mon cou et tomba à terre. Tous les regards restèrent braqués sur ce dernier. Je me précipitai pour le ramasser quand une des guerrières me devança et le saisit. Elle me dévisagea avec stupeur. À cet instant, elle perdit toute agressivité.

« Cette enfant est la progéniture de notre vieille amie. » s'exclama-t-elle en s'adressant aux autres femmes qui se rapprochaient de nous.

« Comment ? » réussis-je à marmonner, totalement abasourdie.

« Nous connaissons celle qui t'a donné la vie. » déclara-t-elle, d'une voix un peu troublée.

Je tremblais, l'angoisse montait, je voulais m'enfuir, retrouver Aïden ; il avait besoin de moi, j'avais besoin de lui. Je commençais à défaillir mais la femme aux cheveux noirs me retint et m'installa près d'un feu. C'est alors qu'elles décidèrent de me raconter leur histoire. Ces femmes avaient vécu en Europe, elles étaient dix femmes de leur village à avoir été contraintes de quitter enfants et parents pour

rejoindre un bateau qui devaient les emmener sur un autre continent. Ma mère devait en faire partie mais elle s'était enfuie avec son enfant et le médaillon. Les deux autres devaient mourir un peu plus tard. Au bout de long mois de navigation, elles avaient subi une tempête déchaînée et mortelle dans ce même passage où nous avons laissé notre navire. Elle raconta que c'était une voie infranchissable et que ceux qui s'y engageaient les rejoignaient, souvent au péril de leur vie, comme nous.

Malgré leur récit, le feu me réchauffait, et peu à peu, l'angoisse disparaissait ; je me sentais rassurée. J'étais maintenant persuadée qu'elles disaient vrai. Je leur devais moi aussi des explications et je me lançai dans le récit de mon aventure.

« Vous avez donc fait naufrage, et votre navire ne vous est d'aucune utilité puisque c'est une épave, déclara l'une d'elle.

- C'est bien cela, acquiesçais-je.

- Dans ce cas, nous vous aiderons à reconstruire votre bateau !

Je leur demandai de détacher les matelots afin qu'ils aillent rechercher Aïden, blessé et souffrant.

Le lendemain matin, nous nous attelâmes à la reconstruction de l'Hermès, c'était le nom que nous avions donné à ce bateau pour annoncer notre retour. Nous cousîmes de nouvelles voiles, fabriquâmes le gouvernail, tressâmes des cordes, reconstruisîmes la coque du navire avec acharnement.

Ce travail colossal dura 3 ans. C'est ainsi que j'atteignis mes 17 ans. J'étais devenue une jeune fille robuste et courageuse. L'Hermès était enfin prêt et nous aussi. Nous nous sommes tous regroupés sur la plage. L'heure était venue de quitter l'île. Les femmes, ces sept guerrières qui nous avaient sauvés

puis aidés et avec qui nous avons vécu trois ans, décidèrent d'embarquer avec nous.

J'avais un pincement au cœur avant d'abandonner cette île. Je la regardai une dernière fois avant de la perdre de vue. Je pris la carte, ornée de la croix rouge, que j'avais découverte dans la cabine d'Aïden, et la lui tendis afin qu'il nous guide jusqu'à notre village natal.

Je me trouve sur le pont, face à la mer, les yeux rivés sur l'horizon, à espérer que cette bouteille me portera chance. Je repense à tout ce que j'ai vécu, je me souviens...

Les voix qui résonnent sur le pont me tirent de mes souvenirs...

J'entends soudainement Aïden crier :

« Village en vue ! »

Aussitôt mon cœur se serre dans ma poitrine. Des larmes me montent aux yeux. Je pose enfin les pieds sur la terre ferme, j'arrive au village ! Je cours dans la rue, à la recherche de la fabrique de tissu où l'on m'avait dit que ma mère devait travailler. Le moment que j'ai tant attendu mais aussi tant redouté arrive enfin. J'aperçois une frêle silhouette de femme s'attelant à son travail derrière la vitrine. J'entre sans plus attendre. Lorsque je franchis le seuil de la porte, elle relève la tête et plonge son regard dans le mien. C'est bien elle...

« Maman, je suis revenue, dis-je l'air assuré.

– Eléonore, est-ce bien toi ? » s'exclame-t-elle, les yeux humides.

Je me précipite dans ses bras. Je redécouvre la chaleur de ses étreintes...

Je n'ai jamais autant apprécié un moment comme celui-là... Il fait partie de ceux qui resteront ancrés dans ma mémoire pour toujours ! Elle me couvre de baisers et pleure. Elle m'essuie quelques larmes qui ruissellent sur mes joues.

« Tu es devenue une belle jeune fille, forte et courageuse ! me dit-elle avec un sourire rayonnant de fierté.

– Je suis une pirate maintenant !

– Si c'est que tu souhaites ! Je te laisserai vivre ton rêve, car il n'y a rien de plus beau que ça. Avoir un rêve, et aller au bout... »

Finalement, je crois en ma bonne étoile, et c'est ce qui me permet aujourd'hui de parcourir cette grande étendue d'eau qui s'offre à moi !





13

## Les nuances de Pinsonneau

classe de 4<sup>ème</sup> 8 SEGPA - collège Jean Rostand







## Les nuances de Pinsonneau

*Des habits sympas, à la mode et surtout pas chers, c'est chouette !* Telle est la devise de l'entreprise « **Mim's** » dirigée d'une main de fer par le PDG, président directeur général, Richard Pinsonneau.

Confortablement installé dans son fauteuil de luxe en cuir noir dans un bureau magnifique, carré, bien rangé, design et très chic, il est en train de lire son quotidien habituel lorsqu'un article l'interpelle : « Oscar et la bouteille à la mer ».

Il apprend qu'Oscar n'a pas la vie ordinaire d'un garçon de dix ans. Atteint d'une leucémie, il est obligé d'habiter à l'hôpital où il ne côtoie que des enfants malades et où il ne voit ses parents qu'un jour par semaine. Il est très lié à une dame qui s'appelle Mamie Rose et qui fait partie de l'association des Blouses roses. Ensemble ils ont développé une relation basée sur la confiance et les confidences. C'est en se baladant tous les deux au bord d'une plage que, ce mardi matin, il a découvert une bouteille à la mer, ces fameuses bouteilles à la mer porteuses de messages dit-on. Effectivement il n'a pas été déçu puisque qu'un papier enroulé et ficelé a éveillé la curiosité de notre petit garçon. Les yeux levés vers le ciel derrière la fenêtre de sa chambre, il récite le message qu'il vient de découvrir : « Fais de ta vie un rêve et d'un rêve une réalité. » Son rêve le plus cher : se battre, gagner, guérir.

Richard Pinsonneau plisse les sourcils en soupirant puis lève les yeux au ciel en pensant que cette bouteille n'est là que

pour faire croire à cet enfant malade qu'il peut guérir de sa leucémie. Le regard fixe et vague, sans véritable expression il repense à son enfance et ses années d'étude et toute l'énergie utilisée pour bâtir son empire. Cet empire dont il ressent une grande fierté. Debout devant la fenêtre, il adopte une position droite avec les mains derrière le dos et il se plaît alors à imaginer être au centre de l'attention...En effet, en assemblée générale, il aime bien être accompagné d'autres chefs et de ses assistants pour parler de la stratégie à adopter devant les regards admiratifs, sceptiques ou méfiants des employés de son entreprise. Mais ce besoin d'attention limite beaucoup sa capacité à éprouver de l'empathie pour les autres. Un jour Philippe, un employé qui était dans l'entreprise depuis trois ans est arrivé au bureau attristé car il avait perdu son chien. Richard Pinsonneau lui a demandé de se mettre au travail avec efficacité en laissant ses états d'âme de côté.

Monsieur Pinsonneau est charmant, bel homme et a le type classique, élégant. Il est de grande taille et, ostensiblement optimiste et enjoué, fait pour diriger une entreprise de grande qualité qui nécessite qu'on l'écoute et qu'on le respecte.

Les magasins « Mim's » sont son empire, sa richesse ; des centaines de boutiques dans toute la France. En centre-ville, devant l'étalage de la porte centrale, il y a là, au plein air de la rue, sur le trottoir même, un éboulement de marchandises à bon marché, la tentation de la porte, les occasions qui arrêtent les clientes au passage. Dans les vitrines, des vestes de tailleur, des doudounes, des blousons en suédine habillent les poupées mannequins, et leurs tons gris taupe, aubergine, bleu pétrole, écru sont coupés par les pancartes blanches des étiquettes. À l'intérieur, pendent également des jupes drapées, des jeans slim, bootcut, skinny, legging, jegging, des robes imprimées. Puis en bas, dans des casiers, débordent des chaussures et accessoires, vendus pour rien, de grands sacs shopping, des ceintures vernies, des foulards imprimés, des

bottines, des boots aux couleurs dorées, argentées, aux motifs léopard, à carreaux, rayés, fleuris. Devant la caisse, se trouvent suspendus sur des présentoirs des bijoux, bracelet manchette, collier indien perlé, sautoir tressé, collier plastron. C'est un déballage géant de foire, ses magasins semblent crever et jeter leur trop-plein à la rue.

Il appuie son menton sur la paume de sa main, il tapote des doigts comme pour chasser l'ennui puis l'air goguenard, il repense à cette fameuse phrase et imagine son rêve qui est de racheter une autre entreprise pour être encore plus riche et plus connu.

Comme ses parents seraient fiers de lui ! Quelle belle réussite ! En pensant à eux, les larmes lui montent aux yeux puis il se ressaisit. Enfant, il ne s'est senti aimé que dans certaines circonstances, comme si l'amour parental dépendait de ses performances. On exigeait qu'il soit le meilleur. Il croyait qu'on ne l'aimerait que s'il était parfait. S'il n'avait pas de bonnes notes, ses parents le grondaient et le privaient de dessert. C'est peut-être pour cette raison qu'il est accro aux mille-feuilles car cela lui rappelle son enfance, c'était la pâtisserie préférée de sa grand-mère et cela calme son anxiété. Il se sent bien.

Le lendemain, avec une valise à roulettes et son attaché-case, il monte dans le taxi pour aller à l'aéroport afin de prendre son avion pour Pondichéry où il a rendez-vous avec ses partenaires sous-traitants. Assis à l'arrière de la voiture, il consulte son cahier de rendez-vous pour le lendemain. Il est presque midi. La nuit a été courte car il a fallu faire une conférence téléphonique avec d'autres partenaires sous-traitants du Mali. Il se dit que même un café ne réussirait pas à le requinquer. bercé par le ronronnement du moteur, les paupières mi-closes, il observe l'entrée de l'aéroport quand une dame retient son attention.

« Oh la la, la pauvre dame mal habillée, mal coiffée, je n'aimerais pas être à sa place ! » pense-t-il.

En sortant du taxi, il est même sidéré de constater que cette dernière, femme vieille, mains rouges, jupe trouée et de travers ose l'aborder.

« Cessez de me regarder de haut avec mépris. Je suis Mathilde Loisel, (héroïne de la Parure de Guy de Maupassant). J'aimerais vous mettre en garde sur le danger qui peut vous arriver si vous accordez trop d'importance à votre apparence.

- Je suis pressé, je n'ai vraiment pas le temps de vous parler. J'ai un avion à prendre pour Pondichéry ! s'impatiente le chef d'entreprise.

- J'étais jolie et charmante. Je rêvais d'être riche, d'avoir de belles toilettes, des beaux bijoux mais nous n'avions pas les moyens, raconte Mathilde Loisel.

- Et alors ? Mon rêve est de racheter une autre entreprise pour être encore plus connu, plus riche. J'ai besoin de montrer que j'ai du pouvoir. J'aime me comparer aux autres, j'aime la gloire et le luxe. Je mérite une situation privilégiée, les autres sont là pour travailler pour moi ! se vante Richard Pinsonneau.

- Écoutez mon histoire et vous comprendrez. Je voulais être la plus belle au bal du ministère, être regardée par des gens importants. J'avais emprunté un bijou à ma meilleure amie pour être remarquée. C'était un chapelet de diamants mais je l'ai perdu au bal. Faites attention à vous, nous avons gâché dix ans de notre vie pour rembourser le bijou. Le pire c'est quand nous avons appris que la parure était une fausse, explique la pauvre dame.

- Dommage pour vous ! Moi j'ai une emprise sur les autres, une façon spéciale de regarder mes employés et de m'exprimer. J'ai de l'argent, je suis toujours bien habillé, ceinture, cravate, des belles chaussures de marque. Je suis toujours élégant et charmant.

- À cause de moi, de ma vanité, j'ai tout gâché, notre vie à deux, notre famille c'est à cause de moi. Regardez ce que je suis devenue : j'ai vieilli avant l'heure, je n'ai plus de force et je ne suis plus élégante. Mon mari était employé au ministère, il était doux, gentil ... j'avais tout pour être heureuse mais à vouloir toujours plus, j'ai fini par tout gâcher, soupire Mathilde en baissant la tête

- Tant pis pour vous, je suis différent des autres personnes, de vous. Je gagne très bien ma vie. Je n'ai pas de problème. Vous êtes mal habillée, mal coiffée. Votre mari aurait dû travailler plus pour vous acheter ce bijou au lieu de l'emprunter. »

Sur cette dernière phrase, il tourne les talons sans même un au revoir et se dirige sûr de lui vers le comptoir d'enregistrement. Il fait une moue, soupire et se concentre déjà sur son prochain rendez-vous en Inde avec ses partenaires sous-traitants.

Dans l'avion, Richard Pinsonneau repense à sa conférence téléphonique avec ses partenaires du Mali. En fait la production de vêtements est organisée en plusieurs étapes et est dispersée sur la planète. Les grandes entreprises délocalisent en permanence leur production à la recherche des matières premières et de la main d'œuvre à bas prix pour en tirer profit. La plupart de la production s'effectue en sous-traitance ; c'est-à-dire que les entreprises de marques et les chaînes de distribution de vêtements passent leurs commandes à des usines dans les pays en développement qui ne leur appartiennent pas. Elles exercent sur ces sous-traitants des pressions énormes sur les prix, sur les délais de livraison, sur la qualité... Cela commence par la récolte du coton au Mali puis le tri se fait en Côte d'Ivoire. Le coton est démêlé, peigné en Turquie puis tissé mécaniquement à Taïwan. En Inde le tissu est teinté, coupé et cousu avant d'être livré pour la France.

Mim's représente toute la vie de Richard Pinsonneau. Ce chef d'entreprise a l'unique passion de vaincre la femme. Il la veut reine dans sa boutique, il lui a bâti ce temple, pour l'attirer, attiser son désir, susciter son envie. C'est toute sa tactique, la couvrir d'attentions, lui faire de petits cadeaux. Aussi, nuit et jour, se creuse-t-il la tête, à la recherche d'idées nouvelles. La grande puissance est surtout la publicité et les multiples promotions : les Battle days, les jours Mim's, les ventes privées, le shopping pass, les Happy jeudis avec moins 50% dès le deuxième article acheté si les femmes viennent en robe ou en rose dès 17h. Il professe que la femme est sans force contre la réclame, qu'elle finit fatalement par craquer, se laisser tenter et revenir chez elle les bras chargés de sacs. Ainsi, il a découvert qu'elle ne résiste pas au bon marché, qu'elle achète sans besoin, quand elle croit conclure une affaire avantageuse.

Arrivé à Pondichéry, Richard Pinsonneau sort de l'aéroport. L'Inde est six fois plus grande que la France. Les industries textiles et mécaniques y tiennent une place importante. En 1674, les Français avaient acheté Pondichéry et en 2007 Pratibha Patil est élue présidente de la République. Elle est la première femme à ce poste en Inde. Coton de Madras, soie, laine du Cachemire : l'Inde est le pays des tissus aux couleurs éclatantes. Comme au temps où la ville était un comptoir français, Pondichéry possède encore de nombreuses filatures. On y cultive toujours l'indigo. Le coton bleu obtenu dans la région à partir de cette teinture était très apprécié des Touaregs. Des enfants sont employés au tissage des tapis, leurs doigts fins permettent de faire des nœuds plus serrés. Beaucoup d'enfants indiens sont encore contraints de travailler pour aider leur famille. La plupart n'iront jamais à l'école et demeureront analphabètes.

Après avoir mangé un en-cas typique indien le « samossa », qui est un chausson aux légumes abondamment épicé, et bu

du thé, monsieur Pinsonneau cherche vainement un taxi...

C'est alors que Chen, (*héros du conte « Le génie du pousse-pousse » de Jean-Côme Noguès*) un conducteur de pousse-pousse vient à sa rencontre.

« Namasté ! salue Chen en joignant ses mains à hauteur de la poitrine. Où souhaitez-vous que je vous conduise ?

– À mon hôtel, c'est urgent ! Je dois y être au plus vite. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de taxi ici ? C'est honteux que quelqu'un de mon niveau soit conduit dans un pousse-pousse.

– Monsieur, mon pousse-pousse est ma richesse, ma vraie richesse. Il m'a servi plein de fois même dans des situations difficiles. Un jour j'ai été attiré par l'argent et le luxe comme vous. Je ne pensais qu'à moi, à mes profits, mes désirs. J'en avais oublié mon ami Wang ; j'étais égoïste. Puis un jour un génie m'a ouvert les yeux.

– Le Génie ? Pff ! Quelle drôle d'idée ! Votre ami n'a qu'à se débrouiller tout seul. Je n'aime pas les gens dépendants des autres !

– Mais mon ami était vieux, il ne pouvait plus travailler. De plus, je respecte trop notre amitié pour le laisser tomber le jour où il a besoin de moi. Respecter les autres, c'est une manière de leur montrer qu'ils ont de l'importance, qu'ils ont une valeur... Pas une valeur qui vient de leur argent, de leur pouvoir, de leur beauté...Non. Une valeur qui vient simplement de l'humain, une valeur que tous les êtres humains ont, simplement parce qu'ils sont humains.

– Pour moi, toute relation affective est un danger. Je ne veux pas partager mon jardin intérieur car je n'aime pas dire mes pensées, mes émotions, mes rêves. Je ne veux pas dire tout ce que je pense. Pour moi la vie c'est comme un self, je prends ce que je veux avec qui je veux et quand je veux. C'est **MOI** qui décide des règles du jeu !

– Et bien, je ne serais pas étonné que mon génie vienne vous rendre une petite visite, dites-moi... Vous avez des enfants ?

– Non ! Dieu merci ! J'aime trop ma liberté ! Les femmes sont trop exigeantes et compliquées. La vie est un vrai terrain de jeu ! *Charb* me traiterai sûrement de « radin de l'amour » dans son « *petit traité* » car pour moi si une femme me dit « Je t'aime », j'ai l'impression d'entendre « Je voudrais faire ma vie avec toi, tout partager avec toi jusqu'à ce que le réchauffement de la planète nous sépare. Je t'aime c'est plus que trois mots, c'est une clé USB qui contient des milliers de pages d'un contrat pervers où tout est écrit en cyrillique. »

Chen choqué, le regarde interloqué, bouche bée. Ce qu'il vient d'entendre le stupéfie :

« C'est incroyable, vous avez une carapace aussi fermée et dure que celle d'une huître !

– Pardon... ? demande Richard Pinsonneau . Ah ! Non ! C'est un peu court, jeune homme ! On pouvait dire... Oh ! Dieu ! ... Bien des choses en somme... En variant le ton, par exemple, tenez :

\* **Agressif** : « moi, monsieur, si j'avais une telle carapace, il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! »

\* **Amical** : « Mais elle doit prendre vraiment trop de place : pour vous asseoir, faites-vous fabriquer un hamac ! »

\* **Descriptif** : « C'est un roc ! C'est un pic... c'est un cap ! Que dis-je, c'est un cap ? ... c'est une forteresse ! »

\* **Curieux** : « De quoi sert cette forteresse ? De domination monsieur, de protection ou de boîte à émotions ? »

\* **Tendre** : « Faites-lui faire un petit donjon... »

\* **Dramatique** : « C'est un véritable champ de bataille là-dedans quand vous êtes en colère ! »

\* **Militaire** : « Un assaillant ! Soldats aux aguets, pointez, tirez ! »

\* **Naïf** : « Ce monument, votre jardin intérieur, quand pourrions-nous le visiter ? »

\* Ah nous voilà arrivés à votre hôtel. Prenez soin de vous. Namasté, dit-il en lui touchant la pointe des pieds. Et pour votre forteresse ; pensez à descendre de votre donjon et à baisser quelquefois le pont-levis.... »

Après un rapide retour dans sa chambre d'hôtel pour se rafraîchir, il part rejoindre ses collaborateurs dans une usine de textile. Richard Pinsonneau sous-traite une partie de sa production dans les pays pauvres car la main d'œuvre est bon marché et les lois plus souples. Mais souvent, les usines avec lesquelles il travaille s'adressent à d'autres sous-traitants : des entreprises familiales ou des ateliers clandestins qu'on ne voit pas. La plupart des employeurs font travailler des enfants car ils disent qu'en raison de leur petit gabarit, leurs mains sont agiles pour les travaux industriels et artisanaux. Mais surtout ils sont dociles et coûtent moins cher que les adultes. L'Inde est le pays où l'on trouve le plus grand nombre d'enfants travailleurs : 10 millions de garçons ou filles de moins de 14 ans selon les chiffres officiels, plus de 60 millions selon les estimations des ONG.

Dans cette usine se trouve Suffian, 12 ans, brodeur. Ses parents n'ont pas de terre, ni de vaches ou de chèvres. Ils sont trop pauvres pour payer l'école. Il y a deux ans, un monsieur est venu dans son village. Il a donné 1000 roupies à son père pour qu'il aille travailler à Pondichéry pour lui. Depuis il vit dans un atelier avec une quinzaine d'enfants. La journée dure de 8 heures du matin à 22 heures. Il brode des dessins, il coud des pierres, des perles, des belles choses sur des étoffes, des vêtements...

Il travaille à genoux, devant une grande planche où est étalé le tissu. Cela lui fait mal aux yeux, aux bras et aux jambes. Il tousse beaucoup mais il tient bon. Le chef d'entreprise et l'enfant échangent un regard et quel regard ! Le cœur de Richard Pinsonneau est transpercé : Suffian a un joli teint

hâlé, une peau d'enfant lisse et tendre. Ses yeux sont bruns avec un regard velouté d'une douceur infinie. Sa bouche est finement dessinée, mais il semble, hélas, qu'elle avait depuis longtemps, désappris à sourire.

Dans la soirée, en se baladant au bord de l'Océan Indien, monsieur Pinsonneau repense au regard de Suffian et reste troublé par ce qu'il a vu. Il réfléchit : comment peut-on faire travailler ces enfants dans ces conditions ? A leur âge, leur principale préoccupation devrait être de jouer, d'apprendre à lire et écrire, d'aller à l'école ? Bon sang, on ne vit pas dans le même monde ! pense-t-il attristé, navré.

Dire qu'ils travaillent pour moi... Aujourd'hui, il ressent de l'émotion, de la tristesse pour Suffian, pour tous ces enfants qui brodent toute la journée dans des usines. Il est perplexe et a des scrupules. Il est touché. Il a mal mais comment faire ? Son entreprise, c'est toute sa vie, sa fierté. Lui qui a toujours pris son destin en main et su exactement ce qu'il fallait faire pour réussir, il est confronté cette fois au doute. Il est perdu.

Soudain comme un signe du destin, il aperçoit une bouteille au bord de l'eau. Il se rappelle alors cette fameuse phrase : « Fais de ta vie un rêve et d'un rêve une réalité ». Il se souvient que dans un premier temps, son rêve était d'avoir une autre entreprise pour être plus riche et plus connu ; mais à quoi bon être plus célèbre si c'est pour exploiter des enfants et les priver de leur vie, de leur liberté, de leur enfance.

Accroupi près de la bouteille, il médite. Il sent alors une main toucher son épaule, il se retourne.

« Namasté, je m'appelle Santiago (héros de l'Alchimiste de Paulo Coelho). J'ai l'impression que cette bouteille vous attire, n'est-ce pas ?

– Oui, elle me rappelle une bouteille découverte par un enfant malade en France et qui parlait des rêves à accomplir. Mais mon rêve aujourd’hui semble impossible à réaliser.

– C’est justement la possibilité de réaliser un rêve qui rend la vie intéressante. Vos rêves sont peut-être impossibles. Peut-être pas. Heureusement que personne n’a trouvé le moyen d’empêcher les hommes d’imaginer ! Quel est votre rêve ?

– En fait je voulais toujours plus, gagner plus, être le meilleur. Je voulais racheter une autre entreprise pour montrer mon pouvoir, ma supériorité. J’ai été élevé comme cela. Ma mère, très protectrice et très attentionnée m’affirmait que j’étais l’enfant modèle, le meilleur, le plus fort, le plus parfait de tous les garçons du monde. C’était et c’est resté une pression. Et j’ai terriblement peur de décevoir. Aujourd’hui je suis perdu, je ne sais plus ce que je veux.

– Ne vivez pas dans votre passé, dans votre enfance. Aujourd’hui, vous êtes dans le présent, et c’est lui seul qui vous guide, qui vous intéresse. Si vous pouvez demeurer dans le présent alors vous serez un homme heureux. Vous connaissez la légende de Narcisse ? Ce beau jeune homme allait tous les jours contempler sa propre beauté dans l’eau d’un lac. Il était si fasciné par son reflet qu’un jour il tomba dans le lac et s’y noya... Regardez plutôt le monde en face de vous.

- Aujourd’hui mon rêve serait d’améliorer la vie des enfants qui travaillent dans le monde. J’avais connaissance de leur travail mais je crois que je ne voulais pas vraiment m’y intéresser car je bloque intérieurement mes sentiments. Je suis dans l’hyper contrôle. Je ne veux pas paraître faible. Je refusais de voir la réalité en face. Aujourd’hui je la vois mais je ne sais pas ce que je dois faire et je ne sais pas si je suis capable de changer les choses.

- Une quête commence toujours par la chance du Débutant et s’achève toujours par l’Epreuve du Conquérant. Chacun a sa Légende Personnelle, c’est vrai, mais un jour cette Légende Personnelle sera accomplie. Il faut donc se transformer en

quelque chose de mieux et avoir une nouvelle Légende Personnelle. Vous avez réussi à construire votre entreprise, c'était votre première Légende Personnelle, il est peut-être temps d'en commencer une nouvelle, non ? Les alchimistes nous montrent que, lorsque nous cherchons à être meilleurs que nous le sommes, tout devient meilleur aussi autour de nous.

– Je vous remercie pour vos paroles, je crois comprendre, il faut que réfléchisse à ma prochaine Légende Personnelle. Je dois retourner en France.

Paris, tout est clair dans l'air léger, depuis les planètes jusqu'aux becs de gaz, comme se plaît à l'imaginer Maupassant dans « La Nuit ». Tant de feux brillent là-haut et dans la ville que les ténèbres en semblent lumineuses. Les nuits luisantes sont plus joyeuses que les grands jours de soleil. Sur le boulevard, les cafés flamboient ; on rit, on passe, on boit. Monsieur Pinsonneau s'arrête sous l'Arc de Triomphe pour regarder l'avenue, la longue et admirable avenue étoilée, allant vers Paris entre deux lignes de feux, et les astres ! Les astres là-haut, les astres inconnus jetés au hasard dans l'immensité où ils dessinent ces figures bizarres, qui font tant rêver, qui font tant songer.

Il décide, le lendemain, de se rendre à l'association des Blouses roses afin de rencontrer Mamie Rose (héroïne de « Oscar et la dame rose » d'Eric-Emmanuel Schmitt).

Mamie Rose est étonnée de sa visite mais agréablement surprise qu'un chef d'entreprise souhaite apporter son aide. Elle est d'autant plus touchée par cet homme, qu'elle comprend bien qu'il est perdu et qu'il a besoin de parler et de se livrer, chose qu'il n'avait pas faite depuis belle lurette.

Mamie Rose propose à Richard Pinsonneau de rencontrer Oscar à l'hôpital. Ce petit garçon n'est pas différent des autres

enfants mais confronté à des réalités qu'habituellement on évite de leur présenter, il a grandi plus vite. En effet, quand monsieur Pinsonneau avait lu l'article et l'interview d'Oscar, sa maturité l'avait frappé.

« Bonjour Oscar, j'ai lu l'article concernant ta découverte de la bouteille à la mer ; tu parais si courageux, si mûr. Quand j'ai lu ton interview, j'ai été époustoufflé par ta vision des choses, de la vie. Quelle maturité pour ton âge ! C'est remarquable !

– Merci monsieur mais, ma maturité, je la dois de mon côté à Mamie Rose ; elle est ma confidente, on se parle énormément de tout, de la mort, de la vie. Pourquoi êtes-vous là ?

– Je ne veux pas te déranger avec mes soucis, tu dois avoir d'autres choses à faire...

– Confiez-vous ! Avoir des oreilles attentives et bienveillantes autour de soi fait le plus grand bien ! conseille Mamie Rose

– Ou alors écrivez à Dieu, comme je le fais encore, ajoute Oscar en regardant Mamie Rose avec un sourire

– Bon, en fait, comme je le disais à Mamie Rose, je voulais être connu, être le meilleur et j'ai réussi. Mon entreprise est mondialement connue et mon chiffre d'affaires ne cesse d'augmenter. J'ouvre régulièrement des magasins. Mon succès est mérité mais je n'ai pas l'impression d'être heureux pourtant.

– Souvent on croit que le succès, c'est juste une victoire sur les autres. A force d'entendre qu'il faut gagner, à force d'entendre qu'il faut être le premier et avoir la meilleure note de la classe, on finit par croire que la vie est une compétition. Gagner, battre les autres, c'est vrai que ça peut faire plaisir. Mais les succès sur les autres, uniquement sur les autres, ce sont souvent des mini-succès, des succès au rabais. Mon succès à moi ce sera de me battre et de vaincre la leucémie et je ne serai pas tout seul pour y arriver : mes parents, mes amis, Mamie Rose m'accompagneront. Ce sera la victoire de ma vie, sûrement la plus difficile mais la plus belle ; et la

partager avec ceux qui m'aiment, ce sera mon bonheur à moi, déclare Oscar

– Je n'en doute pas... Mais moi, je suis très méfiant vis-à-vis des autres ; j'ai toujours cette crainte d'être manipulé, commandé. Je suis tout le temps sur mes gardes. J'ai l'impression d'avancer sur un terrain miné et je ne veux pas qu'on prenne le dessus sur moi sinon je vis cela comme une agression. Aujourd'hui je suis perdu, je réagis selon des automatismes que j'ai construits et qui m'ont permis de m'en sortir mais cela ne me convient plus. Suis-je prêt à lâcher prise, à laisser un peu de mon pouvoir ? Je ne sais plus ce que je dois faire.

– Oh la la ! Vous allez devenir une DECHARGE A VIEILLES PENSEES QUI PUENT. Arrêtez les airs coupables. Faut vous détendre, vous décontracter. Vous n'êtes pas Dieu le Père. Faut relâcher la pression et pas vous donner trop d'importance, sinon vous n'allez pas pouvoir continuer longtemps.

– Tu parais si fort et lucide. Je t'admire. J'ai besoin de reconnaissance. Pas de la reconnaissance des autres car je crois qu'on n'en reçoit jamais assez par rapport à ce qu'on attend ; mais je veux gagner ma propre reconnaissance, être fier de moi, de ce je fais, de ce que je peux apporter aux autres. Je veux reprendre le pouvoir sur moi et plus sur les autres. Le temps passe, j'ai envie de réagir mais j'ai peur de souffrir, de perdre mes repères.

– Et je crois qu'on fait la même erreur pour la vie. Nous oublions que la vie est fragile, friable, éphémère. Nous faisons tous semblant d'être immortels. J'ai essayé d'expliquer à mes parents que la vie c'est un drôle de cadeau. Au départ, on le surestime, ce cadeau ; on croit avoir reçu la vie éternelle. Après, on le sous-estime, on le trouve pourri, trop court, on serait presque près à le jeter. Enfin, on se rend compte que ce n'était pas un cadeau, mais juste un prêt. Alors on essaie de le mériter. Je sais de quoi je parle.

– La vie c'est comme l'écosage des petits pois ; cela paraît facile de les écosser. Une pression du pouce sur la fente de la gousse et elle s'ouvre naturellement. Mais quelques-unes, moins mûres, sont parfois plus réticentes et la solution n'est pas toujours évidente à trouver : une pression de l'ongle de l'index doit alors être opérée afin de déchirer le vert, et de sentir la chair dense juste sous la peau. Après c'est la récompense, on fait glisser les petits pois d'un seul doigt. Le dernier est si minuscule. Parfois on a envie de le croquer. On se dit que ça valait le coup de s'accrocher, de ne pas abandonner, de surmonter les difficultés. Et pendant cet écosage, on parle à petits coups avec son partenaire ; de temps en temps, on relève la tête pour le regarder. Il y en aurait pour cinq minutes mais c'est bien de prolonger, de ralentir. Et on passe les mains dans les petits pois écosés qui remplissent le saladier, à deux. C'est doux. Un long silence de bien-être à s'offrir, à savoir saisir. Bougez ! » intervient Mamie Rose en pensant à Philippe Delerm l'auteur spécialiste des petits bonheurs.

**Deux ans plus tard**, des habits sympas, à la mode et surtout équitables, c'est chouette ! Telle est la nouvelle devise de Richard Pinsonneau.

Ce chef d'entreprise s'est démené, depuis sa visite en Inde, pour améliorer le sort des enfants. Il a notamment fondé une ONG « Plan France » qui se bat pour le droit des enfants. Les causes du travail des enfants sont multiples, entraînant entre autres la déscolarisation et le cercle vicieux de la pauvreté.

Il a mis en place un projet baptisé « Dhaba Kids » qui vise avant tout la promotion des droits des enfants travailleurs et leur accès à l'éducation et aux soins. Ce projet a pour objectif de contribuer à l'élimination du travail des enfants, au respect de leurs droits et à l'amélioration des conditions de vie des travailleurs âgés de 6 à 14 ans. Environ 900 enfants de 6 à 14

ans et 40 enfants de plus de 14 ans, de trois quartiers du sud de Delhi, principalement des chiffonniers, leurs familles et leurs communautés en seront les bénéficiaires. Ce projet durera de mai à juin et nécessitera un budget de 135 144 euros.

Apaisé, enfin tourné vers les autres, à l'écoute et actif, il regarde par la fenêtre le rayon de soleil et se remémore cette phrase de monsieur Ibrahim, l'épicier de ses parents, qui lui avait dit un jour :

*« Ce que tu donnes, c'est à toi pour toujours. Ce que tu gardes, c'est perdu à jamais ! »*

La Bruyère dans les Caractères se posait cette question :

*« Devrait-il suffire d'avoir été grand et puissant dans le monde pour être loué et célébré à ses funérailles ? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panégyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, la générosité, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité ? »*

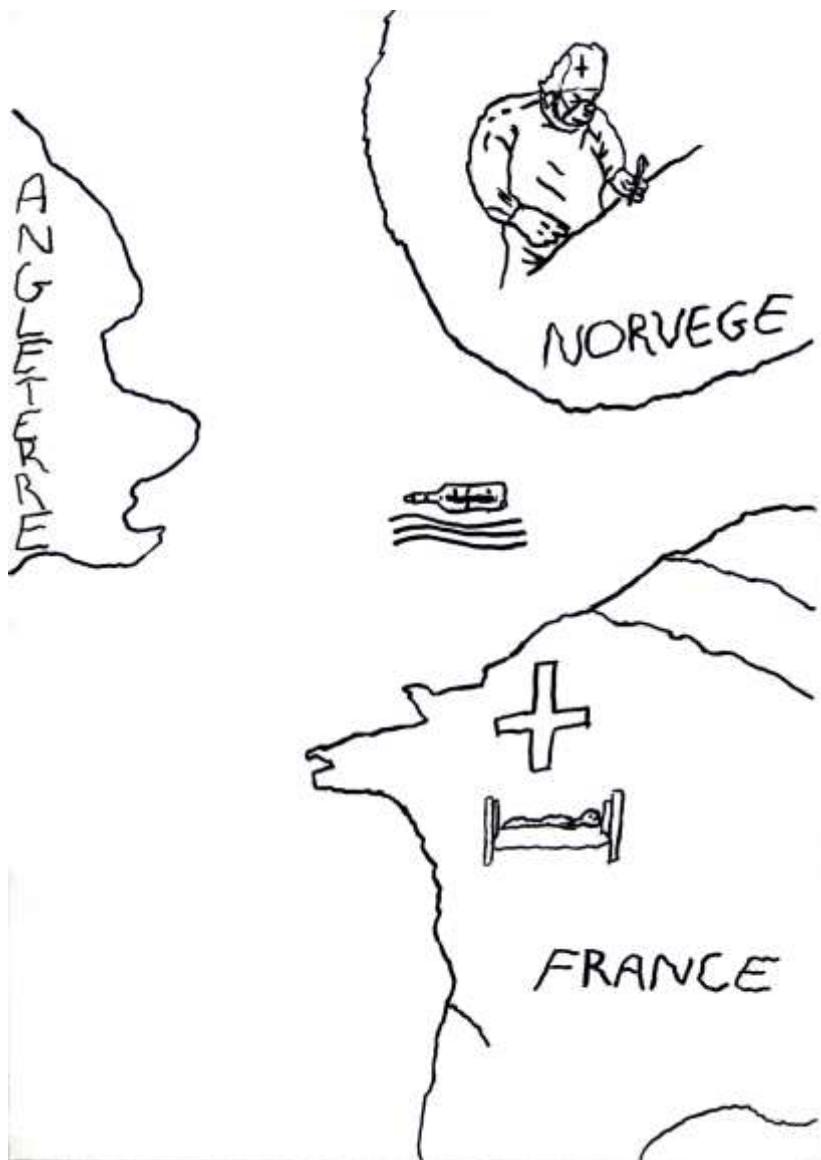


14

## Dernier espoir

classe de 4<sup>ème</sup> 2 - collège Docteur Kuhn







## Dernier espoir

3 AOUT 2012, 0:27, SAINT-MALO

Sophie se réveilla en sueur. Elle décida de voir la mer, l'air marin lui faisait toujours du bien. Elle ouvrit le frigo et trouva une bouteille de vodka quasiment vide. Elle la finit et eut soudain une idée. Elle prit une feuille qui traînait là, alluma une bougie et écrit à peu près ces mots :

*Ce message s'adresse à toi, celui ou celle qui trouvera cette bouteille.*

*Je m'appelle Sophie et je vis à Saint-Malo. Cela fait quelques temps que j'ai des vertiges et des migraines : je crois que je suis malade... Je n'ose en parler à personne. Je vis une existence solitaire depuis que j'ai emménagé à Saint-Malo. J'ai tout laissé derrière moi...*

*Qui que tu sois, aide-moi...*

*J'ai décidé de lancer cette bouteille à la mer pour que tu la reçoives et que tu m'aides.*

*Je te joins mon adresse e-mail : [sophie.duchateau@mail20.fr](mailto:sophie.duchateau@mail20.fr)*

*Aide-moi !*

*Sophie*

Elle referma la bouteille avec un bouchon en liège qu'elle recouvrit d'un peu de la cire de la bougie qu'elle venait d'allumer. Elle sortit se balader dans Saint-Malo, la ville toujours éveillée malgré la météo, les horaires et les marées.

#### 4 AOÛT 2012, SAINT-MALO

Sophie vivait à Saint-Malo depuis quelques temps ; elle avait en effet déménagé l'an passé. C'était une grande fille, blonde aux yeux bleus qui approchait les seize ans. Elle avait laissé ses amies derrière elle, à Paris. Depuis, elle était toujours un peu solitaire. Elle était sur la plage, rêvant de la bouteille qu'elle avait jetée la veille quand elle ne se sentit pas très bien... Elle décida alors de rentrer chez elle mais soudain tout devint noir...

#### 6 AOÛT 2012, SAINT-MALO

Elle se réveilla dans une chambre blanche, couchée dans un lit blanc et découvrit un homme vêtu d'une blouse blanche.

« Bonjour Mademoiselle ! Vous avez dormi deux jours, vous savez ? commença-t-il.

– Je... Que m'est-il arrivé ?

– Apparemment, vous étiez sur la plage lorsque vous avez fait un malaise. Ce sont des passants qui ont appelé les pompiers. Que faisiez-vous là-bas ?

– Euh... Je ne me souviens plus... Mais pourquoi ai-je fait un malaise ? Qu'est-ce que j'ai ?

– Je me doutais que vous me poseriez cette question... Je ne sais pas si le moment est bien choisi...

– Expliquez-moi ! Je ne peux pas rester sans savoir !

– Eh bien... Vous avez une tumeur au cerveau qui comprime votre " cerveau lucide ", la partie du cerveau qui contrôle la raison. Je suis sincèrement désolé, mais vous allez sombrer dans la folie petit à petit. Vous pourrez quand même rentrer chez vous rapidement mais pour l'instant, on vous garde en observation. »

Sophie était abasourdie. Elle ne trouva rien à ajouter. Bien sûr, elle se doutait de quelque chose... Mais lui annoncer qu'elle

était folle – ou qu'elle allait le devenir... Elle en était vraiment bouleversée.

12 AOUT 2012, SAINT-MALO

Six jours étaient passés depuis qu'elle avait appris sa terrible nouvelle. Depuis, elle comptait les semaines, les jours de son existence... « Chaque jour de plus est un cadeau du ciel, il faut en profiter comme si c'était le dernier » avait-elle lu quelque part. C'était beau comme citation ! C'était devenu sa logique des choses, sa manière de vivre : *vivre chaque jour comme si c'était le dernier*. Chaque jour aussi, elle vérifiait sa boîte mail. Même si elle n'avait rien dit à personne, elle se souvenait de la raison pour laquelle elle était allée sur la plage... Elle avait d'ailleurs étudié les courants marins et elle avait calculé que, peut-être, sa bouteille était dans l'Océan Arctique, en Norvège ou près de l'île de Spitzberg. Chaque jour, elle rêvait de sa bouteille, elle espérait qu'un jour quelqu'un la trouverait... Quelqu'un qui l'aiderait...

*Un peu plus de deux ans plus tard, en Norvège, dans le village de Pyramiden*

Ce soir-là, il y avait une tempête énorme, de grosses vagues tapaient sur la digue. Une bouteille, battue par les flots, rebondit sur le crâne d'un chien. Un garde-côte norvégien, en faisant un tour de ronde aperçut ce chien, assommé, à côté duquel il découvrit la bouteille. Poussé par la curiosité, il récupéra cette bouteille où un message semblait se cacher. Lorsque le chien eut repris ses esprits et rejoint son maître, le jeune homme regagna sa tour de contrôle.

Vérifiant que rien ne se profilait à l'horizon, il osa casser la bouteille et tenta de lire le message de Sophie. Était-ce une plaisanterie ? Un appel à l'aide ? Il ne comprenait pas ce qui était écrit... La seule chose qu'il comprit, c'était que le

message était signé par une fille... Sophie... Presque sans s'en apercevoir, il se mit à l'imaginer... Était-elle brune, blonde ou rousse ? Petite ou grande ? Quel âge pouvait-elle avoir ? Et s'il essayait de la contacter ? Il avait bien vu qu'elle avait laissé une adresse mail... Mais oui ! Une adresse mail qui se terminait par .fr : elle était sûrement française ! Ah ! Si seulement elle parlait norvégien, ce serait tellement plus simple !

Au même moment, bien loin de l'Océan Arctique, Sophie avait complètement oublié cette histoire de bouteille. Elle décorait son sapin de Noël entourée de ses parents. Elle n'avait pas réussi à tisser de véritable amitié depuis qu'elle habitait à Saint-Malo. Il fallait bien avouer que sa maladie ne l'avait pas aidée...

Une fois son service terminé, Godtfred rentra chez lui et alluma son ordinateur. Il se connecta sur le faible réseau Internet de la ville, activa sa connexion Proxy personnelle, lança l'application de sa boîte mail et envoya un message à cette mystérieuse Sophie... Comme il ne savait pas parler français, il pensa que le plus simple pour lui était de lui répondre en Norvégien... Avec un peu de chance, peut-être comprendrait-elle...

*Chère Sophie, je suis la personne qui a trouvé ton message. Je m'appelle Godtfred et je suis norvégien. J'habite dans une ville fantôme nommée Pyramiden. Je ne sais pas de quand date ton message, mais il a l'air assez vieux... Il m'est parvenu le 6 décembre 2014. Malheureusement, tu n'as pas daté ton message... J'envoie peut-être ce mail sur une adresse morte depuis longtemps... Mais je voulais te l'envoyer quand même, au cas où... Tu peux me répondre à l'adresse suivante :*

*go.fred@mailnorvege.no*

*Peut-être à bientôt...*

*Godtfred.*

8 DECEMBRE 2014, SAINT-MALO

Sophie s'apprêtait à retourner en visite à l'hôpital. Les soins médicaux s'étaient accumulés ces deux dernières années... Elle connaissait par cœur les allées de l'hôpital et les tours de garde des infirmières. Bien sûr, tout le monde l'épaulait de son mieux dans cette épreuve qui lui semblait interminable. Les phases de découragement étaient maintenant beaucoup plus longues que les moments où une lueur d'espoir s'agitait en elle. Elle avait jeté tant de forces pour combattre sa maladie qu'elle avait perdu contact avec la réalité. Elle avait stoppé sa scolarité malgré elle et avait perdu l'espoir de retourner au lycée un jour. Physiquement, Sophie avait beaucoup maigri et peinait à s'alimenter. Les différents traitements que les médecins lui avaient administrés l'écoœuraient et lui rendaient le quotidien difficile. Mais ce n'était rien à côté de sa dégradation mentale... Elle enchaînait les phases de lucidité sur son état qui la rendaient triste à en mourir et les phases de délires. Sa tumeur au cerveau prenait de plus en plus de place et son « cerveau lucide », celui qui contrôle la raison maîtrisait de moins en moins ses pensées.

Alors que ce lundi matin, Sophie était plutôt déprimée mais lucide, elle décida de jeter un œil à ses mails avant de partir à l'hôpital.

Comme d'habitude, parce qu'elle n'ouvrait sa messagerie électronique que lorsqu'elle en avait la force et le courage – c'est-à-dire très rarement depuis plusieurs mois – une multitude de messages publicitaires l'envahissaient. Son regard s'arrêta pourtant sur un message qui attira son attention : il était envoyé par un certain *go.fred@mailnorvege.no*. D'un clic, elle ouvrit le mail en question et découvrit un message surprenant, rédigé dans une langue qu'elle ne maîtrisait pas... Pourtant, en y regardant de plus près certains mots ne lui étaient pas si étrangers... *Jeg*

*heter Godtfred...* Elle réfléchit un moment à ce que ces mots évoquaient pour elle. Au bout de quelques minutes, elle réussit à se souvenir : c'était du norvégien ! *Je m'appelle Godtfred...* Bien sûr qu'elle connaissait ces mots ! Lorsqu'elle habitait encore à Paris, l'une de ses amies était originaire de Norvège et l'avait initiée à sa langue maternelle. Malheureusement, il ne lui restait que trop peu de souvenirs pour pouvoir traduire ce message.

Une voix interrompit alors Sophie dans ses pensées : « Tu es prête ma chérie ? Il faut qu'on parte !

– Oui Maman, j'arrive. »

Cet instant de rêverie n'avait pas duré assez longtemps au goût de Sophie... Pour une fois qu'elle pensait à autre chose qu'à sa maladie... Elle ferma alors sa messagerie, éteignit son ordinateur et rejoignit sa mère dans l'entrée.

Le mail de ce mystérieux inconnu illumina la journée de Sophie. Elle tentait de réfléchir à une solution pour connaître le contenu de son message et peut-être lui répondre. Malheureusement, toute son énergie était réduite à néant par les effets secondaires des traitements qui l'affaiblissaient toujours plus. Lorsqu'elle put rentrer chez elle en fin de journée, elle n'était capable de rien faire d'autre que s'allonger et dormir. Pourtant cette nuit-là ne fut pas ordinaire...

Sophie fit un rêve au cours duquel elle vit un homme qui se trouvait sur un bateau en pleine tempête. Il était jeune, brun aux yeux marrons, habillé d'un ciré jaune : il tentait de baisser la voile de son navire. Lorsqu'elle se réveilla en pleine nuit, elle croyait fermement que l'homme de son rêve était Godtfred et avait trouvé une solution pour le contacter : elle allait appeler son amie Marie qui vivait à Paris !

Elle décida de lui envoyer un message immédiatement. Elle alluma son ordinateur, se connecta à sa messagerie électronique et écrivit :

*Coucou Marie !*

*J'espère que tu vas bien. En ce qui me concerne, j'habite toujours à Saint-Malo. Comme je t'en avais parlé il y a plusieurs mois déjà, je suis toujours malade et suivie par les médecins pour ma tumeur au cerveau, mais j'essaie d'aller le mieux possible. Je voulais te demander un service : pourrais-tu me traduire ce message qui est en norvégien s'il te plait ?*

Elle effectua ensuite un copier-coller du message de Godtfred et poursuivit :

*Les vacances de Noël sont dans dix jours : peut-être aurais-tu le temps et l'envie que l'on se voie ? Je t'accueillerai avec plaisir à Saint-Malo si tu es d'accord de venir passer quelques jours !*

*J'espère à bientôt,*

*Gros bisous,*

*Sophie.*

Sophie espérait que son amie lui répondrait vite. Elle avait hâte de pouvoir répondre à Godtfred et en même temps elle avait envie de revoir son amie. Elles étaient restées en contact après le déménagement de Sophie à Saint-Malo mais ce n'était plus pareil. Non seulement la distance les séparait mais leurs repères avaient changé. Si elles s'appelaient régulièrement au début, leurs contacts étaient devenus de plus en plus rares... Et puis la maladie était entrée dans la vie de Sophie et ses moments de lucidité, tellement rares, ne permettaient pas d'entretenir cette amitié.

Sophie se recoucha, remplie de joie et d'espoir : ses nouveaux objectifs, revoir son amie et contacter Godtfred, lui redonnaient un peu goût à la vie.

9 DECEMBRE 2014, SAINT-MALO

Lorsque Sophie émergea, il était déjà 11h30. Elle ne se sentait pas très en forme pourtant son réveil nocturne lui revint

rapidement en mémoire et elle sauta sur son ordinateur pour consulter ses mails. Elle découvrit avec bonheur que son amie Marie lui avait répondu. Elle lui traduisait bien sûr le message de Godtfred et répondait à son invitation : elle acceptait de venir passer quelques jours à Saint-Malo ! Elle demandait aussi des précisions sur l'évolution de sa maladie et manifestait une grande curiosité pour Godtfred ! Elle se proposait de faire l'interprète !

Ce message lui mit du baume au cœur. Sophie examina le contenu du message de Godtfred : *Je suis la personne qui a trouvé ton message... Je suis norvégien... J'habite dans une ville fantôme nommée Pyramiden...* De quel message Godtfred parlait-il ? Comment un homme norvégien avait-il pu retrouver un message qu'elle aurait envoyé alors qu'elle n'avait jamais mis les pieds en Norvège ni écrit à personne habitant là-bas ? Elle ne parvenait pas à répondre. Tout en essayant de rassembler les éléments dont elle disposait, elle rejoignit sa mère qui était dans la cuisine et lui parla de la venue prochaine de son amie Marie. Celle-ci apprit la nouvelle avec joie : depuis le temps qu'elle essayait de changer les idées de sa fille, la venue de cette amie était une très bonne nouvelle ! Bien sûr, elle s'inquiétait : l'état de santé de sa fille ne permettrait sans doute pas de grandes balades en bord de mer... Mais elle connaissait bien Marie et elle savait que, si elle venait à Saint-Malo, c'était certainement plus par amitié pour sa fille que pour visiter la ville.

Sophie retourna s'allonger dans sa chambre : elle imaginait Godtfred et se prenait à rêver. Tout à coup, elle se souvint : la bouteille à la mer ! Mais oui, il a trouvé mon message dans la bouteille que j'avais jetée à la mer ! Elle se rappela alors qu'à l'époque, elle ne connaissait pas encore sa maladie... Elle se souvenait qu'elle en avait déjà les symptômes et qu'elle n'avait personne à qui se confier... À Saint-Malo, la proximité de la mer lui avait donné cette idée. Elle répondit à Marie et lui

demanda de traduire ce texte pour pouvoir l'envoyer à Godtfred :

*Bonjour Godtfred,*

*Je suis ravie que tu aies retrouvé mon message. Je suis bien Sophie, j'habite à Saint-Malo en France et je viens d'avoir dix-huit ans. Il y a deux ans, j'ai découvert que j'avais une tumeur au cerveau. Depuis, je suis soignée à l'hôpital mais malheureusement mon état de santé s'aggrave toujours. J'ai une tumeur rare qui comprime mon « cerveau lucide » et à l'époque, je cherchais à en parler à quelqu'un... Et toi ? Que fais-tu à Pyramiden ? Quel âge as-tu ?*

*Tu peux continuer à m'écrire en norvégien si c'est plus simple pour toi : j'ai une amie qui est née dans ton pays et qui peut traduire !*

*A bientôt j'espère !*

*Sophie*

Le soir même, Marie lui répondit. Elle copia la traduction que son amie lui avait transmise et l'envoya à Godtfred.

10 DECEMBRE 2014, SAINT-MALO

Comme les trois jours précédents, à peine réveillé, Godtfred alluma son ordinateur. Même si cela lui paraissait idiot, il espérait une réponse au mail qu'il avait envoyé à cette mystérieuse Sophie...

Pendant que sa connexion internet s'activait, il se servit un grand verre de lait. Il ouvrit ensuite, un peu fébrile, sa boîte mail. Miracle ! Sophie lui avait répondu. Il était ému et son cœur se serra un instant. Surpris, il découvrit un message entièrement rédigé en norvégien. Il ne s'y attendait pas ! Il relut chacun des mots de Sophie jusqu'à les connaître par

cœur. Cette histoire de tumeur au cerveau l'inquiétait. Il savait que ce n'était pas une maladie bénigne.

Quelques mois auparavant, son oncle avait lui aussi déclaré une tumeur au cerveau. Était-ce la même ? Il en doutait. Il y avait certainement de nombreuses tumeurs différentes... Même si Sophie ne se plaignait pas, elle précisait que son état de santé s'aggravait. Il fallait qu'il lui propose quelque chose... Il ne pouvait pas la laisser avec sa souffrance. Bien sûr, Godtfred ne connaissait pas Sophie. Pourtant, elle lui semblait si proche de lui... Quelle curieuse sensation !

L'alarme de son portable retentit : il devait aller travailler. Il hésita un instant avant de répondre puis se ravisa. Que pouvait-il lui dire ? Il allait y réfléchir. Il s'habilla rapidement et sortit.

Pendant toute la journée, il n'avait cessé de penser à Sophie. Lorsqu'il rentra chez lui, il savait ce qu'il devait lui répondre :

*Bonjour Sophie,*

*Comment vas-tu ? Moi très bien. D'abord, je vais tenter de satisfaire ta curiosité ! J'ai 23 ans et je suis garde-côte en Norvège à Pyramiden. Je suis triste que tu sois malade. Ça ne doit pas être facile pour toi, tu es très courageuse. J'imagine ce que tu peux vivre. Mon oncle avait aussi une tumeur au cerveau... Il s'est fait opérer par un chirurgien renommé à Oslo et il va beaucoup mieux. Sa guérison a semblé miraculeuse aux yeux de tous : il n'a aucune séquelle neurologique et il se porte bien. Il a même pu reprendre ses activités et son travail !*

*Comme ta maladie ressemble beaucoup à celle de mon oncle et qu'en France personne n'est parvenu à te guérir, peut-être pourrais-tu venir à Oslo pour rencontrer ce fameux chirurgien ? Cette proposition te semble certainement un peu bizarre. C'est vrai qu'on ne se connaît pas beaucoup... Mais je pense que ton*

*état de santé peut s'améliorer ici, dans mon pays. Mon devoir est de t'aider. C'est bien ce que tu voulais, n'est-ce pas ? Prends ça comme un signe du destin...*

*Le temps ne joue pas en ta faveur. Réfléchis à ma proposition ! Mon oncle et ma tante vivent à Oslo et je suis sûr qu'ils seraient ravis de t'accueillir si tu le souhaites...*

*En plus, cela nous permettrait de nous rencontrer...*

*Bien à toi,*

*Godtfred*

13 DECEMBRE 2014, SAINT-MALO

Sophie rentra chez elle, abattue. Elle venait de passer plusieurs jours de suite à l'hôpital et les traitements l'anéantissaient. Néanmoins, elle puisa dans ses dernières forces pour allumer son ordinateur. En ouvrant sa boîte mail, un message de Godtfred attira son attention. Il lui avait répondu en norvégien, comme elle le lui avait proposé. Elle transféra immédiatement son message à son amie Marie et même s'il n'était que onze heures, elle se déchaussa et s'allongea sur son lit.

La jeune fille n'émergea qu'en fin de journée. Distracte, elle remua la souris de son ordinateur. Marie lui avait répondu et avait traduit le message de Godtfred.

Sophie ne comprenait pas ce que lui proposait Godtfred. C'était un bien curieux message. Ce jeune homme lui proposait d'aller en Norvège et prétendait qu'elle pourrait être mieux soignée qu'en France. Elle était déconcertée. Comment pouvait-il se moquer d'elle ainsi ? Si une solution miraculeuse existait, elle le saurait ! Ses parents avaient tout tenté pour la soigner. Des hôpitaux et des médecins spécialisés, elle en avait vus ! Même les plus grands médecins parisiens ne pouvaient rien pour elle. Pourquoi aller en Norvège ? Ce Godtfred lui vendait du rêve, elle en était sûre.

Elle arrêta son ordinateur et s'effondra sur son lit.

22 DECEMBRE 2014, SAINT-MALO

Pendant les vacances de Noël, Marie arriva à Saint-Malo pour passer quelques jours chez Sophie. Sa présence réconforta la jeune malade. Elle reprit quelques forces, d'abord parce que moralement, Marie lui était d'une aide précieuse. Et puis, l'étudiante lui racontait ses joies et ses déboires dans la faculté de Lettres qu'elle avait intégrée à la rentrée. Elle lui décrivait ses soirées étudiantes et ses partiels qu'elle espérait avoir réussis quelques jours auparavant... Même si Sophie enviait beaucoup la vie "normale" de son amie, les histoires qu'elle lui racontait apportaient un peu de fantaisie et de légèreté dans son quotidien.

Voyant que Sophie ne lui demandait rien, Marie tenta de parler de Godtfred. Depuis le dernier message qu'elle avait traduit, Sophie ne semblait plus s'intéresser au jeune homme. Cela lui paraissait bien étrange, d'autant plus qu'elle connaissait la proposition que Godtfred lui avait faite.

À peine Marie eut-elle prononcé son nom que Sophie s'emporta. Ce n'était qu'un bougre, qui se moquait d'elle et qui cherchait un prétexte pour la rencontrer ! Marie tenta de raisonner son amie. Pourquoi ferait-il cela ? Quel intérêt aurait-il à faire venir une malade dans son pays ? Et la proposition de l'hébergement chez son oncle et sa tante ? Ça paraissait honnête aux yeux de Marie... Pourquoi n'y aurait-il pas d'excellents chirurgiens en Norvège ? Pourquoi ne pas tenter sa chance là-bas ? Que risquait Sophie ? Ou de quoi avait-elle peur ?

Sophie éclata en sanglots. Toutes ces questions soulevées par Marie... Elle était tellement effrayée et exténuée qu'elle n'avait accordé aucun crédit aux propos de Godtfred. Après

réflexion et discussion avec Marie, Sophie conclut que Godtfred était sans doute quelqu'un de bien qui voulait l'aider. Une lueur d'espoir apparut alors dans les yeux de l'adolescente.

23 DECEMBRE 2014, SAINT-MALO

Pendant le déjeuner, Sophie épaulée par Marie, osa parler du voyage qu'elles envisageaient à Oslo, à ses parents. Les deux jeunes filles s'étaient concertées et avaient décidé que, pour ne pas effrayer les parents de Sophie, il valait mieux leur dire que l'idée venait de Marie et que c'était elle qui connaissait quelqu'un qui avait été soigné d'une tumeur au cerveau. Inutile de parler de bouteille à la mer et de jeune homme rencontré par internet : la mère de Sophie aurait pensé que sa fille délirait et ne l'aurait certainement pas aidée à partir. En revanche, Marie inspirait confiance. C'était une jeune fille bien dans sa peau, connue de la famille depuis longtemps et sur qui on pouvait compter.

Sophie était majeure mais deux problèmes se posaient toutefois : il lui fallait de l'argent pour payer son billet d'avion et il fallait aussi prévoir une adaptation des soins hospitaliers.

Les parents de Sophie, un peu réticents d'abord, se laissèrent convaincre. Ils voulaient sauver leur fille et si elle devait aller en Norvège pour cela, pourquoi l'en empêcher ? Le temps pressait, tous le savaient. Sophie n'irait pas seule : Marie pourrait l'accompagner, la loger dans « sa » famille et lui servir d'interprète. Il fallait tenter !

Les deux amies se réfugièrent alors dans la chambre de Sophie et répondirent à Godtfred. Sophie s'excusa de sa réponse tardive. Mais déjà, elle acceptait sa proposition.

Les jeunes filles proposaient de venir à Oslo dès le 5 janvier 2015. Elles prendraient l'avion à Dinard, feraient une escale à Londres et rejoindraient enfin Oslo. Elles espéraient que Godtfred leur répondrait rapidement.

24 DECEMBRE 2014, SAINT-MALO

Sophie et Marie avaient discuté une bonne partie de la nuit, excitées par ce projet exceptionnel. Vers midi, lorsqu'elles se réveillèrent, Marie remarqua que son amie n'était pas en forme, son "cerveau lucide" ne semblait plus répondre... Elle délirait et ses propos semblaient incohérents. Marie était inquiète. Elle proposa à Sophie de se recoucher et lui apporta ses médicaments. Même si son traitement rendait Sophie amorphe, son amie espérait au moins que cela la soulageait.

Marie prit alors l'initiative de consulter ses mails. Godtfred avait répondu et était ravi de pouvoir se rendre utile ! Par chance, il était en vacances au mois de janvier et comptait se rendre chez son oncle et sa tante à Oslo pour fêter la nouvelle année. Il ne leur avait pas encore parlé de Sophie mais il disait qu'il allait le faire très vite. Il assurait à Sophie qu'elle pouvait acheter son billet d'avion : il s'occupait d'organiser son séjour à Oslo et de prendre rendez-vous avec le chirurgien qui avait opéré son oncle.

Marie était ravie pour Sophie. Elle regrettait simplement qu'elle ne puisse s'associer à sa joie puisque son état ne le lui permettait pas...

5 JANVIER 2015, AÉROPORT DE DINARD-PLEURTUIT-SAINTE-MALO

Les fêtes de Noël étaient passées ; Marie n'avait pas quitté Saint-Malo et son amie. Plus que jamais elle avait eu besoin d'elle pour organiser ce voyage de la dernière chance. Les

deux adolescentes, le cœur serré, quittèrent les parents de Sophie. Et si la jeune fille ne revenait pas de ce périlleux voyage ? Les bénéfiques supposés méritaient-ils les risques pris ? Une voix dans le haut-parleur leur indiqua la porta d'embarquement vers laquelle elles devaient se diriger...

#### 5 JANVIER 2015, AÉROPORT D'OSLO-GARDERMOEN

Anxieux, une pancarte à la main où il avait inscrit au feutre épais « Bienvenue à Sophie et Marie » en français, Godtfred attendait dans le hall des arrivées. Soudain, elle apparut : frêle, pâle, blonde aux yeux clairs, elle lui semblait comme sortie d'un rêve. Même s'il ne l'avait jamais vu auparavant, il savait que c'était elle. Les présentations furent brèves. Le jeune homme était un peu intimidé et la barrière de la langue, même si Marie promettait de tout traduire, l'effrayait malgré tout.

#### 8 JANVIER 2015, OSLO

Après leur arrivée à Oslo, Godtfred avait conduit les jeunes filles chez son oncle et sa tante. Tous étaient très attentifs au bien-être de Sophie malgré ses « absences » répétées. Godtfred était un garçon charmant et très prévenant qui la rassurait. Une tendre complicité s'était instaurée... Marie se sentait parfois même un peu mal à l'aise. Elle voyait bien que son amie était attirée par le beau norvégien.

Après le déjeuner, Sophie se prépara pour son rendez-vous avec le chirurgien. Elle était stressée même si elle se savait épaulée par Marie, Godtfred et sa famille. Malgré cela, la présence de sa mère auprès d'elle l'aurait rassurée.

Sophie rencontra le Docteur Macabi à l'hôpital national norvégien. Il étudia avec attention le dossier médical de Sophie, notamment ses différents scanners et IRM cérébraux.

Il demanda à son équipe d'effectuer des examens complémentaires qui furent réalisés le jour même. L'état de santé de Sophie était très préoccupant : il ne fallait pas perdre de temps. Après ce bilan complet, le chirurgien reçut à nouveau les jeunes gens : il pensait pouvoir opérer Sophie mais il fallait faire vite. Chaque jour comptait. Il lui proposa de « nettoyer » la partie endommagée de son cerveau, technique déjà réalisée avec succès sur plusieurs patients, notamment sur l'oncle de Godtfred.

Sophie frémit. Godtfred l'entoura de ses bras virils et Marie la rassura de son mieux. Il fallait tenter l'opération : c'est pour ça qu'elle était là ! Le rendez-vous fut pris avec l'anesthésiste pour le lundi suivant.

12 JANVIER 2015, OSLO

Sophie n'avait pas passé un bon week-end : elle oscillait de plus en plus entre phases de lucidité et moments d'égarement. L'anesthésiste estima que toutes les conditions étaient réunies pour procéder à l'opération de Sophie. Elle fut prise en charge à l'hôpital aussitôt. L'opération fut programmée pour le lendemain.

13 JANVIER 2015, OSLO

Godtfred et Marie ne tenaient plus en place. Déjà, sept heures. Sept heures que Sophie était au bloc opératoire... Enfin, une infirmière les rassura : « L'opération est terminée, Sophie est en salle de réveil, il faut attendre. » Soulagés mais encore nerveux, les deux amis attendirent le retour de la jeune française.

Dès que Sophie entra dans sa chambre d'hôpital, Godtfred ne put se retenir : il l'assaillit de baisers que la jeune fille accepta volontiers. Même si elle se plaignait de maux de tête, son

*Dernier espoir*

sourire éclairait son visage. Au fond d'eux, ils savaient que la vie s'offrait à eux. Ils allaient pouvoir la vivre ensemble.





15

**Esprit du Baïkal gris**  
**ДУХ СЕДОГО БАЙКАЛА**

1<sup>ère</sup> à 3<sup>ème</sup> année de langue française  
Université publique de Bouriatie  
(Fédération de Russie)







## ДУХ СЕДОГО БАЙКАЛА

Истоки бутылочной почты уходят в глубокую древность. Из бутылок, плавающих и выловленных в море, люди узнавали о судьбах судов, их экипажей. Узнавали порою с большим опозданием. Иногда в выловленных бутылках содержались ценные и порою единственные сведения о пропавших экипажах, судах и постигших их кораблекрушениях, катастрофах. Но наша история начиналась совсем по-другому, хотя бутылка, выловленная в море, там появится...

Наконец в жизни студентов, уже вчерашних студентов, наступил долгожданный день. И вот он, тот самый момент, которого все студенты ждут с нетерпением. Выпускной. Фееричная музыка, прекрасные наряды, счастливые лица и взволнованные глаза.

Как же долго я ждал этого момента, не могу налюбоваться на всю красоту, происходящую вокруг. Стою со своей группой и сквозь шумные аплодисменты слышу свое имя...

-Диплом о высшем образовании вручается Батуеву Бато !

Иду на негнущихся ногах, трясутся колени и потеют ладони. Жму руку ректора и беру свой заслуженный документ. Смотрю в счастливые глаза своих родителей и испытываю неимоверную гордость. Теперь они смотрят на меня совсем по-другому, не так как раньше, а как на взрослого человека. Для меня окончание университета является действительно большим успехом и значительным достижением в жизни. Все же я думаю, что не каждый находит свое призвание и профессию по душе, и я

абсолютно уверен, что буду хорошим журналистом. Осознавая, что учеба позади, что этот нелегкий путь пройден, улыбка не сходила с моего лица весь вечер. Этот момент я не забуду никогда.

Звучит плавная мелодия. Я беру за талию свою одногруппницу Аюну, и мы кружимся в медленном танце, последнем танце в стенах, ставшего мне родным, университета.

## Esprit du Baïkal gris

Vous savez que la poste de bouteille remonte à la haute antiquité. Des bouteilles à la mer, les gens en apprenaient les destins des navires et des équipages, les naufrages qu'ils avaient subis. Parfois, les bouteilles à la mer permettaient de sauver les naufragés. Parfois c'était trop tard. Mais notre histoire commençait tout à fait autrement bien qu'une bouteille à la mer y figure.

Enfin dans la vie des étudiants, des étudiants d'hier, ce jour crucial est arrivé. Voici le moment que tous les étudiants attendent avec impatience. Promotion <sup>1</sup>. La musique féérique, de belles tenues, des personnes radieuses aux yeux émus. Depuis longtemps j'ai attendu ce moment. J'ai à peine entendu mon nom à travers les applaudissements bruyants...  
« On diplômé M. Bato Batouev ! »

Je marche, les genoux tremblants et mi-pliés, le front en sueur. Je serre la main du recteur et je prends ma peau d'âne méritée. Je regarde les yeux contents de mes parents et j'éprouve une fierté incroyable. En me rendant compte que les études sont finies, le sourire ne me quitte pas de toute la soirée. Il me semble que je n'oublierai jamais ce moment. La

---

<sup>1</sup> Promotion : Il s'agit là de la remise de diplômes de fin d'études de chaque nouvelle promotion. Cette cérémonie revêt un faste particulier, où la tenue de soirée (l'uniforme pour les écoles militaires) est de rigueur et un grand bal clôture, en général, l'évènement. Ces manifestations ont disparu en France (sauf dans quelques formations) et les élèves ne montent plus sur l'estrade pour recevoir un prix.

mélodie harmonieuse retentit. Je prends ma copine Aïuna par la taille et nous tournons dans la dernière valse au sein de notre université.

La soirée s'est parfaitement passée. Finie la vie estudiantine ! Vive une nouvelle vie inconnue et indépendante ! Cependant, je me sens un peu triste et inquiet. Pourquoi ? En effet, les années inoubliables avec mes camarades, cela me manquera beaucoup. Mais ce qui m'attend dans l'avenir ? Qui deviendrai-je ? Qu'est-ce que je vais faire ? Par quoi commencer ? Des idées préoccupantes et effrayantes se confondent dans ma tête. J'essaye d'en effacer et de ne pas y penser.

Demain, nous allons au lac de Baïkal Sacré. Nous avons projeté d'effectuer ce voyage depuis la première année. Enfin ce jour que nous avons longtemps attendu et chéri est arrivé. Le jour pour lequel j'ai travaillé dans la librairie tout l'été, Saïan au parc d'attractions, Aïuna à l'agence touristique comme guide. On peut objecter. Pourquoi attendre quatre ans ? En effet, nous vivons près du Baïkal. On peut y parvenir en voiture environ en deux heures. Mais nous allons à un endroit extraordinaire dont on nous a raconté des histoires mystiques pendant notre enfance. Il existe une multitude de légendes et de mythes sur cet endroit caché : l'île d'Olkhon.

Revenu chez moi, j'ai buté contre ma malle que j'avais faite pour mon voyage, il y a huit jours. L'ayant poussée et me ressentant ravi, j'ai bu un verre de lait et je me suis contenté d'un petit pain. Je suis allé me coucher mais je ne pouvais pas m'endormir. Je pensais au voyage de demain. Le pressentiment d'un miracle m'a envahi. Il semblait que quelque chose de mystérieux allait se passer. Pourtant cette émotion mélangée à l'angoisse se cachait dans les profondeurs de mon cœur.

Dès que j'ai entendu le réveil, j'ai commencé à vite préparer le départ. Je me suis lavé et j'ai mis un vêtement confortable. J'ai laissé tous mes gadgets sauf le portable, parce que je ne l'aurais pas le temps de surfer sur Internet. En sentant l'odeur de quelque chose de très délicieux, je suis entré dans la cuisine où ma grand-mère préparait le petit déjeuner. Cette fois-là, elle avait cuit d'excellents beignets et fait du thé agréable.

Après le petit déjeuner, j'ai embrassé ma grand-mère, j'ai pris ma malle et le sac plastique plein de trucs cuisinés par ma babouchka, et me voilà dans le taxi qui m'emmène à la gare et je vois déjà les yeux heureux de mes amis. Nous avons acheté les billets, pris le RER, occupé nos sièges et nous sommes donnés au destin, ou plutôt à la rapidité du train. Le sommeil m'a immédiatement pris.

« Levez-vous ! Réveillez-vous ! Levez-vous ! » ai-je entendu de la voix d'Aïuna, tout en rêvant.

J'ai ouvert les yeux avec difficulté. Ma malle se trouvait déjà dans le passage du wagon. Dehors, on sentait un air chaud et l'odeur de l'herbe. Bien qu'on sentait la présence du Baïkal, ce n'était pas encore la fin du trajet. Nous nous trouvions à l'endroit nommé «Priboï», un des nombreux golfes du lac abritant des stations d'été et le tourisme sauvage. On arriverait à l'Olkhone quelque temps après.

En été, l'Olkhone est reliée au continent par un transbordeur qui fonctionne, habituellement, depuis le mois de mai jusqu'en décembre. Il passe par le détroit de Portes d'Olkhon, de la baie de Petite Kurkutskaya sur le continent jusqu'à la baie de Perevoznaya sur l'île d'Olkhon. Nous avons eu de la veine en y partant en été ! En hiver, il n'y a pas de communication. Donc, nous sommes montés à bord du ferry et bientôt nous sommes arrivés sur place.

La vue de l'île est magnifique. Moi, je m'y trouvais pour la première fois. La splendeur de la nature locale m'a beaucoup impressionné. Nous étions entourés par de grands arbres, des plantes inconnues d'un vert vif, des fleurs sauvages aux couleurs diverses parsemées ici et là. L'étendue immense de l'eau, des rochers majestueux et le ciel bleu clair représentaient un spectacle extraordinaire. Il semblait que même le soleil brillait d'une manière particulière dans ce lieu magique et que nous entrions dans une nouvelle dimension spirituelle.

Ayant à peine admiré ce beau paysage grandiose, nous sommes partis à la recherche d'un abri pour passer la nuit. Nous nous sommes trouvés dans le bourg de Khoujir, dont le nom signifie «un marais salé» en bouriate. Aux alentours, il y avait beaucoup d'auberges, et nous hésitions à en choisir une. Enfin, nous nous sommes installés au camping « Faites comme chez vous ! ».

Cette auberge de jeunesse a attiré notre attention par sa construction inhabituelle. Elle avait été érigée en forme de yourte. La yourte est un logement mobile en feutre en forme de cône chez les Bouriates. Cette auberge a réuni de nombreuses personnes, surtout les jeunes.

Aïuna qui ne pouvait pas toujours nous expliquer pourquoi, avait besoin d'une compagnie féminine. Elle s'est fait tout de suite une nouvelle copine, nommée Maria. Maria nous a présenté ses amis et, le soir, elle nous a invités au chachlik (la viande rôtie au barbecue). Nous avons volontiers accepté cette invitation. Et, avant le diner, on a décidé de se baigner. La rive se trouvait non loin de l'auberge. En cinq minutes, nous étions déjà au bord du lac. L'eau était tellement chaude comme chauffée par le bouilleur ! Nous y avons passé une heure excellente ! Le temps filait vite. La journée touchait à sa fin et la nuit approchait.

Nos nouveaux amis, Maria, Roma et Cyrile, venus de Moscou avaient trouvé un endroit confortable et préparé un chachlik délicieux. Il faisait beau et calme. Nous sommes restés au bord du lac toute la nuit, en chantant, en jouant de la guitare, en nous racontant des histoires amusantes. Cette nuit-là, nous nous sommes baignés à notre plaisir, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps. L'eau du Baïkal était particulièrement tiède et douce. Tout allait trop impeccable et malgré l'ambiance presque enchantée, le sentiment d'angoisse ne me quittait pas, comme avant le départ. Et mon sixième sens ne m'a pas trompé...

Le nageur le plus résistant de nos amis était Roma. C'était lui qui sortit de l'eau le dernier. Soudain dans l'eau, sous les pieds, il a heurté quelque chose de froid et a plongé de nouveau. Ce qu'il a trouvé était une amulette en métal attachée à une chaîne argentée, sur laquelle des mots en langue inconnue étaient gravés. Nous avons supposé que ce pourrait être une prière. En fait, c'était une prière en tibétain. Roma a décidé de garder ce trésor en guise de souvenir de ce voyage au lac Baïkal.

Pendant ce, temps, Saïan se promenait non loin de nous, tout seul, en réfléchissant. Probablement, il pensait où il pouvait obtenir de l'argent pour le traitement de sa sœur cadette qui était gravement malade. Saïan ne voulait pas aller avec nous au Baïkal. Tout le temps, il était triste. Pour le distraire un peu nous l'avions persuadé de venir avec nous.

Sur l'île, il y avait des constructions anciennes et endroits sacrés appelés Soubourkhans. Littéralement, ce mot bouriate veut dire « un mortier sacré ». Ces mortiers servent de lieux d'adoration où les gens prient et de sanctuaires où ils font des offrandes en sacrifiant des sucreries ou de l'argent. En été, cet endroit accueille une multitude de gens. Saïan s'est approché d'un Soubourkhan pour prier. Il paraissait qu'une personne

avait été assez généreuse, car sous le mortier notre ami a trouvé une espèce de paquet plein de statuettes dorées.

Saïan a perdu la raison, ses idées se confondaient, ses mains tremblaient. Il savait parfaitement qu'il ne fallait rien prendre dans ce lieu sacré ; pourtant, le désir d'aider sa sœur l'a poussé à saisir ce trésor. À ce moment-là, personne ne se doutait qu'il mettait en colère l'esprit du Baïkal Gris.

Pendant mon enfance, mon grand-père me racontait les légendes du Baïkal Gris qu'on appelait « Seigneur du lac et de tout le terrain autour ». Il me disait que, si on le fâchait, il punissait cruellement les coupables.

Et nous, nous ne sommes pas devenus l'exception.

Sans rien soupçonner, nous avons parlé jusqu'au point du jour. Cyrile s'est étonné qu'il fasse jour si tôt au Baïkal. Ayant récupéré nos affaires, nous avons décidé de revenir à notre auberge. Il faisait beau. Nous suivions le chemin en parlant trop fort et trop gaiement. Il était déjà 5 heures 10. Le cheminement jusqu'au camping ne prendrait pas beaucoup de temps malgré notre fatigue. Dans une dizaine de minutes nous y serions déjà. Chemin faisant nous avons rencontré un vieillard. Il était de taille moyenne et marchait assez lentement. De longs cheveux gris dissimulaient son visage et descendaient jusqu'à ses épaules. Il portait des vêtements blancs usagés. Cyrile et Roma se sont mis à se jouer de lui. Bientôt, les autres gars se sont joints à eux. Seul Saïan a tressailli en le voyant. Il observait ce vieillard et leurs regards se sont croisés. Bientôt il a disparu de notre vue.

Imperceptiblement, le ciel s'est couvert de nuages et devenu très sombre. Nous l'avons regardé tous ensemble. Il semblait que l'air se remplissait de brouillard. Chacun de nous éprouvait de l'anxiété. Pourtant malgré l'impression

d'assombrissement, la situation paraissait assez ordinaire. Le brouillard devenait plus dense et plus épais jusqu'à ce que nous ne voyions plus le chemin. Il semblait que celui-ci et les alentours avaient changé. Il n'y avait pas les maisonnettes que nous avons vues hier. Il n'y avait pas de buissons, d'herbe et de fleurs. On avait la sensation d'une autre dimension : ce n'était pas Olkhon, pas du tout.

Nous avançons à travers le brouillard, mais il se condensait encore plus fort. Saïan marchait derrière nous. Soudain, il s'est retourné et a vu une silhouette de quelqu'un. C'était celle du vieillard. En ce moment-là, il mesurait presque deux mètres et semblait quelque chose d'inimaginable. Sa barbe atteignait les genoux, et les cheveux tombaient jusqu'au ventre...

Masha et Aïuna ont commencé à s'énerver. D'abord elles chuchotaient entre elles mais ensuite elles nous ont dit :

« Nous allons où ? Nous avons peur.

– Regardez ! Voici le sentier ! » s'est exclamé Cyrile.

Nous avons suivi ce sentier mais le chemin était long et fatigant. Nous heurtions nos pieds sur des souches et des pierres, nous sautions par-dessus des mottes et trébuchions à chaque pas. Il semblait que cela ne s'achèverait jamais.

« Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi fait-il si sombre ? »

Aïuna a demandé l'heure. Roma a consulté sa montre et il s'est brusquement arrêté. Il était 5 heures 10.

« Cyrile, tu as le portable sur toi ? Appelle notre hôtel. » dit Maria.

Celui-ci sortit son téléphone mobile et composa le numéro. La ligne était occupée ; personne ne répondait.

« Tenez ! Qu'est-ce que c'est ? Quel son étrange ! »

Le son se renforçait. C'était le bruit du Baïkal...

Nous nous trouvions sur un rocher en face du Baïkal et avons senti l'air froid du lac qui était en furie.

« Les gars, qu'est-ce qui se passe ? Nous avons marché pendant une heure et nous sommes de nouveau au bord du lac ! Où sommes-nous ? Je ne comprends pas. » dit Maria en essayant de se contrôler.

Des doutes confus m'ont visité pour la troisième fois. En un instant, je me suis souvenu de tous les événements du jour dernier : le train, Olkhon, l'auberge, les moscovites, le chachlik, Soubourkhan, lieu saint dont mon grand-père m'a parlé, avec tant de légendes. Tout à coup, plutôt instinctivement j'ai demandé :

« Nous avons été dans un lieu saint ! Est-ce que quelqu'un a fait quelque chose là-bas ? »

Tous restaient silencieux. Saïan était aussi muet. J'avais répété ma question, mais en réponse je n'entendais que le silence.

« Vous ne remarquez pas que ça ne va pas ? ai-je continué.

– Souvenez-vous ; nous avons rencontré un homme âgé. dit Aïuna.

– À quoi bon, le vieillard ? demanda Maria, surprise.

– Il était la seule personne que nous ayons rencontrée. Il avait les cheveux gris.... Nous nous sommes même moqués de lui. ai-je répondu.

– Un sorcier, non ? s'étonna Roma.

– C'est l'Esprit du Baïkal Gris, dit Saïan. Il m'a semblé que ... Quand je me suis retourné, j'ai remarqué une ombre, ou plutôt une silhouette...

– Ce n'est pas un sorcier, ce n'est pas un esprit non plus ! nous a interrompus Maria. Peut-être a-t-il un chapeau pointu et une baguette magique ? »

Saïan a reculé et a commencé à parler avec hésitation.

« C'est moi ... C'est de ma faute... Oui ! C'est moi qui ai pris un paquet de statuettes dorées ! C'est moi qui suis coupable. Je suis désolé. ».

Les vagues se battaient contre la côte. Le Baïkal était encore agité. Soudain, il a rejeté un objet sur les galets.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Peut-être, une boîte ? » suggéra Roma.

Nous avons pu descendre pour prendre cet objet. C'était une bouteille enveloppée de vase. Nous l'avons débarrassée de la vase et avons retiré le bouchon.

« Il y a quelque chose à l'intérieur ! » dit Aiuna.

Une petite lamelle est sortie de la bouteille. Elle est tombée sur les galets, mais Roma a réussi à l'attraper.

« Attendez ! Je l'ai déjà vu quelque part, dit Roma. Ça, c'est ...»

Sans rien dire de plus, il a rapidement passé sa main dans sa poche et en sortit l'amulette à laquelle il manquait une pièce.

« Je ne sais pas ce qui se passe maintenant. Mais je suis sûr que tout cela est lié en quelque sorte !

– Nous devons restituer le trésor, dit Cyrile fermement.

– Très bien ! Mais comment pouvons-nous revenir ? Nous ne connaissons pas le chemin ! dit Saïan.

– Cette amulette va nous montrer le chemin. Allons-y ! dit Cyrile.

– A quoi bon ? Elle ne sert à rien. Nous ne savons même pas ce qui est écrit sur cette amulette. » déclara Maria.

Nous avons grimpé la pente et suivi un sentier. À notre insu, la nouvelle pièce s'était tellement unie à l'amulette qu'on ne pouvait même pas voir la jonction des deux parties.

« Regardez ! Cette amulette ressemble au cercle qui symbolise l'éternité. Une de ses ailettes se prolonge au-delà de la tranche. dit Roma.

– Oui, c'est un ancien symbole, très, très ancien et prodigieux. Essayez de l'accrocher à votre poignet. dit Aiuna.

– Oui, il va nous conduire comme une boussole. » ajouta Roma.

Ainsi, cette " boussole " nous a-t-elle emmenés à Soubourkhan.

« Maintenant, je vais marcher tout seul. C'est de ma faute ! insista Saïan. Je dois aller seul. »

Un brouillard a réapparu devant nous. Saïan a pris le paquet. Dès qu'il est parti, le brouillard s'est condensé et nous ne pouvions plus voir notre copain. Nous l'avons appelé mais n'avons entendu qu'un étrange chuchotement en langue inconnue. Le brouillard s'est épaissi ... Tous les objets ont disparu et nous nous sommes trouvés noyés dans un espace. J'entendais encore l'étrange chuchotement arriver de loin. Petit à petit il est devenu un écho ...

J'ai ouvert les yeux et entendu la voix de ma grand-mère.

« Bato ! Bato ! Lève-toi ! Viens prendre ton petit-déjeuner ! Tu vas manquer le train. »

Je me lève et prépare vite mon départ. Je me lave, enfile un vêtement confortable et vais à la cuisine où ma babouchka m'attend. Je me mets à table en réfléchissant.

« Est-ce que je suis allé au bord du Baïkal ou non ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Ai-je rêvé ? »

Mes pensées se confondent, mais je les laisse pour manger. Le petit-déjeuner est si délicieux ! Cette fois-ci, ma babouchka a cuit d'excellents beignets et fait du thé délicieux.

« Bato ! » appelle ma grand-mère, doucement. « Hier, tu as laissé tomber une chaîne.

– Quelle chaîne ?

– La voilà. » répond ma grand-mère en me la tendant.

Je prends cet objet dans mes mains et reconnais l'amulette en métal attachée à une chaîne argentée...



## Remerciements

Nous adressons nos remerciements et nos félicitations les plus sincères et chaleureux à nos jeunes écrivains qui ont su, tout au long de ces huit mois d'écriture, nous émerveiller, souvent, et nous étonner, presque toujours.

Nous avons vu, d'un trimestre à l'autre, les progrès accomplis, tant au niveau des idées que de l'écriture : vocabulaire choisi, descriptions des personnages et des sites intelligemment détaillées, imagination complexe et suivie, situations diversifiées, énigmes bien déroulées, etc. Tout cela, au fil des jours, a contribué à former ces quinze nouvelles dans lesquelles chacun de nos jeunes écrivains a mis le meilleur de lui-même.

Au départ de l'aventure du *Roman des Collèges*, en septembre 2009, certains pensaient que nous étions un peu fous de vouloir faire écrire un roman à des élèves qui n'ont, disaient-ils, pour seule culture, que la télévision et les jeux vidéo et, pour seule orthographe, celle des SMS ! Pourtant, notre volonté farouche et notre foi en l'autre ont eu raison de ces critiques parfois un peu condescendantes.

Les quinze enseignants de lettres volontaires nous ont suivis avec enthousiasme dans cette septième démarche créatrice. Leur courage et leur ténacité n'ont pas failli, même si le travail qui leur était demandé, à cette occasion, était hors du commun par rapport au programme officiel. Tous ont tenu le choc jusqu'au bout, avec sérénité, tant pendant les cours qu'en dehors. La pluridisciplinarité a été de règle dans certains établissements : professeurs documentalistes responsables de

## Remerciements

CDI, professeurs d'arts plastiques, responsables et accompagnants des élèves en intégration,... se sont joints au mouvement.

Merci à Mmes et MM. *Annette Malaclet*, directrice de SEGPA, *Claire Gallois*, *Sylvie Laplace*, *Anne-Claire Gauthier* et *Christine Jacques*, professeures documentalistes, *Pierre Mathey*, *Jenny Feray*, *Léa Ménil*, *Marie Médard* et *Dominique Challet*, professeurs d'art plastique, et *Emilie Cartier*, assistante de vie scolaire.

Un grand merci à vous qui avez participé avec nous à ce merveilleux projet. Vous avez entre les mains le résultat concret de notre travail collectif. Montrez-le ; racontez-en l'histoire et les péripéties. Soyez en fiers comme nous le sommes. Encore bravo à tous !

Toutefois, rien n'aurait pu se dérouler dans la sérénité globale nécessaire sans l'accord de la hiérarchie, partie prenante permanente et partenaires actifs. Il nous appartient, ici, de saluer et remercier, Mme *Marie-Isabelle Gauton-Carlot* et Mme *Catherine Thevenard*, Principale et Principale-adjointe du collège Camille Claudel de Chevigny-Saint-Sauveur, M. *Jean-Claude Nicolardot* et Mme *Anne Leclercq*, Principal et Principale-adjointe du collège Gaston Roupnel de Dijon, M. *David Fauvernier*, Principal du collège Edouard Herriot de Chenôve, M. *Michel-Jean Labrousse*, Principal du collège Montmorency de Bourbonne-les-Bains, Mme *Marie-France Sieskind* et M. *Daniel de Moliner*, Principale et Principal-adjoint du Collège Marcel Aymé de Marsannay-la-Côte, Mme *Véronique Laure*, Directrice du collège Saint Michel de Dijon, M. *Christophe Salahub*, Principal du collège Henri Dunant de Dijon, Mme *Catherine Abadie*, Principale du collège Les Hautes Pailles d'Echenon, M. *Emmanuel Masson* et Mme *Labadie*, Principal et Principale-adjointe du collège Jean Rostand de Quétigny, et Mme *Isabelle Ottone*, Principale du collège Docteur Kuhn de Vitteaux.

## Remerciements

Nos remerciements, également, à M. *Jérôme Destaing*, IPR de Lettres, chargé des actions éducatives lecture-écriture, pour son soutien institutionnel à notre dispositif.

Le Bien Public, le Journal de la Haute-Marne et la Voix de la Haute-Marne, organes régionaux de presse écrite, ont porté plusieurs fois à la connaissance de leurs lecteurs notre projet et l'activité de nos écrivains, par l'intermédiaire de leurs correspondants locaux, et ils ont mis en valeur les collégiens de leur département. Il s'agit là, pour nous, d'une reconnaissance citoyenne que nous apprécions à son juste prix.

Et puisque nous parlons de prix, il convient de remercier nos partenaires, sans lesquels une association comme la nôtre ne saurait mener à bien un objectif si ambitieux.

La Fondation SNCF nous a gratifiés, cette année encore, d'une bourse majeure, au titre de son Mécénat Régional pour cette septième écriture.

La caisse du Crédit Mutuel Enseignant - Dijon-Valmy est à nouveau à nos côtés pour accompagner financièrement notre action.

La Ville de Dijon, pour la première fois, s'est associée à notre travail commun en nous attribuant une subvention dédiée exclusivement au « Roman des Collèges 7 ».

L'addition de ces sommes a permis de publier ce livre et d'en offrir un exemplaire à chacun des participants. Un très grand Merci à toutes et à tous.



Une association, grande ou moyenne, ne saurait non plus fonctionner au quotidien, hors projets spécifiques, sans le soutien

## Remerciements

matériel de la commune où elle œuvre. La Ville de Longvic ne fait pas défaut. Outre une subvention annuelle de fonctionnement, elle met régulièrement à notre disposition une salle de réunion et nous offre l'Espace Jean Bouhey où les livres sont remis à nos jeunes écrivains à l'occasion du salon du livre de Mots et Plume.

Rien n'aurait pu se faire, non plus, sans la participation active de nos fidèles membres du comité de lecture et de suivi : *Elodie Balzer, Isabelle Carillon, Patricia Dardailhon, Françoise Dulong-Lauraine, Nicole Francin, Annie et Jean-Louis Gervais, Christiane Gutierrez, Odile Larme, Corinne Mathey, Marie-Françoise et Philippe Thouvenin, Tiphaine Duret et Daniel Rousseau*. Ils ont pris sur leur temps pour lire et décortiquer les textes qui ont été soumis à leur appréciation. Leurs critiques constructives et leurs annotations ont été utilement relayées et prises en compte par les écrivains en herbe pour la poursuite de la création et l'amélioration de la rédaction.

Eux aussi attendaient, tout comme nous, avec impatience, l'arrivée des nouveaux écrits, pour s'en emparer et découvrir ce que l'imagination de nos écrivains avait concocté.

Et qui sait, chers « écrivains en herbe », ce que l'avenir nous réserve ? Nous aurons peut-être le plaisir de vous côtoyer, les uns ou les autres, d'ici quelques années, dans un salon du livre où vous présenterez et dédicacerez vos propres ouvrages ? Ce serait, pour nous, une bien belle satisfaction. Le relai serait transmis.

Longvic, le 15 mai 2016  
Alain Hartelaub et Alain Mignot,  
Ecrivains, Fondateurs de *Mots et Plume*,  
Pilotes du *Roman des Collèges*.



12, Rue Camille Desmoulins  
21600 LONGVIC

[www.editions-le-herisson.fr](http://www.editions-le-herisson.fr)

❧



association d'auteurs et écrivains

[www.mots-et-plume.fr](http://www.mots-et-plume.fr)

❧



---

Achévé d'imprimer en mai 2016 par  
**[www.copy-media.net](http://www.copy-media.net)**  
CS 60423 – 33612 CANÉJEAN CEDEX

❧

Dépôt légal juin 2016

ISBN : 979-10-90347-59-5

